



HAL
open science

Compositionnalité des unités sémantiques en langues des signes. Perspective typologique et développementale.

Marie-Anne Sallandre

► To cite this version:

Marie-Anne Sallandre. Compositionnalité des unités sémantiques en langues des signes. Perspective typologique et développementale.. Linguistique. Université Paris 8, 2014. tel-01336182

HAL Id: tel-01336182

<https://hal.science/tel-01336182>

Submitted on 27 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Université Paris 8 - Saint-Denis
École Doctorale *Cognition, Langage, Interaction*
UMR *Structures Formelles du Langage*
UFR de Sciences du Langage

**Compositionnalité des unités sémantiques en langues des signes.
Perspective typologique et développementale**

Dossier présenté en vue de l'obtention du diplôme
d'Habilitation à Diriger des Recherches
par
Marie-Anne Sallandre

Volume 1 : Mémoire de synthèse

Section 07 du CNU

Date de la soutenance : 13-12-2014

Membres du jury :

Mario Barra-Jover (garant)
Christian Cuxac (président du jury)
Brigitte Garcia (examineur)
Agnès Millet (rapporteur)
Aliyah Morgenstern (rapporteur)
Anne Lacheret (examineur)
Jean-Louis Brugeille (invité)

*Aux enfants sourds.
Puisse la société vous offrir un environnement linguistique harmonieux...*

*A Jean-Philippe, Cyril, Elena, Jimmy, Patrice.
Vos esprits lumineux nous habitent.*

Remerciements

Ce mémoire est l'occasion de remercier les personnes qui m'accompagnent chaque jour et qui, chacune à leur manière, ont contribué à la réalisation de ce travail. J'ai la conviction que l'aboutissement d'un travail d'HDR, plus encore que d'autres travaux, est le résultat d'une conjonction de facteurs particulièrement favorables, d'énergies mises en commun au fil du temps, d'intelligences partagées.

Je souhaite donc remercier les membres de mon jury, et en premier lieu mon garant, Mario Barra-Jover, qui, par sa disponibilité et son regard autant linguistique qu'épistémologique, a suscité des échanges d'une grande liberté de ton. Christian Cuxac, qui a joué un rôle déterminant dans mon parcours dans la langue des signes et la linguistique. C'est particulièrement émouvant aujourd'hui de le compter parmi les membres de mon jury. Brigitte Garcia, pour ses conseils et ses réassurances au quotidien, et pour avoir contribué à m'ouvrir vers d'autres pistes de recherche ces dernières années. Agnès Millet, Aliyah Morgenstern, Anne Lacheret et Jean-Louis Brugeille qui ont accepté de lire mes travaux et d'être membres externes du jury. Vos expertises dans les domaines de la linguistique de la LSF, de la didactique, de l'acquisition des langues, de la multimodalité, des corpus, de la prosodie et de l'enseignement de/en LSF me sont précieuses.

Je pense aussi à Colette Noyau et à tous les enseignants-chercheurs de l'université Paris Ouest Nanterre, en linguistique et en psychologie, qui m'ont donné le goût des Sciences Humaines.

Je remercie très chaleureusement les interprètes français-LSF qui me font le plaisir de traduire ma soutenance, qui interprètent certains de mes cours et conférences, et dont j'admire le travail depuis ma découverte de la langue des signes : Anne-Marie Bisaro, Christine Grandin, Christine Quipourt, Vincent Bexiga, Yoann Robert, Guylaine Paris, Françoise Leix, etc.

Je tiens également à exprimer ma gratitude aux personnes suivantes :

Aux membres du laboratoire *Structures Formelles du Langage* et à l'UFR de Sciences du Langage de l'Université Paris 8, et particulièrement à Sophie Wauquier pour ses conseils au tout début de mon HDR, à Maya Hickmann, pour son exigence et sa bienveillance qui contribue, depuis ma thèse, à la rigueur de ma démarche.

À Marie-Thérèse L'Huillier, à de multiples égards : en tant que collègue et amie, en tant que femme sourde qui m'a poussée à entreprendre une introspection sur les raisons de mon engagement dans cette voie et de mon inscription dans l'Histoire des Sourds.

À toute l'équipe *Langue des Signes et Gestualité* qui m'apporte au quotidien : Ivani Fusellier-Souza, Marion Blondel, Dominique Boutet, Marie Perini, Florence Encrevé, Camille Schoder, Dina Makouke, Angelo Frémeaux et Stéphanie Authier.

À Coralie Vincent et Sarra El Ayari pour leur aide précieuse et leur enthousiasme, à Georgie Morand et Isabelle Biercewicz pour leur dévouement, à Jean-Yves pour la reprographie soignée.

À mes partenaires dans les formations du DPCU, de la licence professionnelle et du Master d'interprétariat que sont les équipes de Visuel-LSF, de l'INS-HEA et de SERAC : particulièrement Rachid Mimoun, Anne Vanbrughe, José Dobrzalowski, Moez Beddai, Véronique Geffroy, Nadia Rabia, Andrea Benvenuto, Yan Motschwiller, Delphine Petitjean et Chantal Surgot. Ces personnes m'ont fait

confiance, très tôt, pour transmettre la linguistique des langues des signes directement en LSF et pour concevoir ensemble des formations accessibles aux Sourds comme aux entendants.

Je remercie d'ailleurs les étudiants des formations dans lesquelles je suis intervenue, à Paris 8 et ailleurs, et que j'ai eu l'occasion de suivre pour leurs mémoires. Je ne peux citer toutes les personnes ici, mais certaines, devenues collègues et ami(e)s, ont particulièrement compté pour moi : Philippe L'Huillier, Philippe Bossavy, Nora Ben Nejma, Abdelali Kouala, Philippe Guyon, Chérif Blein, Davy Lacroix, Mamadou Ly, Sabine Pacalon, Cathy Mas, Karine Feuillebois, Alain Gebert, Véronique Roussel, Pascal Pawlikovsky, Caroline Kinet, Geoffrey Besnard, Angelo Frémeaux, Virginie Mariage, Emilie Vansimay, Lydwine Le Baut, Pascal Marie-Rose, Aliza M'siska, Jennifer Marcus, Delphine Kholoukhoev, Alicia Guichou, Clémentine Caron, Katia Ourabah, Julie Szczepaniak, Camille Daugy, Oummé Rehman, Robert Gavrilescu et tous les autres...

Aux enquêtrices du projet *Creagest*, Nadia Boursin, Saliha Heouaine, Poupée Palacios et Christelle Pépin et à tous les adultes qui ont rendu possible la constitution des corpus : les enseignants, responsables pédagogiques, directeurs d'établissements et inspecteurs d'académie.

Bien sûr et surtout aux enfants sourds filmés et à leur famille, pour la confiance qu'ils ont accordée à l'équipe et pour leurs attentes vis-à-vis de nos recherches.

J'adresse mes profonds remerciements aux signeurs adultes qui m'ont permis de les filmer, depuis 1998, et dont certains apparaissent dans ce mémoire : Simon Attia, Jean-Yves Augros, Frédéric Girardin, Stéphanie Authier, Nasreddine Chab, Marie-Thérèse L'Huillier, Moez Beddai, José Dobrzalovski, Christelle Beddock, Khadra Demange, Antony Guyon, Josette Bouchauveau, Victor Abbou, Bruno Moncelle, Moez Beddai, Hatice Aksen, Nadia Chemoun, Juliette Dalle, Aurélie Thaumoux-Crozat, en France, Nelson Pimenta, Glaucia, au Brésil, Alessio Di Renzo, Laura et Tomasso à Rome, ainsi que Josian, Irani, Kathy, Neeroka à l'île Maurice, et tous les autres Sourds de nationalités diverses.

À mes collègues étrangers, qui, au travers de conférences ou de moments informels, m'ont transmis une part de leur expérience et de leur vécu intense en langue des signes. Je pense naturellement à Elena Pizzuto mais aussi à Bencie Woll, Virginia Volterra, Alessio Di Renzo, Giulia Petitta, Lorraine Leeson, Rachel Sutton Spence, Laurence Meurant, Aurélie Sinte, Myriam Vermeeborgen, Onno Crasborn, Inge Zwitterlood, Trevor Johnston, Adam Schembri, Jordan Fenlon, Ronice Müller de Quadros, Erin Wilkinson, Deborah Chen Pichler, Sherman et Phyllis Wilcox. Avec chacun, j'ai partagé des moments précieux et qui m'ont marquée.

À Stéphane Maugaud pour ses captations vidéos de la LSF et son soutien discret au fil des ans.

À tous mes amis pour les moments de vie ensemble, les bons plats, les concerts, *y todo*.

Enfin, à ma famille, qui m'entoure de tout son amour, et qui a su aussi ouvrir sa porte au monde des Sourds : mes parents, Bernard, Barbara, Elena, sans oublier Uma et la *factiti*. À Antonio, mon *linguiste maison*, plongé de gré ou de force dans les *structures de grande iconicité* depuis qu'il doit vivre avec la pensée visuelle dans son cerveau déjà multilingue, et à Mélina et Annabelle dont les frimousses riantes suffisent à me remplir de joie.

Table des matières

Remerciements.....	5
Table des matières.....	7
Table des figures.....	11
Table des tableaux.....	14
Table des graphiques.....	15
Liste des sigles les plus fréquemment utilisés.....	16
1 Introduction.....	17
1.1 Préambule : La langue des signes... Raisons de ce choix et enjeux.....	17
1.1.1 <i>Les raisons de ce choix.....</i>	17
1.1.2 <i>Le tournant institutionnel des années 2000.....</i>	19
1.1.3 <i>Les conséquences de ce choix.....</i>	21
1.2 Les grandes lignes de mes recherches : les unités du discours en langue des signes.....	23
1.3 Un prérequis à l'analyse de la langue des signes : éthique et méthodologie.....	24
1.4 Iconicité, typologie et acquisition.....	25
1.5 Contenus et organisation des deux volumes.....	27
2 Modèle sémiologique et compositionnalité des unités sémantiques.....	29
2.1 Pour une sémiologie globale de la gestualité humaine.....	29
2.1.1 <i>Corps et gestualité.....</i>	29
2.1.2 <i>Le continuum de Kendon (1988) : apports et limites.....</i>	30
2.2 Introduction du modèle sémiologique par le continuum de Cuxac (2013).....	32
2.3 Quelques fondements en linguistique générale.....	32
2.3.1 <i>Linéarité et simultanété du signifiant.....</i>	32
2.3.2 <i>L'arbitraire saussurien ou le malentendu délétère.....</i>	33
2.4 L'entrée par l'iconicité.....	34
2.4.1 <i>L'iconicité d'image.....</i>	34
2.4.2 <i>L'iconicité dégénérée.....</i>	37
2.4.3 <i>L'iconicité diagrammatique.....</i>	38
2.4.4 <i>Analyse d'un extrait de corpus mêlant les trois types d'iconicité.....</i>	39

2.5	Quelques fondements du modèle sémiologique.....	41
2.5.1	<i>Processus d'iconicisation.....</i>	41
2.5.2	<i>Les visées, deux modes de production du sens différents.....</i>	42
2.5.3	<i>Les linguistiques de l'énonciation.....</i>	43
2.6	Les paramètres : des composants problématiques.....	44
2.6.1	<i>Le débat sur la double articulation dans les langues des signes.....</i>	44
2.6.2	<i>Les paramètres manuels et non manuels.....</i>	46
2.7	Focus sur des changements de paramètres affectant une unité lexicale.....	47
2.8	Focus sur un paramètre non manuel : le mouvement labial.....	49
2.8.1	<i>Types et proportions des patterns labiaux.....</i>	50
2.8.2	<i>Association des patterns labiaux avec les catégories de la langue des signes.....</i>	51
2.8.3	<i>Illustration par une séquence vidéo.....</i>	52
2.8.4	<i>Synthèse.....</i>	53
3	Catégorisation des unités sémantiques en LSF : état des lieux et réagencements.....	54
3.1	Problème de la catégorisation des unités du discours signé.....	54
3.1.1	<i>Positionnement du problème et questions de fond.....</i>	54
3.1.2	<i>Éléments quantitatifs relatifs aux catégories principales de la LSF.....</i>	56
3.1.3	<i>Tableau synthétique de mise en parallèle des catégories en fonction des approches.....</i>	59
3.2	Evolution de la catégorisation des unités du modèle sémiologique.....	61
3.3	Réagencement de certaines catégories.....	65
3.3.1	<i>Une catégorie à ajouter : le transfert situationnel sans locatif.....</i>	66
3.3.2	<i>Une catégorie à supprimer : le TP loupe.....</i>	68
3.3.3	<i>Des catégories à renommer : les TP proforme.....</i>	68
3.3.4	<i>Des catégories à ré-agencer : les doubles transferts.....</i>	71
3.3.5	<i>L'intégration des gestes coverbaux à la langue des signes : les stéréotypes de TP.....</i>	73
3.3.6	<i>Les unités phatiques.....</i>	75
3.4	Tableau synthétique.....	76
4	Méthodologie de constitution de corpus et d'annotation des langues des signes.....	78
4.1	Corpus : données générales.....	78
4.1.1	<i>Une approche discursive.....</i>	79
4.1.2	<i>Les supports et stimuli utilisés pour la constitution des corpus.....</i>	79
4.2	Corpus de langues des signes variées.....	81
4.2.1	<i>Etat des lieux des corpus disponibles et ceux qui ont été analysés.....</i>	81
4.2.2	<i>Tableau récapitulatif des corpus disponibles. Métadonnées générales.....</i>	83
4.3	Focus sur le corpus Creagest-Acquisition.....	85

4.3.1	<i>Contexte</i>	85
4.3.2	<i>Métadonnées : profils des enfants</i>	86
4.3.3	<i>Les rôles des enquêtrices de terrain</i>	87
4.3.4	<i>Les corpus réalisés</i>	88
4.3.5	<i>Les aspects éthiques</i>	89
4.3.6	<i>Limites du corpus Creagest-Acquisition et suite à donner</i>	91
4.4	<i>L'annotation de corpus : une approche heuristique</i>	92
4.4.1	<i>Pourquoi annoter ? Utilités et limites</i>	92
4.4.2	<i>Évolution des outils d'annotation</i>	93
4.4.3	<i>Pratique de l'annotation sous ELAN</i>	93
4.5	<i>Synthèse</i>	96
5	Typologie inter-langues des signes pour le genre narratif	98
5.1	<i>Contexte de ces recherches : la sémiogenèse à l'œuvre</i>	99
5.2	<i>Le récit du Cheval dans cinq langues des signes (LSF, LIBRAS, LSM, PJM et DGS)</i>	99
5.2.1	<i>L'unité lexicale CHEVAL</i>	99
5.2.2	<i>Les unités de transferts</i>	102
5.3	<i>Référence, deixis et anaphore dans trois langues des signes (LSF, LIS et ASL)</i>	105
5.3.1	<i>Contexte</i>	105
5.3.2	<i>Résultats</i>	105
5.3.3	<i>Synthèse</i>	107
5.4	<i>Le récit de la Grenouille dans deux langues des signes (LIS et ASL)</i>	108
5.5	<i>Le récit Tom et Jerry dans deux langues des signes (LSF et LSR)</i>	110
5.6	<i>Un récit d'expérience personnelle en NGT (LS néerlandaise)</i>	112
5.7	<i>Synthèse</i>	115
6	Acquisition de la LSF	116
6.1	<i>Les langues des signes : une acquisition atypique à plusieurs égards</i>	117
6.1.1	<i>L'apport de la psychologie cognitive dans l'acquisition linguistique de la LSF</i>	117
6.1.2	<i>Une acquisition atypique...mais révélatrice du modèle sémiologique</i>	117
6.2	<i>Acquisition des motion events</i>	119
6.2.1	<i>Les motion events dans les familiolectes gestuels</i>	119
6.2.2	<i>Les motion events en LSF</i>	120
6.2.3	<i>Hypothèses et résultats pour la LSF</i>	122
6.2.4	<i>Synthèse et pistes</i>	124
6.3	<i>Densité sémantique</i>	125
6.3.1	<i>Analyse qualitative d'une séquence du récit Tom et Jerry</i>	125

6.3.2	<i>Analyse quantitative du récit Tom et Jerry chez six adultes et trois enfants.....</i>	127
6.4	Synthèse.....	130
7	Conclusion et pistes de recherche.....	131
7.1	Bilan.....	131
7.2	Projets : une recherche fondamentale articulée avec les besoins du terrain.....	136
	Bibliographie.....	139

Table des figure

Figure 1 : Le continuum de Kendon (1988) et ses quatre continua. (Schéma traduit en français dans Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010 : 57).....	30
Figure 2 : Schéma du continuum de Cuxac (2013 : 70).....	32
Figure 3 : Unité lexicale LIRE signée hors contexte (dictionnaire en ligne Elix).....	33
Figure 4 : Photo d'un référent 'arbre' (à gauche) ; unité lexicale ARBRE en LSF (au centre) ; description d'une forme cylindrique verticale (à droite) (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002).....	35
Figure 5 : Unité lexicale ENSEIGNER, variante du XIXème siècle (Delaporte 2007 : 217, d'après Lambert 1865)....	38
Figure 6 : Unité lexicale ENSEIGNER, deux variantes actuelles (Delaporte 2007 : 217-18).....	38
Figure 7 : Unité lexicale VENDRE, variante actuelle (Delaporte 2007 : 614).....	38
Figure 8 : Unité lexicale ENSEIGNER dans sa forme neutre (à gauche) ; double pointage référentiel (au milieu) ; unité ENSEIGNER défigurée (à droite) (inspiré de Sallandre 2006 : 219).....	40
Figure 9 : Sémio-genèse des langues des signes (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 48).....	41
Figure 10 : Unité lexicale ENSEIGNER, forme neutre. Corpus Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011).....	48
Figure 11 : Variante ENSEIGNER AVEC DIFFICULTÉ par trois signeurs. Corpus Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011).....	48
Figure 12 : Séquence présentant une variété de patterns labiaux et une alternance entre UL et UT, récit <i>Tom et Jerry</i> (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	52
Figure 13 : Deux exemples de TS classiques (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002).....	67
Figure 14 : Deux exemples de TS sans locatif par une adulte (32 ans) et une enfant (5 ans), (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	67
Figure 15 : « La vache rumine », structure catégorisée auparavant comme un TP loupe, aujourd'hui comme un simple semi-TP (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002).....	68
Figure 16 : Unité lexicale VACHE et TP maintien de la vache (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002).....	70
Figure 17 : TP dr UL et TP dr gestualité de la vache qui dit : « Attends ! » (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002). 70	
Figure 18 : Deux exemples de DT classiques (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	72
Figure 19 : DT maintien (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002).....	72
Figure 20 : Deux semi-DT par un enfant de 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	73
Figure 21 : Extrait d'annotation sous ELAN de la séquence dans <i>Tom et Jerry</i> contenant un stéréotype de TP, par l'enfant A., 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	75
Figure 22 : Extrait d'annotation sous ELAN, unité phatique « voilà » à la fin de <i>Tom et Jerry</i> (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	76
Figure 23 : Les deux supports de dessins en images, l'histoire du <i>Cheval</i> et des <i>Oiseaux</i> , Hickmann (2003).....	80
Figure 24 : Support du livre d'images <i>Frog, Where Are You ?</i> (Mayer 1969), couverture et image du garçon et du chien cherchant à la fenêtre.....	81
Figure 25 : Support vidéo <i>Tom et Jerry</i> (épisode « Dr. Jekyll and Mr. Mouse »), arrêts sur image du générique et de l'action finale (Hanna et Barbera 1948).....	81

Figure 26 : Support vidéo <i>Déplacements volontaires</i> , arrêts sur image des items « la chenille grimpe » et « le bébé traverse » (Hickmann et al 2009).....	81
Figure 27 : Schéma de l'organisation du tournage du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et Schoder : 284).....	89
Figure 28 : Extrait d'annotation sous ELAN, dernière unité du récit du <i>Cheval</i> , par l'enfant E., 10;5 ans, (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	96
Figure 29 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de la forme des oreilles. En LSF par 2 signeurs (en haut), en LSM (en bas, à gauche) et en LIBRAS (en bas, à droite).....	100
Figure 30 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de l'action du cavalier chevauchant l'animal, en PJM (à gauche) et en LIBRAS (à droite).....	100
Figure 31 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de l'action du cavalier en gros plan, en LSM (à gauche) et en DGS (à droite).....	100
Figure 32 : Unité lexicale CHEVAL en LSF, deux variantes.....	101
Figure 33 : Unité lexicale CHEVAL en LIBRAS, deux variantes.....	101
Figure 34 : Unité lexicale CHEVAL en LSM, deux variantes.....	102
Figure 35 : Transfert de taille et de forme 'formes verticales alignées' avec deux référents différents, dans trois LS : en LIBRAS et en LSF, signifie 'la barrière' (à gauche et au centre), et en NGT (à droite) signifie 'une file de personnes'.....	102
Figure 36 : Transfert de taille et de forme « longueur et forme de la barrière », en LIBRAS et en LSF.....	103
Figure 37 : Transfert situationnel « sauter par dessus la barrière » en LIBRAS et en LSF.....	103
Figure 38 : Transfert personnel « le cheval galope » en DGS et en LSF.....	103
Figure 39 : Transfert personnel « l'oiseau vole » en PJM et en LSF.....	104
Figure 40 : Double transfert « la vache bande la patte du cheval » en PJM et en LSF.....	104
Figure 41 : TP discours rapporté gestualité « Viens! » dit la vache au cheval en PJM et en LSF.....	104
Figure 42 : Transfert situationnel « tomber » en LIS (à gauche) et en ASL (à droite), corpus <i>La Grenouille</i> (Pizzuto, Rossini, Sallandre & Wilkinson 2008 : 482).....	108
Figure 43 : Transfert personnel « prendre dans ses bras » en LIS (à gauche) et en ASL (à droite), corpus <i>La Grenouille</i> , Wilkinson (2002) et laboratoire ISTC-CNR.....	108
Figure 44 : Semi-transfert personnel « VOIR par la fenêtre » par deux signeurs en LIS, corpus <i>La Grenouille</i> , Wilkinson (2002) et laboratoire ISTC-CNR.....	109
Figure 45 : Double transfert « avoir la tête coincée dans le bocal », en LIS (deux signeurs, à gauche et au milieu) et en ASL (à droite), corpus <i>La Grenouille</i> , Wilkinson (2002), et laboratoire ISTC-CNR.....	109
Figure 46 : Unité lexicale LAPTE (<i>lait</i>) initialisée et labialisée, en LSR (Gavrilescu 2014).....	111
Figure 47 : Transfert de taille et de forme « forme d'une file de personnes » (à gauche, 01'51) et transfert situationnel « deux personnes se suivent » (à droite, 01'58), corpus CNGT0805_S035_b.....	113
Figure 48 : Séquence présentant un transfert personnel « être surpris » (à gauche, 03:24), un semi-transfert personnel FRISSONNER (au centre, 03:25), et un stéréotype de transfert personnel « oh là là ! », (à droite, 03:27), corpus CNGT0805_S035_b.....	114
Figure 49 : Double transfert « quelqu'un m'appelle » (03:27), corpus CNGT0805_S035_b.....	115
Figure 50 : Arrêt sur image de l'item « traverser en glissant » des stimuli <i>Déplacements volontaires</i> (Hickmann et al 2009).....	123

Figure 51 : Enfant A., 7;7 ans, produit le TP « glisser » (manière), suivi du TS « glisser sur le lac gelé » (trajectoire), (Sallandre et al 2010: 59).....	123
Figure 52 : Enfant M., 8;1 ans, produit le TP « patiner » (manière et trajectoire), suivi du TP « glisser » (manière), (Sallandre et al 2010: 59).....	124
Figure 53 : Arrêt sur image du stimulus <i>Tom et Jerry</i> correspondant à l'énoncé en français « la souris boit le lait à la paille sur la tête du chat qui s'en aperçoit ».....	126
Figure 54 : Double transfert correspondant à la séquence du dessin animé <i>Tom et Jerry</i> , (corpus Creagest- Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	127
Figure 55 : Le même extrait produit par trois enfants de 4;8, 10;0 et 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011).....	127

Table des tableaux

Tableau 1 : Schéma du processus d'iconicisation (Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010 : 73)	42
Tableau 2: Pourcentages des patterns labiaux pour six signeurs en LSF, récit <i>Tom et Jerry</i>	51
Tableau 3 : Proportions et moyennes des principales catégories dans deux genres discursifs du corpus LS-COLIN.	57
Tableau 4 : Proportions des principales catégories dans le genre narratif et dans trois récits distincts chez des signeurs adultes	58
Tableau 5 : Mise en correspondance des concepts utilisés dans la littérature générale, le modèle de Liddell (2003) et le modèle sémiologique (Garcia et Sallandre 2014 : 332-333, en anglais, adapté de Garcia 2010)	60
Tableau 6 : Représentation schématique des catégories du modèle sémiologique tel que dans Cuxac (2000) d'après Sallandre (2003 : 128)	62
Tableau 7 : Représentation des catégories du modèle sémiologique dans Sallandre (2003 : 129). En bleu, les catégories <i>historiques</i> , en jaune, les catégories <i>nouvelles</i> , soulignées, les catégories mêlant les deux visées	63
Tableau 8 : Proportions de chaque catégorie dans le corpus LS-COLIN pour treize signeurs et dans trois discours (Sallandre 2003 : 265)	63
Tableau 9 : Représentation intermédiaire des catégories du modèle sémiologique	65
Tableau 12 : Catégorisation des types de pratiques langagières potentielles des enfants sourds (Estève 2009)	87
Tableau 13 : Profil des parents des sujets enfants du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011)	89
Tableau 14 : Schéma d'annotation sous ELAN, dépendance des acteurs	94
Tableau 15 : Un exemple de tableur des annotations du récit du <i>Cheval</i> par E., 10;5 ans	96
Tableau 16 : Proportions des principales catégories dans le genre narratif (<i>Tom et Jerry</i> et autres récits) chez des signeurs adultes, en LSF (Sallandre 2014) et en LSR (Gavrilescu 2014).	110
Tableau 17 : Données quantitatives (durées, effectifs et pourcentages) de trois enfants et six adultes dans le récit <i>Tom et Jerry</i> (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)	128

Table des graphiques

Graphique 1 : Proportion des patterns labiaux chez six signeurs en LSF, récit <i>Tom et Jerry</i>	51
Graphique 2 : Représentations graphiques des proportions des principales catégories dans le corpus LS-COLIN, pour deux genres discursifs (narratif et explicatif)	57
Graphique 3 : Synthèse des proportions des catégories dans le corpus LS-COLIN	57
Graphique 4 : Représentation graphique de la moyenne des proportions pour le genre narratif dans trois récits chez des signeurs adultes (corpus LS-COLIN et corpus Creagest-Acquisition <i>Tom et Jerry</i>)	58
Graphique 5 : Répartition par âge des sujets enfants du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L’Huillier 2011)	89
Graphique 6 : Références déictiques pour les référents animés et non animés en LIS, ASL et LSF (Pizzuto et al 2008 : 488)	106
Graphique 7: Références anaphoriques pour les référents animés et non animés en LIS, ASL et LSF (Pizzuto et al 2008 : 488)	106
Graphique 8 : Synthèse des proportions des principales catégories pour le récit <i>Tom et Jerry</i> chez des signeurs adultes, en LSF (Sallandre 2014) et en LSR (Gavrilescu 2014)	111
Graphique 9 : Représentation graphique des données brutes présentées dans le tableau 10.	129

Liste des sigles les plus fréquemment utilisés

LS : langue(s) des signes
LV : langue(s) vocale(s)
LSF : langue des signes française
LSFB : langue des signes française de Belgique
LIS : langue des signes italienne
DGS : langue des signes allemande
DSL : langue des signes danoise
NGT : langue des signes néerlandaise
PJM : langue des signes polonaise
LSR : langue des signes roumaine
LSM : langue des signes mauricienne
ASL : langue des signes américaine
LSE : langue des signes espagnole
LSC : langue des signes catalane
TİD : langue des signes turque
HKSL : langue des signes de Hong Kong
LIBRAS : langue des signes brésilienne
Auslan : langue des signes australienne
LS Emg : langue des signes émergentes

SGL : structure de grande iconicité
ST : structure de transfert
UT : unité de transfert
UL : unité lexicale

TTF : transfert de taille et de forme
TS : transfert situationnel
TP : transfert personnel
Semi-TP : semi- transfert personnel
DT : double transfert
TP dr : transfert personnel en discours rapporté

MR : *multiple reference*

1 Introduction

« *Sculpte, lime, cisèle :
Que ton rêve flottant
Se scelle*

Dans le bloc résistant ! »

Théophile Gauthier, extrait du poème « L'art » (1857)

Ce chapitre, qui se veut relativement autonome par rapport au reste du mémoire, est une introduction à double titre : j'y retrace d'abord mon parcours vis-vis de la langue des signes et des Sourds¹, ce qui m'amène à dire en quoi engagement, enseignement et recherche sont intimement liés dans ma pratique du métier d'enseignant-chercheur. Ensuite, j'aborde de manière synthétique mes principaux axes de recherche — ce sont ces mêmes axes qui seront ensuite développés dans les chapitres 2 à 6 du présent mémoire. Ainsi, ce chapitre est le seul du volume 1 à être relativement hétérogène, dans la mesure où il est une sorte d'autobiographie scientifique mêlant éléments personnels, événements institutionnels et thématiques scientifiques.

1.1 Préambule : La langue des signes... Raisons de ce choix et enjeux

1.1.1 Les raisons de ce choix

Avant d'entrer dans la lecture du document scientifique à proprement parler que représente l'habilitation à diriger des recherches, je souhaiterais entraîner le lecteur dans un petit détour biographique qui lui permette d'avoir quelques clés pour comprendre comment je suis entrée dans le monde de la langue des signes.

Les raisons du choix pour cette langue sont sans doute à chercher dans les interstices de mon histoire personnelle, et cela bien qu'il n'y ait pas de membres sourds dans ma famille et que je sois moi-même entendante. Je dévoilerai ici quelques pistes qui peuvent aider à comprendre les raisons de ce choix.

Deux ensembles de raisons ont abouti à l'étude de la langue des signes.

Le premier ensemble de raisons est personnel. Je considère aujourd'hui que mon choix pour la langue des signes est le résultat d'un *contournement* qui m'a permis de mieux me connaître et d'aller en quête des autres d'une manière qui me convienne, à la fois volontaire et respectueuse de l'altérité.

C'est d'abord le résultat, assez banal, d'une curiosité pour l'inconnu, pour celui qui est différent bien que si proche, et le plaisir de la découverte d'une nouvelle nation, la *Nation sourde*, comme se

1

¹Je précise que, comme de nombreux chercheurs, je suis la proposition de Woodward (1982) qui distingue « sourd », dont la minuscule renvoie à la condition physiologique de ne pas entendre, à « Sourd », dont la majuscule renvoie à la dimension de sujet appartenant à une communauté linguistique et culturelle propre.

plaisaient à l'appeler certains Sourds lettrés du XIX^{ème} siècle (Cuxac 1983, Bertin 2010, Encrevé 2012, Benvenuto 2013, Frémeaux, 2013, Cantin, en cours). Avec la langue des signes française (désormais, LSF), j'ai eu dès le début l'impression de faire le voyage le plus lointain que j'aie fait de toute ma vie : je n'avais qu'un ticket de métro à prendre pour rejoindre des Sourds lors d'une visite de musée en LSF, ou encore d'un spectacle, mais le dépaysement était total. En effet, entrer en communication avec un individu sourd nécessite d'adopter un autre mode de pensée, de prendre d'autres habitudes liées au contact tactile et visuel. Ceci demande un effort cognitif intense, au départ, et représente pour moi un plaisir très net. Cette émotion est toujours présente aujourd'hui, malgré la multitude des rencontres...

Le deuxième ensemble de raisons tient aux circonstances. Des circonstances en effet exceptionnellement favorables, à la fin des années 1990, pour qui souhaitait se lancer dans l'apprentissage et l'étude d'une langue des signes. J'évoquerai ici deux éléments décisifs qui ont abouti au fait que la langue des signes est devenu rapidement une passion et une occupation principale alors qu'elle aurait très bien pu rester un simple hobby. Le premier événement est ma rencontre avec les Sourds. Bien qu'ayant grandi non loin d'un grand institut pour jeunes sourds, à Asnières, dans les Hauts de Seine, il ne me semble pas que cela ait influencé mon envie d'apprendre la LSF, ou alors peut-être inconsciemment. Mon envie vient plutôt du postulat suivant, alors que j'étais étudiante : « J'ai terminé ma licence de sciences du langage et de psychologie et je veux continuer mes études en linguistique, peut-être jusqu'au doctorat. Tout linguiste doit connaître plusieurs langues, dont au moins une langue non européenne et/ou une langue des signes pour mieux comprendre les relations entre langage et cognition, pour mieux se décentrer de sa langue première. Il faut donc que j'apprenne au plus vite une langue des signes. » C'est ainsi que je me suis inscrite à l'association IVT (*International Visual Theatre*) pour apprendre la LSF et qu'un nouvel univers s'est ouvert à moi. J'ai reçu non seulement un enseignement de qualité mais aussi un accueil extrêmement favorable d'une communauté tout sauf fermée sur elle-même. L'une des preuves de cette ouverture est que trois professeurs sourds d'IVT ont accepté sans hésiter que je les filme pour me permettre de constituer mon premier corpus de LSF, en maîtrise et alors que je commençais l'apprentissage de cette langue, et ont ensuite suivi avec intérêt et bienveillance mon parcours en linguistique. Le deuxième élément décisif, concomitant à ma rencontre avec les Sourds, est la rencontre avec Christian Cuxac. Arrivé en 1998 à l'université Paris 8, Christian Cuxac a eu tout de suite la possibilité de créer un parcours en LSF, à l'UFR de Sciences du Langage comme en Formation Permanente. La même année, je commençais mon apprentissage de la LSF et de la linguistique de la LSF et j'avais la chance de suivre les cours, à Paris 5 puis à Paris 8 à partir de 1999, directement par l'auteur du modèle descriptif que je souhaitais étudier et approfondir. Ainsi, le besoin de développer des recherches scientifiques sur la

LSF², couplé au projet de créer des formations en rapport avec cette langue ont coïncidé de manière heureuse avec mes débuts dans ce milieu.

Pour conclure cette partie, je dirais que la langue des signes a offert à ma vie une profondeur inestimable en me permettant de voir le monde *autrement*. Et je considère les langues des signes comme une chance pour l'Humanité, au même titre que les autres langues du monde, les plus minoritaires soient elles. Par ma démarche, je m'inscrivais donc, sans le savoir au départ et avec une certaine candeur, dans une vision anthropologique des Sourds, telle que Mottez (1977, 2006) l'a décrite, et non dans une conception réparatrice de la surdité.

1.1.2 Le tournant institutionnel des années 2000

Ayant commencé mes travaux sur la LSF en 1998, pour ma Maîtrise de sciences du langage à l'université Paris 10 Nanterre sous l'impulsion de Colette Noyau, j'ai pu à la fois être le témoin des changements institutionnels récents, et, je l'espère, contribuer à certains d'entre eux.

On cite souvent le *Réveil sourd* des années 1970³ en France, comme le début de la mobilisation pour le droit à utiliser la langue des signes dans la sphère sociale, éducative et familiale (Garcia 2000, 2010, Kerbourc'h 2006, Minguy 2009, Frémeaux 2012). À cette première période fondatrice doit s'ajouter, il me semble, la période qui va de 2000 à nos jours car celle-ci voit la réalisation institutionnelle de certaines revendications des citoyens sourds depuis les années 1970. Je ne donnerai ici que les événements clés, afin de donner quelques repères au lecteur :

- 1984 : Ouverture de classes bilingues français-LSF dans plusieurs écoles de l'Éducation nationale, à Nancy, Poitiers, Chalon sur Saône, Toulouse (1985), etc., à l'initiative d'associations de professionnels sourds et de parents d'enfants sourds⁴ ;
- 1991 : Loi dite *loi Fabius* qui donne la possibilité théorique aux parents de choisir pour leur enfant sourd une éducation bilingue (français-LSF) ou monolingue (français)⁵ ;

2

²J'avais été frappée par l'intervention de Richard Sabria qui avait encouragé l'assemblée, dans une conférence en 1998, à entamer et poursuivre des recherches en linguistique de la LSF.

3

³1975 est souvent considérée comme la date de naissance du *Réveil sourd* français, suite au congrès mondial des Sourds de Washington.

4

⁴Pour une vision de l'intérieur de la genèse de ces classes et les origines de l'association nationale 2LPE (Deux Langues Pour une Education), voir, notamment, le livre-témoignage de l'enseignant sourd André Minguy (Minguy 2009), l'article Dalle (2003), le site de l'ANPES (Association Nationale des Parents d'Enfants Sourds) : <http://anpes.free.fr/> et la thèse d'Elise Leroy (2010).

5

⁵Loi 91-73 (titre III) article 33 du 18 janvier 1991 portant dispositions relatives à la santé publique et aux assurances sociales.

- 2005 : Reconnaissance officielle de la LSF par l'Etat français, par la loi 2005-102 du 11 février 2005⁶ ;
- 2006 : Création des MDPH (Maisons Départementales des Personnes Handicapées)⁷
- 2008 : Constitution des Programmes Officiels d'enseignement de la LSF de la maternelle à la terminale⁸ ; ouverture de l'option LSF au baccalauréat comme troisième langue vivante ;
- 2010 : Ouverture du CAPES de LSF ;
- 2011 : Ouverture de Diplôme de Compétence en langue (DCL) en LSF ;
- 2013 : Loi pour la refondation de l'École de la République, qui instaure, notamment, la création des Écoles supérieures du professorat et de l'éducation (ESPE).

Parmi plusieurs changements très concrets qui ont marqué le tournant des années 2000, j'en mentionnerai un que je connais bien pour m'y être directement impliquée⁹. C'est celui de l'accessibilité de l'enseignement supérieur aux personnes sourdes signantes, que celles-ci soient en formation initiale ou en formation continue (adultes en reprise d'études, souvent non bacheliers). Cette accessibilité a été rendue possible grâce au changement de dispositif pour la prise en charge des interprètes français-LSF et des autres aides proposées aux étudiants signants, suite à la loi du 11 février 2005¹⁰. La prise en charge des interprètes directement par les universités, et non plus par une instance extérieure comme l'AGEFIPH, a eu pour conséquence, notamment, que de nombreux Sourds ont eu enfin la possibilité de s'inscrire dans des diplômes en formation initiale, et non plus dans des

6

⁶Loi 2005-102 du 11 février 2005 Pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées.

7

⁷Au sein de chaque MDPH, c'est la commission des droits et de l'autonomie des personnes handicapées (CDAPH) qui va notamment décider du type de scolarisation de l'enfant sourd, après évaluation du profil de l'enfant et des vœux exprimés par la famille.

8

⁸Bulletin officiel n°33 du 4 septembre 2008 (programme d'enseignement de la LSF à l'école primaire), programme du collège (mars 2009), programme du lycée (juillet 2009). Source : <http://www.education.gouv.fr/cid22247/mene0817503a.html>

9

⁹J'ai été chargée de mission handicap de l'université Paris 8 entre 2007 et 2012.

10

¹⁰Le principal changement est le transfert des financements de l'AGEFIPH (organisme privé) vers, d'une part, le FIPHP (créé en 2009, réservé aux salariés handicapés du secteur public), et d'autre part, le financement ministériel dans chaque université d'une dotation fléchée pour l'accessibilité des étudiants en situation de handicap. Aujourd'hui, un service handicap dédié aux étudiants existe dans la plupart des universités françaises, conformément à la loi du 11 février 2005, ce qui représente à l'évidence un réel progrès, mais qui ne doit pas masquer la grande hétérogénéité des types d'accompagnements proposés.

formations spécifiques qui leur étaient jusque-là réservées. À ce propos, il est important de préciser que la décennie 2000 a vu s'ouvrir de nombreuses formations universitaires offrant un parcours en langue des signes¹¹. En ce qui concerne l'université Paris 8 seulement, et entre autres :

- 1998 : Ouverture du parcours LSF dans la licence de sciences du langage ;
- 2000 : Ouverture du DPCU *Spécialisation d'enseignement de la LSF*, résultat d'un partenariat entre l'université Paris 8 et l'association Visuel-LSF, et, pour les étudiants entendants, du DFSSU (puis du Master) d'interprétariat français-LSF, en partenariat avec l'association SERAC ;
- 2004 : Ouverture de la licence professionnelle *Enseignement de la LSF en milieu scolaire* , en partenariat avec l'INS-HEA et l'association Visuel-LSF.

J'ai la chance d'avoir participé à la mise en œuvre de ces formations et d'y intervenir jusqu'à maintenant. Celles-ci semblent répondre à une réelle demande sociale puisqu'elles existent toujours et puisqu'elles ont permis à de nombreux diplômés de trouver un emploi, d'améliorer leur statut professionnel, ou de poursuivre leurs études à la suite de l'obtention de leur(s) diplôme(s)¹². A ce propos, je ne peux omettre de dire que l'une des satisfactions du métier d'enseignant-chercheur a été — et est toujours — pour moi de suivre des étudiants, dont de nombreux Sourds, sur l'ensemble de leur parcours d'études : depuis le DPCU, puis en licence professionnelle¹³, puis pour leur mémoire en Master 1 et 2. Ce suivi au long cours est satisfaisant intellectuellement et humainement dans la mesure où il permet d'instaurer une véritable relation et où l'on voit peu à peu s'épanouir l'identité scientifique de l'étudiant et où, par ailleurs, enseignement et recherche sont étroitement liés¹⁴.

11

Les universités françaises suivantes ont ouvert des spécialités autour de la LSF, son apprentissage et son interprétation : Paris 3-ESIT, Rouen, puis à Paris 8, Grenoble 3, Lille 3, Poitiers, Strasbourg, Aix-Marseille, Cergy-Pontoise, Toulouse le Mirail.

12

Ces avancées institutionnelles incontestables ne doivent cependant pas faire perdre de vue les réelles difficultés que rencontrent encore les Sourds aujourd'hui : difficultés pour les parents à faire scolariser leur(s) enfant(s) sourd(s) dans les langues de leur choix, difficultés pour de nombreux Sourds d'être reconnus sur leurs lieux de travail (voir Dalle-Nazébi et Kerbourc'h 2013), difficultés à trouver des interprètes LSF-français, etc.

13

Pour les mémoires de projet tutoré et les rapports de stage.

14

Il n'est pas question ici de dresser la liste exhaustive des étudiants, Sourds et entendants, dont j'ai pu diriger le(s) mémoire(s). Je ne résiste cependant pas au plaisir d'en citer certains, aussi en forme de remerciements pour ce qu'ils m'ont apporté : Marie-Thérèse L'Huillier, sur le thème de la *mutilation* du regard dans l'éducation des enfants sourds, Clémentine Caron, sur les expressions faciales chez les enfants sourds en école maternelle, Katia Ourabah, sur le lien entre gestualité coverbale et LS dans l'enseignement de la LSF, Robert Gavrilescu, sur la LS roumaine, Cécile Demeule, sur les rôles du regard pour les interprètes LSF-français, Emilie Coignon, sur le droit à l'image chez les interprètes,

1.1.3 Les conséquences de ce choix

« *Vous m'avez fait renaître* ». Cette déclaration poignante m'a été faite à la fin d'un cours de DPCU par une étudiante sourde en 2001. Il m'a fallu du temps pour comprendre la portée de cette déclaration, qui m'avait bouleversée sur le coup. L'étudiante m'expliquait que c'était *énorme* pour elle d'avoir enfin accès à l'université, de se retrouver avec un groupe d'adultes, sourds comme elle, et de recevoir pour la première fois de sa vie un enseignement en direct en langue des signes, par des enseignants Sourds ou entendants. Elle m'a fait comprendre aussi qu'apprendre les bases de la linguistique de la LSF lui permettait enfin d'avoir des arguments scientifiques pour défendre l'idée que la LSF était une *vraie langue*, et que l'iconicité intrinsèque de cette langue n'était pas une honte, mais au contraire, participait de son économie. Ses nouvelles connaissances représentaient pour elle une renaissance, et elle se sentait plus armée pour entrevoir l'avenir, après les frustrations engendrées par son éducation oraliste, me confiait-elle. L'année suivante, en 2002, cette étudiante a tout de suite accepté de participer en tant que locuteur au corpus LS-COLIN, puis, plusieurs années après, en 2011, elle a également souhaité que ses enfants soient filmés dans le cadre du corpus Creagest.

Ce genre de témoignages, renouvelé à maintes reprises dans les différentes formations mises en place par notre équipe, m'a fait prendre conscience peu à peu de la soif extraordinaire des étudiants sourds vis à vis du savoir, un savoir qui leur a trop longtemps été inaccessible, et de l'impact que nos cours avaient sur eux. Au fil des ans, de solides relations de confiance et de respect se sont nouées.

D'anciens étudiants sont devenus enseignants ou chercheurs à nos côtés ou dans d'autres univers professionnels. Ce maillage étroit de relations explique aussi, comme je l'évoquais précédemment, la relative facilité avec laquelle nous avons pu recruter des locuteurs sourds pour participer à l'enregistrement de corpus vidéo. Convaincus de l'utilité de l'analyse scientifique de la LSF, de nombreux Sourds se sont portés volontaires pour enregistrer *des échantillons de leur langue*, comme j'aime à appeler ces morceaux de langue des signes que les locuteurs veulent bien offrir aux scientifiques. Certains signeurs sourds, devenus parents d'enfants sourds, nous ont proposé de filmer leur(s) enfant(s), en mettant en avant l'importance de mieux connaître les étapes du développement langagier de l'enfant sourd, et en nous indiquant qu'ils accordaient à notre équipe la confiance nécessaire pour réaliser de telles recherches. Ils ont ainsi placé entre nos mains un véritable trésor assorti d'une responsabilité sociale, que notre équipe, fort heureusement, partage avec d'autres équipes¹⁵.

Camille Daugy, sur la lecture-écriture, Camille Schoder, sur l'acquisition de la LSF.

15

¹⁵Parmi les projets menés actuellement pour la diffusion de la LSF au grand public comme dans la sphère scientifique, je citerais particulièrement le projet *Signes en Famille*, dirigé par Aliyah Morgenstern, et le projet européen *SignMET* sur l'évaluation de la LSF. Nos ressources sont d'ores et déjà — et seront à terme — accessibles en ligne (corpus LS-COLIN, corpus Creagest, conférences filmées) : http://cocoon.tge-adonis.fr/exist/crdo/meta/crdo-FSL-CUC021_SOUND pour le corpus LS-COLIN.

Je voudrais revenir à présent sur un point crucial qui m'est pourtant apparu dans un second temps, dans ma pratique d'enseignement et de recherche : il s'agit du fait d'enseigner l'*iconicité* à des Sourds. Cela leur a permis d'intérioriser d'une part que leur langue était une vraie langue avec une grammaire propre, d'autre part, que leur langue faisait l'objet de recherches scientifiques, au même titre que les autres langues du monde. Sans le vouloir au départ, j'ai permis de valoriser un aspect fondamental qui jusqu'ici leur avait été le plus souvent non autorisé, renié, minoré. Cela n'avait pourtant rien d'évident : l'*iconicité* étant ce qu'ils considèrent à la fois comme le cœur des langues des signes et comme le plus intime, le plus « pi sourd »¹⁶, il n'y avait rien d'évident à ce que ce soit une entendante qui enseigne cela. Au contraire, cela aurait pu être d'emblée un motif de rejet. C'est le contraire qui s'est produit, pour plusieurs raisons, j'imagine : d'abord, j'ai bénéficié de l'héritage symbolique de Christian Cuxac, extrêmement apprécié des Sourds depuis les années 1980 ; par ailleurs, j'ai développé au fil des années des stratégies didactiques, très visuelles, basées sur l'idée d'une *égalité des intelligences* entre les apprenants et l'enseignante ; enfin et surtout, les Sourds n'ont pas une position de principe qui consisterait à penser « elle est entendante, donc elle n'y connaîtra rien à l'*iconicité* », au contraire, ils voient rapidement l'intérêt de recevoir une formation égale à celle reçue par les entendants, et dans leur langue. Marie-Thérèse L'Huillier, qui a reçu cet enseignement théorique à partir de 2004 au sein de la licence professionnelle de l'université Paris 8, mais qui avait par ailleurs une pratique virtuose de ces structures très iconiques (voir notamment Cuxac et Abbou 1985 ; les contes télévisés *Mes mains ont la parole*¹⁷) et qui est aujourd'hui collègue, m'a aidée dans cette prise de conscience de l'impact que nos cours avaient sur les Sourds, en particulier quand les cours ont lieu en direct¹⁸.

16

¹⁶Expression idiomatique en LSF qui signifie « typiquement sourd » et qu'on attribue à un comportement, une habitude, un mode de pensée, etc. Cette expression est un marqueur fort d'appartenance à la communauté linguistique des Sourds.

17

¹⁷Entre 1979 et 1986, Marie-Thérèse Abbou (L'Huillier) a été conteuse en LSF de *Mes mains ont la parole* au sein de l'émission Récré A2. Pour une présentation, voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Mes_mains_ont_la_parole et, pour un exemple d'un conte en vidéo de l'émission, voir <https://www.youtube.com/watch?v=GS-sjoHE8oI>

18

¹⁸Ces deux éléments conjoints rendent aisés les échanges entre apprenants et enseignant. En ce qui me concerne, je pratique, quand la situation pédagogique le permet, la stratégie de reformulation des concepts par un ou plusieurs étudiants du groupe. Il est en effet particulièrement important de s'assurer que les apprenants se sont bien appropriés de nouveaux concepts, surtout quand la langue d'enseignement n'est pas la langue première de l'enseignant, ce qui est mon cas avec la LSF, et quand, de plus, la langue en question n'a pas la même tradition lexicale que la langue dominante pour traduire les concepts de la linguistique générale et appliquée. Cette constatation m'a conduite à créer

Cependant, je constate une conséquence plus problématique : aujourd'hui, beaucoup de Sourds survalorisent l'iconicité interne des langues des signes, en mettant l'accent, dans leur enseignement et dans leurs représentations de la grammaire des langues des signes, sur les structures de grande iconicité (SGI) et en délaissant quelque peu le lexique et les autres unités de la langue. Ce n'est pas dramatique, en soi, même si cela constitue un léger glissement dans la compréhension du modèle sémiologique d'une part, et si, d'autre part, cela vaut à l'équipe de l'université Paris 8 des critiques émanant de personnes qui nous croient *obsédés* par l'iconicité. C'est là une méprise assez regrettable, inhérente à l'acte d'enseigner et de transmettre (on ne peut être responsable de l'interprétation de nos propos ou de nos écrits), mais finalement peu importante au regard de l'urgence sociale de former des Sourds comme des entendants à divers métiers en rapport avec la culture sourde. Selon moi, cette survalorisation de la forte — et réelle — iconicité des langues des signes n'est qu'un passage qui devrait être rétabli dans les années à venir pour atteindre un équilibre avec les nouvelles générations d'étudiants et de chercheurs.

1.2 Les grandes lignes de mes recherches : les unités du discours en langue des signes

La langue des signes est un *matériau résistant* au sens physique comme au sens métaphorique, et c'est ce qui en fait tout l'attrait, selon moi. C'est ce qui m'a invitée à choisir la citation de Théophile Gautier au début de ce chapitre...

Depuis le début de mes recherches sur la LSF, j'ai été attirée vers les unités non conventionnelles mais éminemment complexes que sont les structures de transferts. Ce choix présentait un avantage et un inconvénient, tous deux majeurs : l'avantage était de m'inscrire indéniablement dans le modèle sémiologique et plus particulièrement dans l'une de ses branches, celle des *unités sous visée iconisatrice*, comme on le disait alors ; l'inconvénient était la relative pauvreté de la littérature sur le domaine, jusqu'à assez récemment, et donc la difficulté à pouvoir comparer mes analyses avec celles d'autres chercheurs d'horizons divers. Ce choix de travailler sur les unités non lexicalisées explique aussi mon intérêt originel, bien que présent plus tardivement dans mes publications, pour l'observation de ces mêmes phénomènes dans d'autres langues des signes.

J'ai eu à cœur de prouver que ces unités, bien que non figées, méritaient toute l'attention du linguiste. Je n'ai donc eu de cesse de tenter de démontrer que ces unités sont générées par des structures, hautement organisées dans un système cohérent. Ces structures sont compositionnelles et elles utilisent les mêmes composants que les unités conventionnelles, mais la valeur et la fonction de ces composants sont différentes.

Dans la tradition du modèle sémiologique, j'ai souhaité réfléchir aux langues des signes avec les outils conceptuels de la linguistique générale, en travaillant notamment sur les catégories de la langue actualisées en discours, sur l'organisation de l'énoncé en topique-focus, sur la création de références,

un site internet, qui n'est qu'un début, à destination des étudiants et des interprètes : <https://sites.google.com/site/linguistiquedelalsf/> J'y propose la traduction en LSF vidéo de quelques concepts clés de la linguistique.

la détermination nominale, etc., dans diverses langues des signes. Mon but est, à chaque fois, de fournir la description la plus précise possible d'un phénomène, à partir de données empiriques et vérifiables, afin d'extraire des régularités.

Je propose ainsi un programme de travail qui s'enrichit par l'apport de disciplines connexes (psychologie cognitive, informatique, sociologie, anthropologie, didactique, etc.). Un programme de travail exigeant mais en ayant constamment à l'esprit — et sous les yeux — que ce domaine est jeune, en construction, avec ce que cela représente comme chance et comme risque de parcourir des sentiers peu explorés...

1.3 Un prérequis à l'analyse de la langue des signes : éthique et méthodologie

Faire des recherches sur la langue des signes implique d'emblée une nécessité éthique d'un double respect « *de la langue étudiée et de ceux dont c'est la langue* » pour reprendre les mots de Mottez et Markowicz (1979).

Tout au long de mon parcours de recherche, je me suis ainsi posé les questions suivantes, intrinsèquement liées à la description linguistique des langues des signes : Quelles méthodologies développer pour étudier des langues à modalité visuo-gestuelle, sans tradition écrite, minoritaires et minorées ? Quels systèmes d'annotation sont les plus adaptés, en fonction de l'objectif de l'étude ? Par ailleurs, en l'absence d'une norme clairement établie pour ces langues, comment ne pas *contaminer* les locuteurs par un modèle ou un type d'investigation, et comment, par voie de conséquence, les intéresser à la pratique de la recherche sur leur langue ?

L'une des réponses à cet ensemble de questions a été, à la suite de Jouison (1978, 1995) et de Cuxac (1985, 1996), de constituer des corpus vidéo suffisamment longs et produits par une variété de locuteurs. Cela a demandé un travail collectif et individuel considérable mais a permis, je pense, de participer à l'amélioration des *bonnes pratiques* de recherche à l'égard des Sourds en France. En outre, j'ai revendiqué dès le départ une double approche qualitative et quantitative de l'analyse des données, de manière à rendre le modèle le plus falsifiable possible et à faciliter le dialogue avec d'autres approches et d'autres disciplines.

Ces bonnes pratiques passent naturellement par l'investissement des Sourds eux-mêmes à tous les niveaux de la recherche. Cette remarque, qui peut sembler triviale, est loin de l'être au quotidien et demande une réelle volonté individuelle, institutionnelle et financière.

S'engager auprès des Sourds implique aussi de participer à des tâches qui dépassent le cadre de l'université. Cela peut se concrétiser par exemple par la participation à des missions d'expertise,

comme celle à laquelle j'ai été conviée par la Haute Autorité de Santé¹⁹, ou bien par des formations extra-universitaires à destination de professionnels de terrain²⁰.

Le concept de *terrain investi* développé par Millet (1999) semble ainsi particulièrement approprié à la manière dont je conçois ma mission. Se placer dans une recherche collaborative et participante, un terrain investi, donc, permet d'éviter — sans les oblitérer totalement — des biais méthodologiques nombreux liés au travail avec une communauté encore fragilisée par le bannissement de la LSF de la sphère éducative jusque dans les années 1980, par la stigmatisation du handicap, et par sa minorité en nombre.

Toutes ces questions méthodologiques, qu'elles soient techniques (savoir comment filmer les signeurs sourds, savoir comment et avec quels outils annoter, etc.), ou avec une portée déontologique et épistémologique, ont fait l'objet d'une part non négligeable de mes publications à ce jour. Cela s'explique tout naturellement par le fait que ce domaine de recherche est en construction et que, par ailleurs, les technologies de la linguistique de corpus et du traitement des données ont connu une évolution importante ces quinze dernières années.

1.4 Iconicité, typologie et acquisition

Hormis les aspects méthodologiques et épistémologiques précédemment évoqués, les trois grandes thématiques sur lesquelles portent mes recherches sont l'iconicité, la typologie et l'acquisition. Quand on traite des notions d'iconicité, de motivation et d'arbitraire, on s'aperçoit assez rapidement du malentendu concernant l'arbitraire saussurien : bien souvent, la littérature en linguistique n'a retenu que l'un des deux sens du concept d'arbitraire chez Saussure (1916), celui qui signifie *non iconique*, et a oublié celui qui signifie *système de différences* en faisant du premier la condition du second. Ce malentendu, qui est amplifié, je pense, avec l'étape de la traduction des textes de Saussure, notamment en anglais, a eu des conséquences néfastes de simplification des concepts et de l'objet d'étude. Pourtant, si l'on choisit d'entrer dans la grammaire des langues des signes par l'iconicité, en ne l'opposant pas à l'arbitraire, on ouvre alors un vaste domaine d'étude, avec différents types d'iconicité à prendre en considération : imagique, diagrammatique et dégénérée (Cuxac et Sallandre 2007, Sallandre 2006 et 2007).

19

¹⁹Entre 2008 et 2009, j'ai été membre expert auprès de la Haute Autorité de Santé, dans le cadre d'un groupe de travail qui a produit un document collectif de recommandations de 60 pages intitulé « Surdité de l'enfant : accompagnement des familles et suivi de l'enfant de 0 à 6 ans, hors accompagnement scolaire » http://www.has-sante.fr/portail/plugins/ModuleXitiKLEE/types/FileDocument/doXiti.jsp?id=c_928509

20

²⁰Depuis 2001, j'ai été sollicit e pour dispenser des formations continue en linguistique appliquée à l'enseignement de la langue des signes, à Paris, Angers, Toulouse, Poitiers, Arras, Namur, Bruxelles, l' le de la Réunion et l' le Maurice.

Comme le suggère Vermeerbergen (2006), il y aurait, dans les recherches sur les langues des signes, un point de vue assimilationniste (les langues des signes fonctionneraient comme les langues vocales) et un point de vue différentialiste (les langues des signes ont des spécificités structurelles du fait de la modalité visuo-gestuelle qu'il convient de décrire). Cette synthèse des deux grandes approches est éclairante pour comprendre les problématiques qui ont parcouru le champ de la linguistique des langues des signes depuis les années 1960, mais il faut cependant aller plus loin pour comprendre les écarts épistémologiques qui sous-tendent les différentes approches (Garcia 2000, 2010 ; Sallandre et Garcia 2013, Garcia et Sallandre 2014).

L'hypothèse de la forte ressemblance entre les langues des signes du monde vient d'abord d'une constatation, pragmatique, de la relative facile intercompréhension entre locuteurs sourds de nationalités différentes. Elle est basée aussi, d'une part sur l'utilisation pertinente de l'espace du fait du recours au canal visuo-gestuel, d'autre part sur l'hypothèse du processus d'iconicisation et de la genèse de toutes les langues des signes, en diachronie (pour les grandes communautés de Sourds et les langues des signes à histoire institutionnelle longue) comme en synchronie (à l'échelle de l'enfant sourd et de son entourage). D'après Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010 : 48), ce sont les structures de transferts, structures recourant maximale aux ressources de l'iconicité d'image, qui sont le plus semblables entre langues des signes car elles constituent le « *socle structural commun à toutes les langues des signes du monde et présentent peu de variations intercommunautaires puisque ces structures relèvent de savoirs perceptifs et pratiques partagés transculturellement* ». C'est en partant de cette hypothèse que j'ai entrepris mes comparaisons typologiques entre plusieurs langues des signes, pour tenter de la vérifier à partir de données empiriques (Sallandre 2007 ; Pizzuto et al 2008 ; Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010).

Les recherches en acquisition constituent, selon moi, l'autre maillon nécessaire à la compréhension du processus d'iconicisation à l'œuvre dans les langues des signes. En effet, nous avons besoin de connaître précisément les étapes du développement cognitif et langagier des enfants sourds en langue des signes pour comprendre quand et comment s'opère ce processus de *dire gestuellement*, différent selon que l'enfant a accès ou non à une langue des signes conventionnelle ou à une gestualité coverbale entendant dont il pourra se servir pour créer ses propres signes. Les recherches en acquisition des langues des signes ont été encore plus tardives à émerger que celles concernant les Sourds adultes, en raison de contraintes méthodologiques nombreuses (population réduite et difficile d'accès, nombreuses variables sociolinguistiques, etc.) et en raison, aussi, de la complexité de l'interprétation des données enfantines. Ainsi, je n'ai pas souhaité aborder tout de suite ce type de données, bien que mon intérêt initial pour la LSF venait également de mon désir de travailler sur l'acquisition du langage. J'ai préféré d'abord bien maîtriser la langue, son histoire et les enjeux contemporains qui l'agitent avant d'aborder la délicate question du développement linguistique des enfants sourds. À partir de 2005, ma contribution au thème de l'acquisition de la LSF s'est concrétisée par la direction de plusieurs mémoires (pour ne citer que le premier : Brugeille, Hameline, Jacquel et Masson 2005), la création de ressources linguistiques (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et

L’Huillier 2011²¹), la coordination d’un numéro de revue (Sallandre et Blondel 2010, revue LIA), la publication de plusieurs articles (Sallandre et Blondel 2010 ; Sallandre et al 2010, Sallandre et Schoder 2011 ; Garcia, L’Huillier et Sallandre 2013 ; Schoder, Hickmann et Sallandre à paraître), et, depuis 2011, la codirection avec Maya Hickmann de la thèse de Camille Schoder.

Ainsi, mes recherches ont suivi un fil directeur cohérent qui tente de trouver une façon de décrire et de catégoriser les langues des signes qui soit à la fois adéquate scientifiquement et utile à ses locuteurs, c’est-à-dire qui offrent des retombées institutionnelles et pédagogiques aisées.

A partir de mes thèmes fondateurs sur l’iconicité, le discours ou la création de références spatiales et actantielles, j’ai ensuite élargi mes investigations à des données à la fois en typologie inter-langues des signes et en acquisition de la LSF, ces deux thématiques plus récentes étant elles-mêmes constitutives du modèle que je tente de construire avec des collègues français et étrangers.

1.5 Contenus et organisation des deux volumes

Ce travail est organisé en deux volumes : un volume de synthèse de mes recherches mises en perspective par rapport au champ de la linguistique générale, de la linguistique des langues des signes et de disciplines connexes (psychologie du développement, informatique, etc.), et un volume rassemblant mes productions scientifiques.

Pour le **volume 1**, mémoire de synthèse et d’exploration, j’ai choisi un regroupement thématique plutôt que chronologique, afin de mieux faire apparaître la cohérence de mon parcours et d’éviter des redondances inutiles.

Le **chapitre 1** est une introduction en forme de synthèse de mes thèmes de recherche et de mes principales contributions. Il commence par un petit détour biographique pour comprendre les raisons de travailler sur la langue des signes et ses conséquences. Le **chapitre 2** présente de manière synthétique les lignes de force du modèle sémiologique, modèle dans lequel je m’inscris, en le replaçant dans le cadre de la linguistique générale et en le réinterrogeant à la lumière d’une relecture critique. Bien que dans le prolongement du chapitre précédent, le **chapitre 3** se concentre sur mes travaux portant sur les structures de grande iconicité, structures éminemment centrales dans les langues des signes mais dont le statut linguistique reste problématique. Dans la seconde partie de ce chapitre, je revisite la typologie des structures (unités de transferts) présentées depuis mon doctorat en proposant un réagencement de certaines catégories. Le **chapitre 4**, centré sur la méthodologie de recueil des données et les problématiques autour de l’annotation des corpus, se trouve placé au milieu de ce mémoire, car il agit comme un pivot, nécessaire aux différents thèmes étudiés (types d’unités discursives dans la LSF d’adultes, comparaisons entre langues des signes et en acquisition). Les deux chapitres suivants traitent de domaines que j’ai abordés plus récemment mais qui sont

21

²¹J’ai été coresponsable du sous-projet de l’ANR Creagest consacré à l’acquisition de la LSF, de 2007 à 2012.

consubstantiels au modèle sémiologique. Le **chapitre 5** présente mes travaux en cours autour de la typologie inter-langues des signes tandis que le **chapitre 6** porte sur l'acquisition de la LSF par les enfants sourds. Une part importante des analyses présentées ici sont inédites et seront une base, je l'espère, pour des recherches et publications ultérieures. Enfin, le **chapitre 7**, plus court, dresse un bilan et propose des perspectives de recherche pour les prochaines années.

Le **volume 2** reproduit une sélection de mes principales publications, classées par thèmes. L'ordre des thèmes du volume 2 suit *grosso modo* l'ordre des chapitres du volume 1, à savoir : 1) iconicité, discours, 2) référence, paramètres, 3) corpus, méthodologie, 4) typologie inter-langues des signes, 5) acquisition de la LSF, 6) valorisation, accessibilité en LSF. Parmi les publications reproduites dans le volume 2, deux sont antérieures à ma thèse (et l'une est restée inédite). Il m'a semblé important de faire figurer ces écrits par le fait que ceux-ci aident à rendre compte de mon évolution et constituent le socle sur lequel s'appuient toutes les problématiques développées ultérieurement. Par ailleurs, il m'a semblé également pertinent de faire apparaître une courte section donnant un aperçu de mes actions en matière de valorisation et d'accessibilité en LSF. Bien que ces travaux ne soient pas des publications scientifiques, qui font l'objet des parties 1 à 5 du volume 2, la partie 6 est importante à mes yeux car non seulement elle représente une part non négligeable de mon temps de travail effectif, mais aussi elle fait partie intégrante de mon engagement social en tant qu'enseignant-chercheur. Et j'aimerais dans les années à venir, en parallèle à la poursuite de mes publications scientifiques, réservées à un public d'avertis, développer une meilleure visibilité et une meilleure accessibilité des travaux autour de la LSF en France, qui sont, à mon avis, encore assez mal connus.

2 Modèle sémiologique et compositionnalité des unités sémantiques

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

*Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,*

*Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.*

Charles Baudelaire (1857), Correspondances, IV, *Les Fleurs du mal*

Le modèle sémiologique interroge notre manière de décrire les langues, vocales et signées, en proposant un retournement épistémologique qui place « *les langues des signes comme analyseurs de la faculté de langage* » (Cuxac 2000). En ce sens, c'est un modèle vivifiant intellectuellement et ouvert aux évolutions. Adhérer à ce modèle n'empêche donc pas d'être à l'écoute d'autres approches, d'une part, ni de réinterroger ses fondements d'autre part, pour mieux le faire évoluer, et, surtout, pour approfondir notre connaissance des langues des signes. L'objectif de ce chapitre est donc de rappeler et de revisiter certains de ces fondements à la lumière de problématiques de la linguistique générale.

2.1 Pour une sémiologie globale de la gestualité humaine

2.1.1 Corps et gestualité

Il me semble nécessaire d'envisager les langues des signes dans une sémiologie large de la communication humaine, qui tienne compte de tous les modes d'expression de l'être humain : la parole vocale et la parole gestuelle, des entendants comme des Sourds. Ainsi, parmi les propositions faites en ce sens, j'ai retenu particulièrement les travaux de Kendon 1988 ; McNeill 1992, 2005 ; Armstrong, Wilcox et Stokoe 1995, et, pour les recherches francophones, les travaux de Cosnier 2008 ; Boutet 2001, 2008, 2010 ; Boutet et Cuxac 2008 ; Cuxac 1996, 2000, 2008, 2013 ; Gaucher 2013.

Une mise en garde, cependant : même si tout individu, sourd ou entendant, utilise le même substrat corporel, il ne faut pas négliger les particularités du *corps sourd*, comme le souligne l'anthropologue Charles Gaucher :

« On ne saurait évacuer le corps pour parler de l'identité sourde, premier constat qui peut paraître un peu simpliste vu de l'extérieur, mais qui est loin d'être banal lorsqu'on tente de comprendre les implications ethnolinguistiques qui marquent l'expérience des Sourds. (...) »

Nul doute que certaines incapacités peuvent être suppléées par des moyens technologiques, mais, pour reprendre les mots de Mottez (1977), à « s'obstiner contre les déficiences, on augmente souvent le handicap ». C'est dire enfin que la différence sourde est loin de se résumer à une déficience de l'ouïe : elle comporte indubitablement une composante sociale, puisqu'elle implique une redéfinition complète du rapport à la communication et du processus de socialisation des personnes sourdes. Ce qui mène à un deuxième constat qui peut, lui aussi, sembler simpliste : l'ouïe n'est pas uniquement le lieu où entrent des sons dans le corps, c'est le sens qui a anthropologiquement été privilégié par le langage, condition essentielle de socialisation des humains. » (Gaucher 2013 : 95)

Cette spécificité anthropologique des Sourds est à mettre en rapport avec l'hypothèse de Cuxac (2013) de la pertinence de la surdité — c'est-à-dire du fait de ne pas entendre — dans l'organisation syntaxico-sémantique des langues des signes, basée sur une utilisation pertinente de l'espace et sur le recours à l'iconicité, comme nous le verrons dans les sections suivantes.

2.1.2 Le continuum de Kendon (1988) : apports et limites

Kendon (1988) propose une typologie globale des gestes qui sert de référence dans le domaine. Il fait l'hypothèse d'un continuum qui varie en fonction de l'information que ces gestes véhiculent et selon la présence de la parole vocale, comme l'illustre la figure 1 ci-dessous :

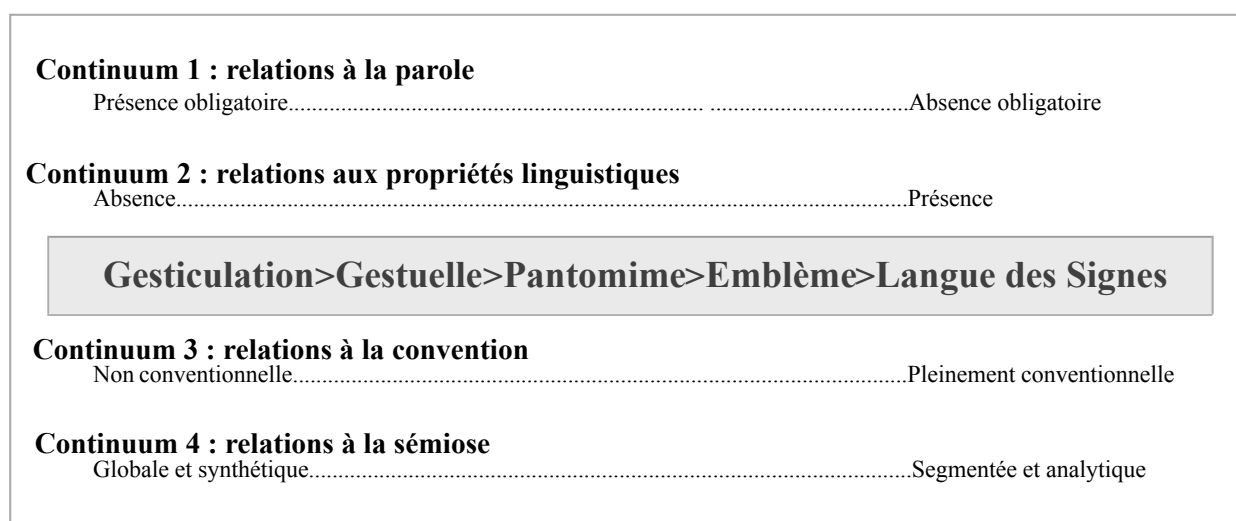


Figure 1: Le continuum de Kendon (1988) et ses quatre continua. (Schéma traduit en français dans Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010 : 57)

Avec, pour chaque étape du continuum, de gauche à droite :

- Gesticulation : mouvements spontanés idiosyncrasiques des mains et des bras pendant la parole.
- Gestuelle : gestes quasi linguistiques, grammaticalement intégrés à l'énoncé.

- Pantomime : gestes sans parole utilisés au théâtre pour raconter une histoire.
- Emblèmes : gestes culturellement marqués et stabilisés, par exemple d'insulte et d'éloge.
- Signes de la langue des signes : ensemble de gestes et de postures qui forment un système de communication linguistique complet.

Si l'on considère ce continuum de gauche à droite : la présence obligatoire de la parole vocale décline et le caractère linguistique et conventionnel augmente.

On peut naturellement adresser diverses critiques à ce continuum, mais il faut reconnaître que celui-ci a permis d'ouvrir la perspective et de rompre un certain cloisonnement entre l'étude de la communication des entendants et celle des Sourds en incluant les trois systèmes (gestualité coverbale, parole vocale et parole signée) dans une sémiologie commune, ce qui a été déterminant pour de nombreux chercheurs, en psychologie, en linguistique comme en anthropologie.

La principale critique que nous avons faite à ce continuum a été la place que Kendon accordait à la pantomime. En effet, dans un article collectif (Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010), nous proposons au moins quatre arguments pour distinguer la pantomime et les structures de transferts²² des langues des signes : en premier lieu, alors que la pantomime est une forme d'expression artistique, les transferts font partie intégrante du système linguistique des langues des signes. En second lieu, face à l'adhérence du corps au monde dans la pantomime (et à son statut artistique), les transferts révèlent une possibilité de détachement au monde telle que le corps peut représenter autre chose que lui-même (les mains d'un signeur peuvent décrire les oreilles d'un animal, alors même qu'il a lui-même des oreilles ; le signeur peut choisir sa perspective, interne ou externe, alors que le mime est toujours en perspective interne, etc.). Ensuite, le corps pantomimique ne peut qu'être global, tandis qu'il est segmenté dans les transferts bien que d'apparence holistique (voir par exemple les structures de doubles transferts, qui offrent un morcellement corporel maximal du corpus du signeur). En dernier lieu, si la pantomime reflète une sémiologie de l'acte, les transferts s'inscrivent dans du langagier.

L'ensemble de ces différences pousse à extraire la pantomime du continuum de Kendon et à considérer que son inclusion relève en fait d'un certain phonocentrisme, très ancré historiquement, et ce, malgré la tentative de Kendon de se centrer sur le gestuel. En outre, aujourd'hui, je pense plutôt que de vouloir sortir la pantomime du continuum, c'est plus une relativisation complète de celui-ci qu'il convient d'opérer car ses différentes étapes (gesticulation, gestuelle, emblèmes, etc.) sont en fait chacune très hétérogènes. Ce n'est pas seulement la pantomime qui pose problème mais l'ensemble des étapes, par l'absence de critères formels et fonctionnels qui permettent de les distinguer clairement.

22

²² Les structures de transferts (ou structures de grande iconicité) seront détaillées, par ailleurs, dans le chapitre 3.

2.2 Introduction du modèle sémiologique par le continuum de Cuxac (2013)

Alors que Kendon (1988) nous invite à réfléchir à la place des langues des signes dans le prisme d'un continuum certes gestuel, mais qui prend pour norme la majorité entendante, Cuxac se place du point de vue de la minorité sourde et propose à son tour un continuum global qui prend en compte toutes les facettes de la sémiologie humaine, entendante et sourde. En effet, dans un article récent, Cuxac (2013) réinterprète son hypothèse de la bifurcation des visées sémiologiques en incluant dans un continuum à la fois l'expression vocale, gestuelle et signée, et les deux canaux, visuo-gestuel et audio-phonatoire, comme l'illustre la figure 2 ci-dessous. Selon ce continuum, langues des signes et gestualité coverbale entendante partagent la visée du *donner à voir* via les illustreurs de la gestuelle coverbale et les transferts des langues des signes. Par ailleurs, les langues signées et vocales partagent la visée du *dire* (sans intention de montrer) via leur lexique respectif qui, lui, n'est pas soumis à la contraire d'être forcément illustratif.

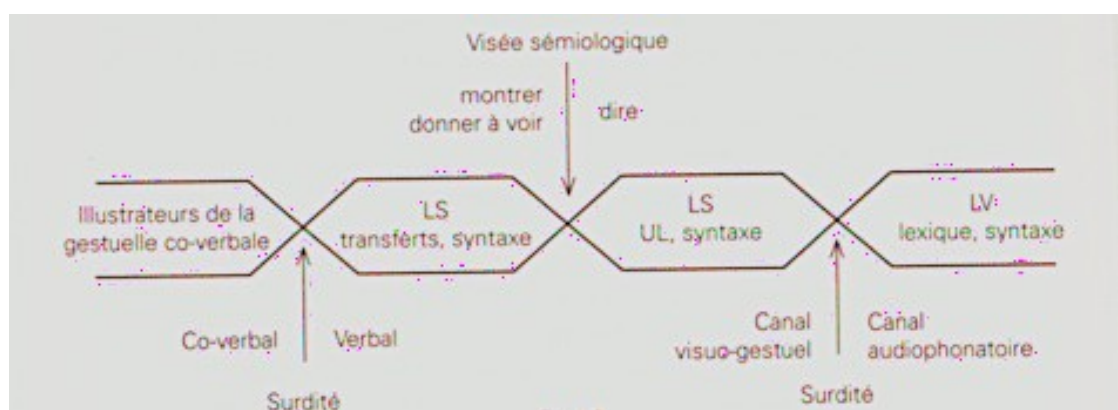


Figure 2 : Schéma du continuum de Cuxac (2013 : 70)

L'hypothèse importante – et originale – de cette conception est la pertinence de la surdité pour l'organisation structurale des langues des signes. En effet, les Sourds sont contraints du fait de la surdité de n'utiliser que le canal visuo-gestuel là où les entendants peuvent utiliser deux canaux, audio-phonatoire et visuo-gestuel, pour *dire* vocalement et gestuellement. Mais cette contrainte exercée par la surdité, dit Cuxac,

« ne donne pas lieu à des solutions de type compensatoire, mais bien, à exploiter maximale-ment une voie alternative sous-utilisée dans le monde culturel des entendants, à des constructions positives propres au génie humain. Cela vérifie une fois de plus le « paradoxe du handicap » : la surdité, en tant qu'elle active positivement des aptitudes cognitives latentes, élève un objet aussi particulier que les langues des signes (dans le monde, seulement une personne sur mille est sourde de naissance) en position épistémique centrale d'analyseur langagier. » (Cuxac 2013 : 70, note 5).

2.3 Quelques fondements en linguistique générale

2.3.1 Linéarité et simultanéité du signifiant

L'approche que j'ai adoptée défend l'idée selon laquelle il n'est pas jouable scientifiquement de comparer *stricto sensu* l'expression vocale et l'expression gestuelle car ces deux modes d'expression

n'ont pas les mêmes contraintes²³. L'expression vocale est soumise à la forte contrainte de linéarité du temps²⁴, tandis que l'expression gestuelle, bien que soumise à cette même linéarité, dispose de deux caractéristiques majeures : 1) la possibilité d'exprimer les gestes dans un espace tridimensionnel situé devant le corps du locuteur ; 2) le fait que les éléments qui composent les gestes coverbaux et les signes des langues des signes sont constitués de plusieurs composants eux-mêmes porteurs de sens. Par exemple, le signe LIRE²⁵ en LSF est composé d'une configuration de la main dominée qui reprend la forme d'un support tandis que la main dominante reprend la forme des yeux, enfin, le mouvement d'oscillation de cette main reprend l'action de lire. Ainsi, au moins trois composants²⁶ sont porteurs de sens pour ce signe, même pris hors contexte, comme l'illustre la figure 3 ci-dessous, tirée du dictionnaire en ligne Elix²⁷ :



Figure 3 : Unité lexicale LIRE signée hors contexte (dictionnaire en ligne Elix)

Pour les langues des signes, le signifiant est d'emblée plurilinéaire, par le fait que, en production, les articulateurs corporels sont pluriels : main droite, main gauche, bras droit, bras gauche, yeux, visage, bouche, tronc.

Ainsi, dans la communication humaine en général, et dans les langues des signes en particulier, il faut d'emblée considérer le signal dans sa multilinéarité, donc dans sa complexité. Cependant, les langues des signes n'échappent pas à la séquentialité des signes qui se déploient dans le temps. Comment, ainsi, traiter de ces phénomènes, dans des langues à la fois linéaires et simultanées ?

23

¶ Dans notre article commun (Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010), Dominique Boutet parle d'un *tempo* différent à propos de la gestion de la linéarité et de la simultanéité par les deux modalités langagières, vocale et signée.

24

¶ Même si les phénomènes de prosodie, notamment, invitent à considérer aussi les langues vocales comme plurilinéaires (voir notamment Lacheret 2013).

25

¶ Par convention en linguistique des langues des signes, les unités lexicales sont notées par des petites majuscules.

26

¶ Et ce, sans compter la labialisation éventuelle du signe (présente sur cette capture vidéo).

27

¶ http://www.elix-lsf.fr/spip.php?page=signes&id_article=183787

2.3.2 L'arbitraire saussurien ou le malentendu délétère

Plusieurs publications émanant de l'équipe à laquelle j'appartiens tentent de mettre en garde les chercheurs sur la confusion entre les deux sens de la notion d'arbitraire et des malentendus qui en ont découlé en linguistique générale mais aussi en linguistique des langues des signes (Cuxac 1996, 2003a ; Cuxac, Fusellier-Souza et Sallandre 1999 : 164 ; Cuxac et Sallandre 2007 : 28-29 ; Garcia 2010 : 236-237). Selon ces études, c'est l'arbitraire radical qui est à prendre en compte et qui a été souvent oublié : l'arbitraire radical saussurien signifie qu'indépendamment de leur degré d'iconicité, les unités linguistiques s'inscrivent dans un système différentiel de valeurs signifiées et signifiantes mises en forme indépendamment l'une de l'autre. En outre, il faut rappeler que Saussure n'aurait jamais rapproché lui-même le signe et le référent à la notion d'arbitraire, qui est postérieure. La confusion viendrait donc d'une mauvaise interprétation de l'enseignement et de la pensée de Saussure qui a perduré dans le temps. Ainsi, l'iconicité n'est pas seulement à opposer à l'arbitraire. Malheureusement, cette mise en garde absolument cruciale pour bien comprendre la notion d'iconicité en général et dans le modèle sémiologique en particulier n'a eu que peu d'écho²⁸.

2.4 L'entrée par l'iconicité

Fischer et Nänny (2001), auteurs de plusieurs ouvrages sur l'iconicité dans la littérature et dans les langues vocales, distinguent deux grands types d'iconicité : l'une imagique, relations de ressemblance entre le signe et son référent, liée à la fonction référentielle du langage, l'autre diagrammatique, relations des parties d'un concept par analogie avec ses propres parties. Poursuivant la tradition de la linguistique générale, le modèle sémiologique considère ces deux types d'iconicité et en propose un troisième, l'iconicité dégénérée. Dans ce qui suit, nous verrons à travers une synthèse illustrée, que, selon ce modèle, ces formes d'iconicité se complètent à la fois aux plans diachronique et synchronique.

2.4.1 L'iconicité d'image

L'iconicité d'image (ou imagique) est certainement le type d'iconicité le plus étudié en linguistique. En langue vocale, on prend souvent pour exemple la ressemblance auditive entre le signe linguistique et son référent. C'est le cas de certains verbes français – tous du premier groupe — qui reprennent l'image auditive de l'action produite, comme *chuchoter, murmurer, caqueter, claquer*, qui associent ainsi iconicité d'image (imitation partielle du bruit du référent) et convention liée à la norme propre du français (terminaison verbale en *-er*, notamment). C'est le cas également pour la plupart des onomatopées, exemples bien connus de la linguistique générale, tels *cocorico* en français ou *cock-a-doodle-do* en anglais qui imitent le cri du coq, chacun en respectant le système phonologique de la langue en question. Pour les langues des signes, l'iconicité d'image caractérise les structures de

28

²⁸Par exemple, des collègues nous ont fait remarquer que l'ouvrage de Pizzuto, Pietrandrea & Simone (Eds) (2007) pourtant abordant des problématiques fondamentales de la linguistique générale, n'avait eu que peu d'écho dans la communauté scientifique.

grande iconicité (ou transferts). Pour expliquer le mécanisme, partons de deux exemples d'unités sémantiques en LSF, l'une étant lexicale, l'autre étant un transfert, et d'un référent volontairement courant, celui d'un arbre (figure 4).

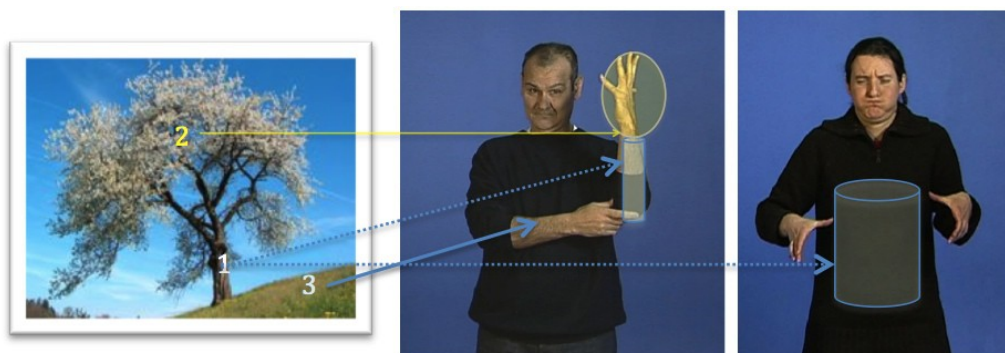


Figure 4 : Photo d'un référent 'arbre' (à gauche) ; unité lexicale ARBRE en LSF (au centre) ; description d'une forme cylindrique verticale (à droite) (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)

Le procédé de création de l'unité lexicale ARBRE (qui correspond à l'image du centre de la figure 4) fonctionne par extraction de trois traits saillants du référent :

- (1) le tronc du référent est repris par l'avant-bras du signeur en position verticale ;
- (2) les branches sont reprises par les doigts écartés de la main gauche du signeur ;
- (3) le sol est repris par l'avant-bras droit en position horizontale.

Concernant l'unité produite sur l'image de droite de la figure 4, il ne s'agit pas de l'unité conventionnelle pour *arbre* mais de la description d'un arbre, en contexte, par une structure appelée *transfert de taille et de forme*. La signeuse étant au début de sa description, elle figure, par ses mains décrivant un gros cylindre vertical et par son expression faciale, un tronc épais et solide, qui correspond au trait saillant 1. Dans le discours, elle poursuit ensuite la description complète de l'arbre via l'enchaînement de plusieurs transferts de taille et de forme.

Les flèches sur la figure 4 symbolisent les homéomorphismes entre parties du référent et parties des unités signées. Les signeurs sélectionnent certains traits saillants d'un référent, ils ne reprennent pas l'intégralité des propriétés de celui-ci (pour l'exemple de l'arbre, les signeurs n'ont pas sélectionné comme traits saillants ni le feuillage ni les racines par exemple). Par ailleurs, ils font subir aux signes des transformations en raison de contraintes cognitives (mémorisation, vision, mise en mots) et articulatoires (degrés de liberté des segments corporels). C'est ce que Cuxac (2000) appelle des *anamorphoses*, par analogie avec les phénomènes d'optique se produisant dans certaines œuvres picturales et certains édifices²⁹. Ainsi, la langue des signes n'est pas *transparente* comme on pourrait le penser, puisque c'est une langue et qu'elle ne peut représenter l'intégralité d'un référent donné. Elle est simplement *ressemblante*, c'est pour cela qu'on considère qu'une grande partie de ses signes³⁰

29

²⁹ Voir les peintures de la chapelle Sixtine à Rome qui contiennent des anamorphoses. Suivant où l'on se place dans la salle, on voit ou non apparaître certaines images, destinées à rester secrètes pour les non initiés.

30

³⁰ Je veux parler ici aussi bien des unités lexicales que non lexicales.

sont iconiques, à des degrés divers. Alors que pour l'image de droite de la figure 4, il s'agit d'iconicité d'image, l'image du centre, elle, est le résultat de l'iconicité dégénérée, comme nous allons le détailler dans la section suivante.

2.4.2 L'iconicité dégénérée

L'iconicité dégénérée caractérise les unités lexicales des langues des signes. Elle découle diachroniquement de l'iconicité d'image. C'est le type d'iconicité que j'ai le moins étudié, car il a été décrit plus récemment dans le modèle sémiologique (Cuxac 2003a et b, 2004), et, surtout, parce que la nature même de mes recherches, centrées longtemps sur les structures de transferts, favorise plutôt l'étude de l'iconicité d'image.

Cuxac fait l'hypothèse d'une présence *résiduelle* de l'iconicité d'image, qui s'est peu à peu, en diachronie, *dégradée*. On peut chercher où se situent les *résidus iconiques* d'un signe en remontant à son origine et à ses usages variés selon les aires géographiques. C'est le travail mené par Bonnal (2005)³¹ et Delaporte (2007) qui a permis de retrouver les traces de la motivation de nombreux signes de la LSF grâce à une fouille minutieuse dans les dictionnaires historiques disponibles (Blanchet 1850, Lambert 1865) et grâce à des enquêtes ethnographiques dans différentes régions de France. Ces recherches vont dans le sens d'une légitimation iconique de nombreuses unités lexicales de la LSF d'aujourd'hui en proposant des étymons iconiques, ou *iconons*, pour chaque signe. Certaines de ces unités ont subi, avec le temps et l'usage, une érosion de certains traits iconiques et en ont conservé d'autres, c'est pourquoi on peut parler d'iconicité *dégénérée* ou *dégradée*.

Voici quelques exemples d'UL présentant des degrés variables d'iconicité dégénérée :

- ARBRE : il y a maintien à un degré important de l'iconicité d'image (les trois traits saillants, voir l'image du centre de la figure 4) ;
- VENDRE : la configuration et le mouvement de rotation des mains évoquent un transfert de propriété, particulièrement net pour l'une des variantes du signe (voir Delaporte 2007 : 613-14 reproduit dans la figure 7) ;
- ENSEIGNER : pour l'une des variantes du signe, l'étymon d'origine (la main en configuration 'pince fermée' partant du front et se tournant vers l'extérieur, voir figures 5 et 6) évoque un transfert de connaissances.

La reproduction des images tirées de Delaporte (2007 : 217-18) permet de donner une vision diachronique de ce signe. Ainsi, dans les deux signes VENDRE et ENSEIGNER, qui sont formellement proches, il est question d'un transfert, l'un matériel, l'autre immatériel.

31

³¹Bonnal (2005) a réalisé une thèse sur l'origine iconique de nombreux « vieux signes » de la LSF et en a retracé avec une grande précision les évolutions diachroniques depuis le XVIIIème siècle, dans une perspective sémiogénétique.

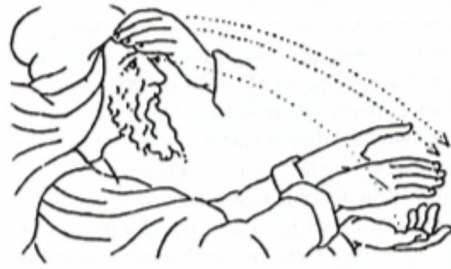


Figure 5 : Unité lexicale ENSEIGNER, variante du XIXème siècle (Delaporte 2007 : 217, d'après Lambert 1865)



ENSEIGNER 3. © Uqam 2004.



ENSEIGNER 2. © lvt 1986.

Figure 6 : Unité lexicale ENSEIGNER, deux variantes actuelles (Delaporte 2007 : 217-18)



Figure 7 : Unité lexicale VENDRE, variante actuelle (Delaporte 2007 : 614)

2.4.3 L'iconicité diagrammatique

A côté de l'iconicité d'image, les linguistes et sémiologues des langues vocales (Peirce 1955, Haiman 1985, Fischer et Nänny 2001, notamment) postulent qu'il existe également l'iconicité de diagramme, avec deux grandes applications possibles pour celle-ci :

- l'ordre des mots dans la chaîne parlée (avec la phrase célèbre de Jules César « *Veni, vedi, vici* » pour laquelle l'ordre des mots reflèterait l'ordre des événements) ;

- l'espace considéré comme un diagramme, c'est à dire un schéma créé par le locuteur et auquel il va se référer tout au long du discours.

La notion d'iconicité diagrammatique prend son origine avec le philosophe Peirce (1955) qui postule qu'un diagramme est un signe sémiotique complexe, représentant un concept complexe. L'essence d'un diagramme est que la relation entre ses parties ressemble à la relation entre les parties du concept qu'il représente.

Certains linguistes de la LSF ont abordé tôt l'iconicité diagrammatique (Rolet 1997, Risler 2000, Cuxac 2003b, Sallandre 2003, 2006, etc.) même si c'est l'iconicité d'image qui a été la plus explorée. Cuxac, par exemple, s'est intéressé à l'iconicité diagrammatique à travers les créations de références spatiales, actantielles et temporelles (Cuxac 2003b : 249-254, Cuxac et Sallandre 2007). Par exemple, pour l'énoncé « La fille informe le garçon », on a un énoncé en LSF du type [FILLE-Pointage GARÇON-Pointage INFORMER]. Les deux actants, fille et garçon, ont été spatialisés grâce à deux pointages qui créent chacun un locus³² ; la relation actantielle est réalisée par la direction de l'unité lexicale INFORMER qui part du locus de FILLE et qui se dirige vers le locus de GARÇON. Le regard active cette relation actantielle en suivant le mouvement de la main effectuant le signe INFORMER.

Ainsi, l'iconicité diagrammatique consiste en l'utilisation pertinente de l'espace pour marquer les relations sémantiques. Les unités lexicales peuvent être placées ou déplacées dans l'espace de signation et reprises par des pointages de l'index qui constituent des reprises anaphoriques.

2.4.4 Analyse d'un extrait de corpus mêlant les trois types d'iconicité

Cet extrait vidéo, issu du corpus de Fusellier-Souza et Sallandre (2002), est un exemple en LSF d'une construction spatiale complexe où l'espace est conçu comme un diagramme mais qui mêle, en fait, les trois types d'iconicité précédemment décrits. Ce genre de construction est également attesté en LS danoise (Engberg-Pedersen 1993) et en LS américaine (Emmorey 1999). Pour ce corpus centré sur l'expression de la temporalité en LSF, nous avons demandé au signeur de nous expliquer son planning hebdomadaire. Il commence en construisant dans l'espace situé devant lui une grille imaginaire qui prend sa source en hauteur par une flèche horizontale (représentant les sept jours de la semaine) et se poursuit de haut en bas par une flèche verticale (représentant le matin, le midi et le soir). Pour l'article portant sur l'espace et l'iconicité en LSF (Sallandre 2006), j'ai extrait une longue séquence de 45 secondes, en fin de production, dans laquelle le signeur s'aperçoit qu'il a oublié de mentionner une activité qu'il fait pourtant régulièrement chaque semaine, celle d'enseigner la LSF dans deux organismes différents (l'université Paris 8 et le musée des Arts et Métiers à Paris). Il doit donc revenir en arrière sans pour autant interrompre le fil de son discours.

32

³²Un locus est un point ou une zone de l'espace, créé par un pointage ou par la spatialisation d'une unité, et qui peut être réactivé dans le discours de manière anaphorique (Engberg-Pedersen 1993, Garcia et Sallandre 2014)

Le signeur construit devant lui un espace diagrammatique plutôt qu'imagique. En effet, il n'a pas reproduit un espace qui serait une copie anamorphosée du réel (en spatialisant par exemple l'université Paris 8 dans une portion d'espace haute qui représenterait le Nord de Paris, le musée au centre, son domicile au Sud, etc.) mais il spatialise les différents lieux (références spatiales) et moments (références temporelles) dans un espace (une grille d'emploi du temps) qu'il a lui-même construit en début de séquence. Dans la séquence complète, les éléments *enseigner, lundi, vendredi, université et musée* sont spatialisés, dans leur forme lexicale, par rapport à la grille qu'il a préalablement construite, à l'aide de nombreux pointages, comme l'illustre l'image du milieu de la figure 8.

J'ai choisi de ne présenter ici que trois images de cette séquence dont j'avais extrait les photos des soixante-neuf unités de sens (dont une majorité d'unités lexicales et de pointages). L'image de droite de la figure 8 condense, à elle seule, tout le sens de la séquence, qui peut se résumer par l'énoncé suivant : « J'enseigne la LSF le lundi après-midi à l'université Paris 8 et le vendredi matin au musée des Arts et Métiers ».

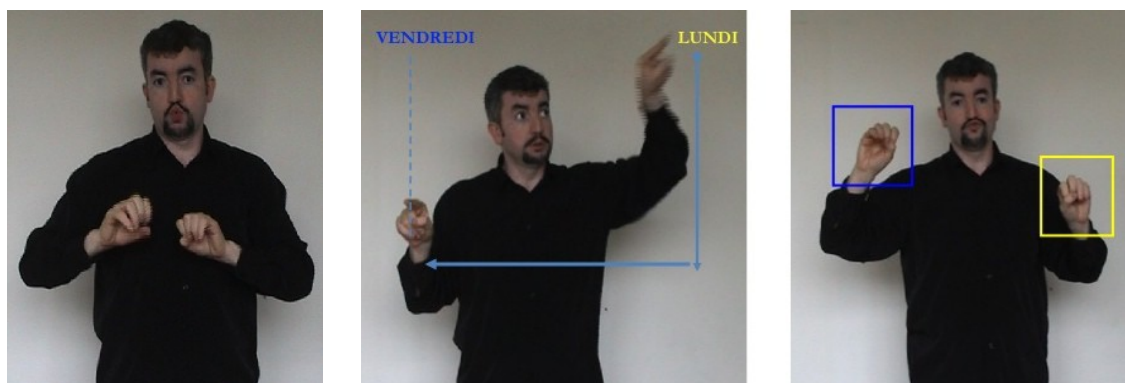


Figure 8 : Unité lexicale ENSEIGNER dans sa forme neutre (à gauche) ; double pointage référentiel (au milieu) ; unité ENSEIGNER défigurée (à droite) (inspiré de Sallandre 2006 : 219)

Dans les deux occurrences d' ENSEIGNER de la figure 8, à gauche et à droite, le signeur regarde l'interlocuteur et labialise le mot français [kur]. Ces deux indices, regard et labialisation, indiquent qu'il s'agit bien de l'unité lexicale ENSEIGNER, mais, alors que la première occurrence apparaît dans sa forme neutre, la seconde est défigurée par le jeu du changement d'emplacement manuel, l'emplacement de chacune des mains référant de manière anaphorique aux portions d'espace précédemment introduites pour indiquer le lundi après-midi (pour la main gauche) et le vendredi matin (pour la main droite). Ce genre d'unité lexicale défigurée est non seulement totalement acceptable dans la grammaire de la LSF mais est, de plus, particulièrement apprécié par les locuteurs sourds car cela révèle une compétence du signeur qui est capable, par ses jeux de langage, de mêler densité sémantique, économie linguistique et élégance stylistique.

Cette séquence illustre bien les ressources de l'iconicité diagrammatique, par l'utilisation de l'espace de signation comme un diagramme, et de l'iconicité dégénérée, par l'utilisation de l'unité lexicale conventionnelle ENSEIGNER. Mais elle montre aussi la présence ténue de l'iconicité d'image dans le sens où la forme du planning en quadrillage devant le signeur reprend les caractéristiques imagiques

d'un planning réel. Ainsi, les trois types d'iconicité sont, ici, comme dans de nombreux discours non narratifs, subtilement imbriqués.

Les recherches de Garcia et L'Huillier (2013) et Garcia (2014) portant sur un corpus de dialogues entre adultes sourds (sur les thèmes de la santé, des nouvelles technologies, de l'éducation, etc., dans le corpus Creagest-Adultes, Garcia et L'Huillier 2011) montrent par ailleurs que le défigement de certaines unités lexicales est un procédé morphologique potentiellement très productif pour la création lexicale en LSF. Le défigement, enfin, met en question et déplace la question de la conventionnalisation du niveau des unités à celui de leurs composants (voir Sallandre et Garcia 2013, Garcia 2014).

2.5 Quelques fondements du modèle sémiologique

Après avoir évoqué les trois types d'iconicité dans les langues, il est à présent utile de préciser certains fondements épistémologiques du modèle sémiologique. Dans les deux premières sections seront abordées les notions d'inspiration culiolienne d' *intention sémiotique* et de *visée*. Dans la section 2.5.3 seront rappelées les notions cruciales de plan de l'énonciation et de plan de l'énoncé et leur actualisation dans les langues des signes.

2.5.1 Processus d'iconicisation

Cuxac (2000) propose une typologie des structures des langues des signes qui place l'iconicité comme principe organisateur de la grammaire. Ce modèle tient compte des changements diachroniques de ces langues et de leur origine, que ce soit dans une perspective historique et communautaire comme dans une perspective acquisitionniste à l'échelle individuelle de l'enfant. L'hypothèse du processus d'iconicisation s'inscrit donc dans la possibilité qu'a l'enfant, ou l'adulte, de rendre compte des référents réels ou imaginaires par la production de signes gestuels iconiques. Le schéma de la figure 9, issu de Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010 : 48), rappelle qu'à la base de l'*intention sémiotique* — le fait de construire du sens pour et avec autrui — il y a le processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique de tout individu placé dans un environnement donné. C'est ce processus d'iconicisation commun à toutes les langues des signes du monde qui va rendre possible les structures de transferts, au-delà des différences de lexique propre à chaque système.

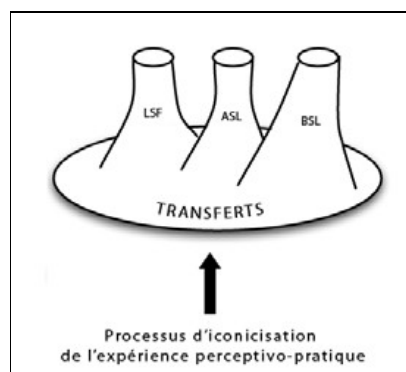


Figure 9 : Sémiogenèse des langues des signes (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 48)

Le schéma du tableau 1, quant à lui, qui reprend en plus condensé une proposition de Fusellier-Souza (2004), permet de synthétiser les processus à l'œuvre dans l'émergence et la stabilisation des unités de sens en langue des signes ³³. Il a donc une portée assez générale, c'est pourquoi il me semble utile de le faire figurer ici.

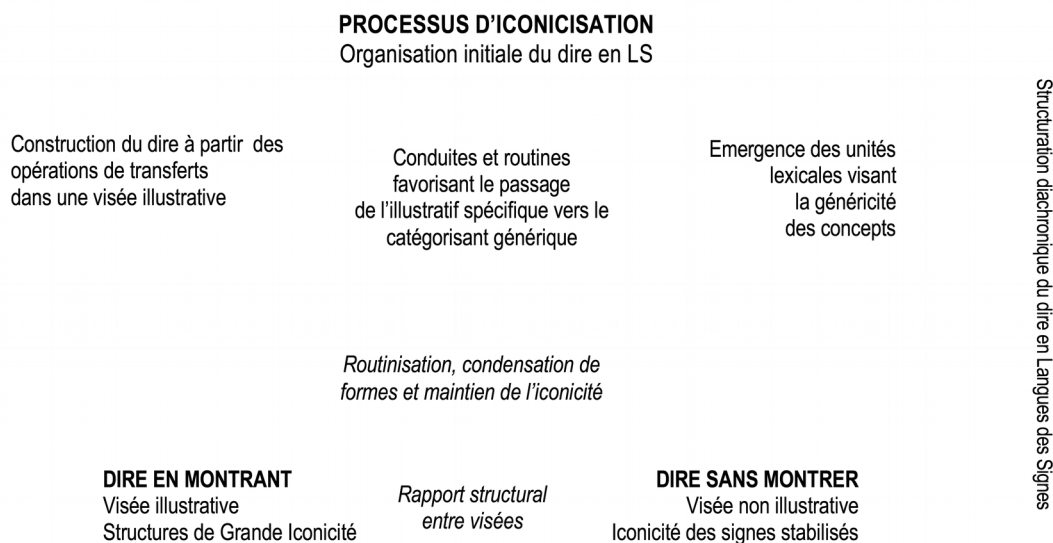


Tableau 1 : Schéma du processus d'iconicisation (Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010 : 73)

2.5.2 Les visées, deux modes de production du sens différents

L'une des originalités du modèle sémiologique, outre de postuler très en amont des structures un processus d'iconicisation, comme nous venons de le voir, est de faire l'hypothèse qu'il y aurait deux grandes manières de produire du sens selon la visée (ou l'intention) du locuteur.

Si la visée est de donner à voir, ou de *dire en montrant*, alors l'iconicité est le moteur discursif et c'est aussi la voie la plus pertinente pour décrire cette partie de la langue des signes. Il s'agit ici de l'iconicité d'image, qui permet une ressemblance plus ou moins grande entre le référent et le signe. Ce sont les unités de transferts des langues des signes qui sont à l'œuvre dans cette visée du dire en montrant, ainsi que les illustreurs de la gestualité coverbale, comme l'illustre la figure 2 du continuum de Cuxac. Par exemple, pendant l'énoncé vocal « j'ai pêché un poisson gros comme ça », cela revient à produire le geste illustratif qui consiste à montrer la taille et la forme du poisson « gros comme ça ». Ainsi, il est notable de constater que malgré une apparence holistique, en réception, ces unités de transferts sont décomposables, en production, grâce à une compositionnalité paramétrique très sophistiquée (deux mains, regard, posture corporelle, etc.).

Si la visée est de dire seulement, alors on rejoint le fonctionnement des unités conventionnelles de toute langue, vocale ou signée, et la présence d'un lexique plus ou moins abondant et figé selon les

33

³³Pour la sémiogenèse des langues des signes émergentes créées par des adultes sourds, voir l'introduction du chapitre 5, sur la typologie inter-langues des signes. Pour la sémiogenèse relative au développement langagier des enfants sourds, voir le chapitre 6.

langues. Pour les langues des signes, c'est l'iconicité dégénérée qui caractérise les unités s'inscrivant dans cette visée.

Depuis peu, Cuxac insiste sur l'importance de mener deux analyses séparées de la langue des signes par le fait que le mode de production du sens ³⁴ (la visée du locuteur) est différent et que le type de contraintes lié à l'iconicité est également distinct (Cuxac 2013). Cependant, et nous le verrons dans la section et le chapitre suivants, cela n'interdit pas aux deux visées de se superposer, grâce à la simultanéité des paramètres, ou encore qu'il y ait des va-et-vient fréquents entre visées dans le flux du discours (notamment, Sallandre 2001 ; Garcia et Sallandre 2014).

Un dernier point relatif au type de visées concerne le contexte d'interprétation des unités : avec une unité lexicale, le sens est générique, et peut être compris hors contexte. Il s'agit alors de n'importe quel référent *arbre*, par exemple. En revanche, avec une unité de transfert (la description du référent par son tronc, ses branches, etc.), le sens est spécifique car il ne pourra être interprété qu'en contexte. En effet, un cylindre épais et vertical comme celui de la figure 4 pourra référer, selon le contexte du discours, à un tronc d'arbre ou à tout autre objet qui partage les propriétés, pour celui qui les énonce, d'être cylindrique, vertical et épais (un pylône, un lampadaire, etc.). La caractérisation du référent entre spécifique et générique est une différence notable entre les deux types d'unités. La différenciation est possible, le plus souvent, grâce au paramètre du regard, qui actualise ou non le signe.

2.5.3 Les linguistiques de l'énonciation

Le modèle sémiologique s'inscrit dans une perspective énonciative et fonctionnelle des langues humaines, comme cela est déjà apparu au cours de ce mémoire. Il emprunte ainsi aux linguistiques de l'énonciation (Jakobson 1963, Benveniste 1966, Ducrot 1984, Lyons 1977, Culioli 1990).

L'énonciation ne se réduit pas, pour ces auteurs, au *context of utterance* (le contexte pris dans son sens physique des circonstances dans lesquelles sont produits les énoncés) mais est à comprendre comme la mise en relation entre *plan de l'énonciation* et *plan de l'énoncé*. Ainsi, et d'après Jakobson (1963), le plan de l'énonciation est ce qui relie et co-détermine linguistiquement comme tels l'énonciateur et son co-énonciateur. L'acte même de l'énonciation les instaure comme 1^{ère} et 2^{ème} personne (la 3^{ème} personne étant la *non personne* pour Benveniste). En LSF, cela s'exprime par les deux composants simultanés que sont le regard et le pointage manuel (Cuxac 2000 ; Antinoro Pizzuto & Capobianco 2008) : les deux co-énonciateurs se marquent réciproquement comme tels par l'accroche mutuelle des regards qui instaure la prise de parole (et qui peut se doubler, pour la 1^{ère} personne, d'un auto-pointage et pour la 2^{ème} d'un pointage vers celui qui est regardé) ; la 3^{ème} personne est, par opposition, celle qui est pointée par le signeur sans être regardée.

Le plan de l'énoncé, lui, est interne au discours produit : il relie les protagonistes du procès de l'énoncé. Ceux-ci peuvent, en LSF, être actualisés par des transferts personnels dans lesquels le sujet-

énonciateur s'efface pour devenir un personnage transféré, c'est-à-dire un agent ou un patient du procès de l'énoncé. À ce moment-là, le corps, le regard et l'expression faciale ne sont plus ceux du sujet-énonciateur mais ceux du sujet de l'énoncé. De plus, ce que Cuxac (1996) a aussi montré de manière très convaincante est que le regard du sujet-énonciateur, quand il bascule en transfert personnel, ne croise *jamais* le regard du co-énonciateur. C'est ce qui fait du regard un indice fort pour déterminer si l'énonciateur incarne le sujet de l'énonciation ou le sujet de l'énoncé, et pour distinguer entre les visées, comme nous le verrons dans les exemples sur corpus des chapitres 3, 5 et 6.

Par ailleurs, au sein de l'énoncé, un plan de l'énonciation *second* peut être ouvert, par exemple via des énoncés en discours rapporté dans lesquels plusieurs protagonistes de l'énoncé vont pouvoir dialoguer entre eux jusqu'à produire, parfois, une mise en abyme vertigineuse des cadres de référence discursive. C'est le cas avec l'exemple extrait du corpus LS-COLIN (Cuxac et al 2002) dans lequel une signeuse en train de produire un récit (premier cadre de référence), incarne une vache (deuxième cadre de référence), et se met à imiter les propos que le cheval (troisième cadre de référence) tenait en début de récit, pour se moquer du cheval. Les six unités qui composent cet énoncé peuvent être traduites par : « Eh bien, pourquoi tu me disais : "Je sais sauter moi." Hein ? » (pour le détail et les illustrations, voir Sallandre 2003 : 179-180). Dans le premier niveau du dire (ou premier cadre de référence), la tête et le regard de la signeuse sont orientés vers un point précis de l'espace à droite, c'est la vache qui s'adresse au cheval ; dans le deuxième niveau, la tête et le regard sont orientés vers un point vague à gauche, c'est la vache qui imite les propos du cheval. Cet exemple, certes complexe, est représentatif des enchâssements entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé, rendus possibles par l'association simultanée des paramètres manuels et non manuels (regard, position du buste, expression faciale et mouvement labial).

Il semble que cette application de la linguistique énonciative de type jakobsonienne aux langues des signes soit l'une des particularités du modèle sémiologique car nous ne retrouvons pas, même dans les autres approches de types cognitivo-fonctionnalistes, cette distinction entre les deux plans, de l'énonciation et de l'énoncé, couplée à la dynamique regard/pointage (pour plus de développement, voir Garcia et Sallandre 2014).

2.6 Les paramètres : des composants problématiques

2.6.1 Le débat sur la double articulation dans les langues des signes

Avant d'entrer plus en détail dans les structures compositionnelles des langues des signes (chapitre 3), il convient de préciser de quels composants sont constituées ces structures. Ces composants sont communément appelés *paramètres* en linguistique des langues des signes. Il s'agit, au départ, uniquement des éléments manuels suivants : configuration, orientation, emplacement et mouvement. Les paramètres non manuels, à savoir l'expression faciale, la posture corporelle (ou mouvement du buste), le regard et le mouvement labial viendront plus tardivement dans l'analyse des langues des signes. En revanche, très tôt dans la littérature, on s'est interrogé sur le statut de ces paramètres : sont-ils assimilables aux phonèmes des langues vocales ou plutôt aux morphèmes ? Stokoe (1960) est

le premier à faire l'hypothèse de la double articulation de la langue des signes américaine, l'ASL, qui serait constituée de *chérèmes* et de *kinèmes*, commutables au même titre que les phonèmes et les morphèmes de l'anglais. Cette hypothèse, bien que très fructueuse dans le contexte de l'époque, car permettant de reconnaître à l'ASL le statut de langue à part entière, posait déjà problème. D'ailleurs, Stokoe revient dessus trente ans plus tard (Stokoe 1991) et va même jusqu'à proposer une *phonologie sémantique*³⁵ qui se rapproche, par certains aspects, de la proposition de Cuxac (2004) de considérer le sens intrinsèque contenu dans de nombreux paramètres et d'inverser la double articulation.

Par ailleurs, d'autres chercheurs ont indiqué qu'il n'y avait pas d'impossibilité absolue à intégrer des informations sémantiques dans le niveau du phonème. C'est le cas de Millet (1998) qui considère qu'il peut y avoir un entre-deux et elle nomme *Unités Linguistiques Intermédiaires* (ULI) ces unités à cheval entre deux niveaux d'articulation et donc entre deux statuts, celui de morphème et celui de phonème. En outre, sans renier l'idée générale d'une double articulation dans les langues des signes, Millet (1999 : 136) suggère plutôt une *triple articulation*, à cause du statut particulier du mouvement manuel, qui est continu, alors que les autres paramètres manuels sont discrets.

Les unités (lexicales et de transferts) des langues des signes sont donc compositionnelles : il existe une combinatoire entre les paramètres manuels et non manuels. Comme je viens de l'évoquer, dans le modèle sémiologique, la combinatoire se situe plutôt au niveau du morphème alors que pour d'autres approches, les paramètres sont assimilables plutôt à des phonèmes, et ce, bien que certains auteurs reconnaissent clairement les effets de l'iconicité sur les phonèmes des langues des signes (Blondel et Tuller 2000 ; van der Kooij 2002 ; Brentari 2012 : 38).

Une autre différence majeure, me semble-t-il, entre la proposition du modèle sémiologique et les autres approches, est d'accorder le statut d'unités compositionnelles aussi bien aux unités lexicales qu'aux unités de transferts. D'autres approches, en effet, accordent seulement aux unités lexicales la possibilité d'être doublement articulées, les *depicting signs* étant un mélange entre lexical et gestuel, ce qui ne les rend pas décomposables au même titre (Liddell 2003, notamment), et ce, malgré des tentatives récentes de clarification (Ferrara 2012).

Mais cette question du statut des composants infra-lexicaux des langues des signes est loin d'être définitivement réglée et dépend naturellement du niveau d'analyse dans lequel on se place. En témoignent les publications, colloques et thèses dans le domaine : la thèse de Boutora (2008) pose clairement l'ensemble des problèmes théoriques et méthodologiques liés à l'existence d'une véritable phonologie des langues des signes. L'auteur conclut que —pour dire les choses simplement— le champ ne s'est pas encore donné les outils théoriques suffisants pour véritablement poser l'existence d'une phonologie des langues des signes. Boutet et Garcia (2007) ont réalisé une base de données des signes lexicaux en LSF (BDLSF) sur la base de l'hypothèse d'une organisation morphophonétique des signes afin de dégager les corrélats formels associés à chaque valeur morphémique des paramètres et

35

³⁵Voir Boutora (2008) pour une synthèse en français.

mettre en évidence les contraintes en jeu dans la structuration des signes. Plus récemment, à travers la question du statut et du fonctionnement des émergences lexicales en LSF, Garcia (2010, 2013, 2014, à paraître) et Garcia et L’Huillier (2013) mettent au centre de leur problématique la nature des unités et les niveaux d’organisation en langue des signes. Elles militent en faveur d’une analyse des unités lexicales et de transferts qui tienne compte du niveau infra-unité, c’est-à-dire du niveau du composant. Enfin, dans le domaine de l’informatique et du traitement automatique des langues des signes, Braffort (2008 : 23) et Filhol, Hadjadj et Choisier (2014) confirment que la remise en cause proposée par Cuxac et ses collègues sur le statut des composants des langues des signes a aussi des répercussions sur les recherches dans ces domaines qui sont plutôt habitués à travailler au niveau du phonème que du morphème.

2.6.2 Les paramètres manuels et non manuels

Les paramètres manuels sont traditionnellement au nombre de quatre, pour chacune des mains : configuration, orientation, emplacement et mouvement³⁶. Depuis les premières recherches de Stokoe et des chercheurs sur l’ASL, dont Battison (1978), quasiment tous les chercheurs des langues des signes du monde ont repris ces paramètres, en intensifiant plus ou moins leurs descriptions sur l’un ou l’autre des paramètres.

Concernant l’analyse de la LSF, dans une approche un peu différente de celle de Cuxac, bien que partageant une logique d’ensemble proche, Millet (1997, 1999) a particulièrement travaillé sur le paramètre du mouvement manuel, et elle relève que ce paramètre est un peu différent des trois autres, par son aspect discontinu, et qu’il est primordial notamment pour expliquer des phénomènes syntaxiques d’espace et de temps. Elle en conclut (Millet 1999 : 136) : « *Ainsi le mouvement est bien, et c’est la moindre des choses, le moteur de la LSF, tant au plan syntaxique que lexical* . » Ainsi, pour ce qui concerne les paramètres manuels, alors que Cuxac (2000) a particulièrement creusé l’étude du paramètre de la configuration, en dégagant une liste très complète de valeurs morphémiques de celles-ci dans les structures de transferts, Millet a approfondi, quant à elle, le paramètre du mouvement manuel.

Les paramètres non manuels sont également au nombre de quatre (regard, expression faciale, posture corporelle et mouvement labial) mais ils sont de nature très différente des paramètres manuels, car, contrairement à ces derniers, ils sont moins discrétisables et ils ne font pas l’objet d’un consensus dans la littérature. À ce propos, rappelons que l’approche française a depuis le début des recherches sur la LSF particulièrement valorisé la fonction fondamentale des paramètres non manuels pour comprendre toutes les subtilités du discours signé : Jouison (1995) pour une analyse notamment du buste et des postures corporelles comme marqueurs du sujet-énonciateur, Cuxac (1996, 2000) pour les fonctions du regard et des mimiques faciales, comme le détaille Garcia (2000,

36

³⁶Dans les chapitres 3, 5 et 6, comme je reviens sur les fonctions associées à chaque paramètre à travers l’analyse d’exemples vidéo, j’ai choisi ici de ne pas entrer dans les détails.

2010). Cependant, on note dans la littérature internationale un regain d'intérêt pour ces éléments non manuels, en témoigne le récent workshop sur ce thème (organisé par Crasborn et al 2014 ; pour notre contribution, voir Balvet et Sallandre 2014), qui propose des analyses pointues sur certains paramètres non manuels, en traitement automatique des langues des signes comme en linguistique fondamentale.

Pour synthétiser, on peut souligner pour ce point deux particularités du modèle sémiologique :

- La prise en compte de la valeur sémantique des paramètres. Les paramètres sont des morphèmes en même temps que des phonèmes (ce qui n'est pas incompatible, d'ailleurs, si on prend les exemples pour des phonèmes comme /a/ et /o/ qui, en français, sont à la fois des phonèmes et des morphèmes, voir Cuxac 2004).
- La prise en compte d'emblée de huit paramètres (quatre manuels, quatre non manuels).

Naturellement, le nombre de paramètres dépend de l'objet d'étude ³⁷ : si la description linguistique est faite au niveau du discours, alors il faut prendre en compte les huit paramètres manuels et non manuels. Si l'analyse est effectuée sur un paradigme lexical, par exemple avec des formes de citation en dehors de tout contexte discursif, alors certains paramètres non manuels n'ont pas de raison d'être convoqués (le regard, par exemple, en tant que recteur de l'interaction, et en tant qu'indice de la visée, est maximalelement analysable en discours, alors qu'il a beaucoup moins de pertinence pour les formes hors contexte).

A la suite de ce cadre global sur la compositionnalité paramétrique des langues des signes, j'ai souhaité faire deux focus à partir d'exemples en corpus. Le premier témoigne de variations lexicales rendues possible par des changements de paramètres manuels et non manuels, le deuxième synthétise mes analyses actuelles sur le paramètre du mouvement labial.

2.7 Focus sur des changements de paramètres affectant une unité lexicale

La compositionnalité des unités lexicales, apparaissant ou non au sein de structures de transferts, ³⁸ a été largement étudiée au sein du modèle sémiologique (Cuxac 2000 ; Fusellier-Souza 2004 :150 ; Garcia 2010). Récemment, et grâce à la constitution du grand corpus Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011), de nouveaux exemples dans le cadre de dialogues quasi-spontanés entre adultes sourds ont pu être identifiés (Garcia 2013, 2014, à paraître ; Makouke 2014). Ainsi, à partir de l'analyse d'exemples de ce corpus, initiée dans Sallandre et Garcia (2013 : 166), j'ai souhaité prolonger ma réflexion sur des exemples en cours d'annotation et d'analyse par des membres de notre équipe (Garcia, L'Huillier, Makouke et Frémeaux) et apporter un regard extérieur sur ces

37

³⁷Dans le chapitre 4, je reviens sur les paramètres que je retiens comme éléments minimaux d'annotation de mes corpus vidéo.

38

³⁸Par exemple dans le cas d'un semi-transfert personnel.

données que je ne connais que très peu. L'une des formes qui a retenu mon attention porte sur l'unité lexicale ENSEIGNER et ses variantes³⁹.

Pour la forme neutre de l'UL ENSEIGNER, on observe sur la figure 10 que la langue n'est pas ressortie, que l'expression faciale est positive, et qu'une labialisation simultanée du mot français est esquissée. En revanche, pour la forme dérivée (figure 11), quatre paramètres varient, par rapport à la forme neutre :

- le mouvement de la main dominante est produit par une rotation du poignet, alors qu'il y a un léger rebond symétrique des mains dans la forme neutre (Makouke 2014) ;
- l'emplacement des mains s'étend sur un axe vertical pour les deux premiers signeurs, et il y a plutôt une inversion des deux mains pour l'exemple de droite de la figure 11, alors que l'axe est horizontal pour la forme neutre (figures 6, 8 et 10) ;
- pour les trois signeurs, l'expression faciale dépréciative avec langue ressortie, dans ce contexte, est un indicateur de la maladresse de l'agent effectuant le procès de l'énoncé (l'action d'enseigner).
- enfin, pour tous les signeurs, l'unité n'est jamais labialisée.



Figure 10 : Unité lexicale ENSEIGNER, forme neutre. Corpus Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011)

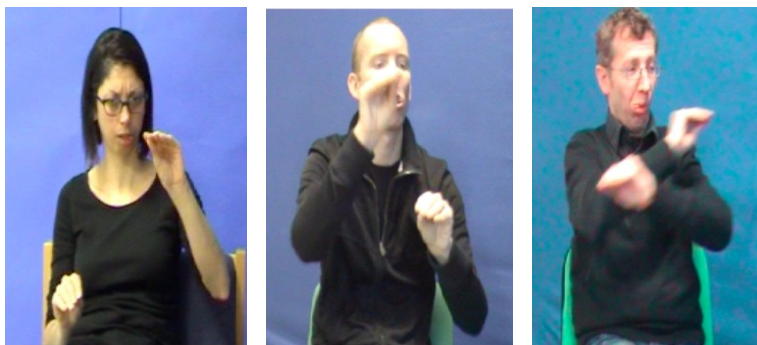


Figure 11 : Variante ENSEIGNER AVEC DIFFICULTÉ par trois signeurs. Corpus Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011).

Garcia (2013, 2014) et Makouke (2014) observent dans leur corpus des régularités du même type pour plusieurs unités lexicales, dont la signification peut ainsi être énoncée sous forme de paires :

39

³⁹Le hasard m'a conduit à étudier cette même unité ENSEIGNER dans des contextes discursifs, dans des corpus et surtout à des moments différents : forme neutre contemporaine (figure 8a et 10), variante historique (figure 5), variantes plutôt lexicales dans le cas d' ENSEIGNER AVEC DIFFICULTÉ (figure 11) et variante plutôt syntaxique dans le cas de l'unité défigurée grâce l'espace diagrammatique (figure 8b). J'y vois là une amusante mise en abyme de l'activité d'enseignant-chercheur...

ENSEIGNER/ ENSEIGNER AVEC DIFFICULTÉ, ADAPTER/ ADAPTER AVEC DIFFICULTÉ, CONTACTER/ CONTACTER AVEC DIFFICULTÉ, etc. Les auteurs se posent la question du niveau pertinent pour analyser ces variantes : s'agit-il du niveau de la morphologie lexicale, de la prosodie, de la morphosyntaxe ? Comment intégrer les phénomènes relatifs à la sémiogenèse de la LSF, tant au niveau du locuteur que de la communauté, pour expliquer ces évolutions ? Les analyses en cours permettent de répondre, même partiellement, à ces questions, et posent le problème crucial du niveau infra-unité.

Les trois signeurs vivent dans des régions différentes (Paris, Dijon et Lyon). Cette variation par rapport à la forme canonique ne peut pas être une variable géographique, sinon elle ne serait pas partagée par tous les signeurs. Il s'agit donc certainement d'une variante sémantique, qui est plus dense sémantiquement que la forme neutre, et qui signifie *enseigner avec difficulté*, *maladresse*. Comme cette forme semble pourrait être en voie de lexicalisation chez les signeurs français, Garcia (2013, 2014) et Sallandre et Garcia (2013 : 169) lui ont assigné l'étiquette ENSEIGNER AVEC DIFFICULTÉ. Par ailleurs, ce type de variantes observées en LSF pourrait faire écho à la notion de variante invisible développée par Barra-Jover (2009 : 105) pour les langues romanes : « *un locuteur donné peut utiliser, pour une fonction donnée, des variantes non contrôlées et non perçues en tant que telles par l'allocutaire. Les variantes invisibles sont, dans cette démarche, considérées comme la source des changements qualitatifs dans l'histoire d'une langue ainsi que de la fragmentation ayant lieu dans un espace langagier donné.* »

2.8 Focus sur un paramètre non manuel : le mouvement labial

La compositionnalité des unités peut s'aborder tantôt du point de vue des paramètres manuels, comme c'est majoritairement le cas dans la littérature, tantôt du point de vue des paramètres non manuels — l'idéal étant, en discours, la combinaison des deux — comme nous l'avons fait dans la section précédente. Récemment, j'ai souhaité étudier plus précisément que je ne l'avais fait précédemment l'un des paramètres non manuels pertinents des langues des signes, celui du mouvement labial. Dans ma thèse (Sallandre 2003), j'avais en effet mis en évidence que le mouvement labial pouvait être un indice fort de la visée, en complément du paramètre du regard : si le signe n'était pas labialisé, il s'agissait avec une grande probabilité d'un transfert et on se trouvait alors du côté de la visée illustrative, du *dire en montrant* ; si le signe était accompagné d'une labialisation, il s'agissait très probablement d'une unité lexicale. Dans ce cas, j'avais analysé la labialisation comme un double acte de *dire* : dire gestuellement (par les mains) et dire au moyen des lèvres⁴⁰, comme le font les entendants, ce qui renforçait la visée du *dire sans montrer*. Ces régularités observées dans les corpus avaient aiguisé ma curiosité mais je n'avais procédé, à l'époque, ni à une annotation systématique des patterns labiaux, ni à une analyse quantitative de ceux-ci.

40

⁴⁰ Même sans émission vocale.

2.8.1 Types et proportions des patterns labiaux

L'étude de Pettita, Sallandre et Rossini (2013) a pour objectif de comparer la distribution des mouvements labiaux dans deux langues des signes, LIS⁴¹ et LSF, et d'en dresser une liste des patterns récurrents à la lumière des travaux existants dans le champ (Boyes Braem et Sutton-Spence 2001, Ebbinghaus et Hessmann 2001, Sutton-Spence 2007, Fontana 2008) mais aussi en tenant compte des deux visées sémiologiques du *dire en montrant* et du *dire sans montrer* qui introduisent une répartition entre unités lexicales et unités de transferts. Pour ce faire, nous avons procédé, pour chacune des langues, à l'annotation de deux récits pour six locuteurs à chaque fois, soit un total de vingt-quatre récits. Cela permet d'avoir également une vue globale des proportions de chaque grande catégorie — UL, UT, Pointages et Dactylologie — et de les mettre en regard avec le pattern labial produit. En ce qui concerne la LSF, j'ai réalisé un schéma d'annotation sous ELAN⁴² permettant d'extraire aisément les formes et les valeurs associées aux patterns labiaux, que j'ai déterminées de cette manière : labialisation (emprunt labial, total ou partiel, d'un mot de la langue vocale/écrite, par exemple [ʃa] qui accompagne l'UL CHAT, voir la figure 11, photo 1) ; mouvement labial autre (par exemple [pfff] pour l'expression de l'exhaustivité, dans un transfert, ou l'expression d'une durée, dans une UL) ; mouvement labial idiosyncrasique (associé à une UL déterminée, par exemple [pi] qui accompagne l'UL TYPIQUE) ; rien (quand aucun mouvement labial n'est associé à une unité) ; enfin, un type « ? » qui sert à indiquer dans l'annotation quand il y a une hésitation sur une forme ou une valeur (en raison, par exemple, d'une main qui cache la bouche du signeur). Les résultats pour la LSF, concernant le récit *Tom et Jerry* du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011), sont résumés dans le tableau 2 et le graphique 1 ci-dessous :

41

⁴¹Langue des signes italienne.

42

⁴²ELAN est un logiciel d'annotation multimodal gratuit. Voir la section 4.2. pour plus de détails.

Patterns labiaux	JD	JB	MB	HA	NC (F)⁴³	NC (M)	% Moyenne
% ?	3	6	0	0	2	1	2
% Mouvement labial idiosyncrasique	2	1	3	2	5	2	2
% Labialisation	27	33	24	22	35	21	27
% Mouvement labial	13	16	25	28	14	38	22
% Rien	54	44	49	49	45	38	46
% TOTAL	100	100	100	100	100	100	100

Tableau 2: Pourcentages des patterns labiaux pour six signeurs en LSF, récit *Tom et Jerry*

Graphique 1 : Proportion des patterns labiaux chez six signeurs en LSF, récit *Tom et Jerry*

Le tableau 2 montre qu'une part importante des unités est effectuée sans aucun mouvement labial (46% en moyenne) tandis qu'il y a des proportions assez similaires entre les unités effectuées avec un mouvement labial (22%) et celles effectuées avec une labialisation d'un mot en français (27%). On voit également que rares sont les unités effectuées avec un mouvement labial idiosyncrasique (2%), ce qui est corrélé au paradigme très limité d'UL devant être accompagnées de ce pattern labial. Le graphique 1, quant à lui, montre qu'il y a des différences interindividuelles assez importantes dans les proportions des deux principaux patterns labiaux (mouvement labial et labialisation) même si on retrouve, chez les six locuteurs, les mêmes types de patterns⁴⁴.

2.8.2 Association des patterns labiaux avec les catégories de la langue des signes

Concernant l'association des patterns labiaux avec les catégories de la langue des signes⁴⁵, nous avons observé des répartitions similaires en LSF et en LIS. Celles-ci sont résumées ici : les labialisations (partielles ou complètes d'un mot, en français ou en italien) sont co-articulées majoritairement aux

43

⁴³ Les deux premières lettres réfèrent aux initiales des prénoms et noms des signeurs ; la lettre entre parenthèses (F) ou (M) réfère au sexe du signeur si deux signeurs ont les mêmes initiales.

44

⁴⁴ Il n'y a pas de signeur, par exemple, qui ne ferait aucune labialisation dans ces récits.

45

⁴⁵ Les catégories seront détaillées dans le chapitre 3.

UL⁴⁶, surtout dans les cas de la première introduction d'un référent, animé ou non animé (*lait, chat* et *souris* sont presque tous labialisés). Les labialisations renforcent ainsi la fonction de topique dans le discours. On trouve également des labialisations avec des structures de transferts mêlant les deux visées, à savoir, des semi-transferts personnels, pour lesquels l'action, en UL, peut être labialisée (non obligatoire), et des TP en discours rapporté. En effet, les propos rapportés en discours direct, surtout si ceux-ci sont exprimés par des UL, sont souvent labialisés. Enfin, quelques pointages sont accompagnés d'une labialisation, le plus souvent par [la] ou [sa], qui renforce la valeur déictique du pointage (il s'agit alors de pointages référentiels et jamais de pointages modalo-énonciatifs). Les mouvements labiaux, quant à eux, sont co-occurents à des structures de transferts (TTF, TS, TP, DT). Comme Cuxac (1996, 2000) le décrit, les mouvements labiaux sont notamment des indicateurs de durée ou d'exhaustivité s'ils accompagnent le déploiement de la forme des mains dans des TTF (transferts de taille et de forme). Par exemple, dans la recette de cuisine du corpus LS-COLIN (Cuxac et al 2002), un signeur exprime l'étalement d'une pâte à tarte par le déploiement de sa main dominante par rapport à sa main dominée en même temps qu'il émet le léger sifflement [pfff] indiquant la grandeur et la finesse de la pâte.

2.8.3 Illustration par une séquence vidéo

La séquence de la figure 12, extraite de Balvet et Sallandre (2014), a été choisie car elle présente une variété de patterns labiaux associée à une alternance entre unités lexicales et transferts. L'ensemble de la séquence pourrait être traduit en français par : « Il y a un chat, qui s'avance doucement... Il regarde par la fenêtre avec malice, c'est bon, y a personne, et puis il saisit la bouteille de lait avec sa patte. »

46

⁴⁶Parmi ses observations sur les patterns labiaux, Cuxac (2000) mentionne que les labialisations co-occurentes aux UL peuvent avoir un rôle distinctif, surtout s'il existe une seule UL pour référer à la fois à un agent, un objet, une action. Le locuteur de son corpus, Guy Bouchauveau, pendant qu'il produit l'UL JOURNAL, utilise une labialisation en deux syllabes pour le signifié « journal » et en trois syllabes pour « journaliste ». Ainsi, la labialisation permet de distinguer deux référents différents, l'objet et la personne, pour une même UL. Cela rejoint notre observation dans le corpus Temporalité (Fusellier-Souza et Sallandre 2002) où l'UL ENSEIGNER qui, si elle est labialisée [kur] signifie plutôt le substantif (« cours/enseignement »), si elle est labialisée [ãseŋe] désigne plutôt l'action.

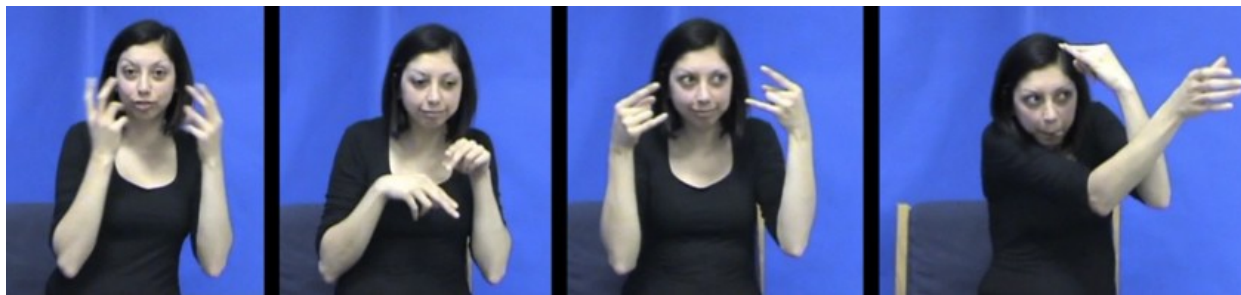


Figure 12 : Séquence présentant une variété de patterns labiaux et une alternance entre UL et UT, récit *Tom et Jerry* (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

Dans la première image, la signeuse introduit l'actant principal par l'UL CHAT associée à la labialisation [ʃɑ]. Son regard est dirigé vers l'interlocuteur ⁴⁷, comme systématiquement pour les UL d'introduction de topique. Ensuite, dans la deuxième image, son regard bascule et devient celui de l'actant transféré, le chat, qui figure, en transfert personnel, un animal à pattes fines (configuration 'U') qui est en train de s'avancer doucement. Il y a un léger mouvement labial, une moue liée à l'expression faciale qui signifie *sans faire de bruit*. Dans la troisième image, le personnage du chat est en train de regarder par la fenêtre, l'air intéressé, marqué par l'expression faciale ; cette unité est un double transfert qui se compose d'une part d'un transfert personnel du chat, marqué par le corps de la signeuse, sans mouvement labial, d'autre part par les mains en configuration 'H' qui représentent la forme de la fenêtre (locatif de transfert situationnel). Enfin, la quatrième image est un autre double transfert. Cette fois, la fenêtre est figurée par sa limite haute (main gauche en configuration 'main plate à angle droit', locatif de transfert situationnel) tandis que l'agent chat est toujours marqué par le reste du corps, composé du buste, de la main dominante, du regard et du mouvement labial avec langue ressortie signifiant *se lécher les babines*. L'ensemble de cette unité en double transfert peut ainsi être traduit par l'énoncé : « le chat prend la bouteille de lait en se léchant les babines ».

Pour conclure sur les patterns labiaux, ces deux premières études montrent que quand il y a un mouvement labial co-articulé avec l'unité (c'est-à-dire dans un peu plus de la moitié des cas), une association assez systématique entre UL et labialisations d'une part, UT et mouvement labial d'autre part est observée. Pour les quelques cas problématiques, une analyse plus fine est en cours. Ces cas limites sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils amènent à réfléchir à la répartition entre les visées et permettent une éventuelle remise en cause des régularités que nous tentons d'extraire.

2.8.4 Synthèse

Après ce bref aperçu sur quelques débats en vigueur dans le champ, notamment sur la question des paramètres constitutifs des signes des langues des signes, je voudrais rappeler ma position : je défends l'idée d'un niveau morphémique des paramètres. Cette position s'avère particulièrement

47

⁴⁷ Et ses sourcils sont relevés, comme l'analysent Chételat-Pelé, Braffort et Véronis (2008).

justes pour les structures de transferts, structures dans lesquelles les paramètres sont dans la contraintes d'avoir à maintenir leur iconicité (d'image) pour être compris. Pour les unités lexicales, j'admets que la question entre phonème et morphème fait davantage débat puisque la contrainte de maintien d'iconicité s'exerce moins, une partie du signe pouvant avoir perdu sa légitimation iconique de départ.

3 Catégorisation des unités sémantiques en LSF : état des lieux et réagencements

« Les catégories sont une obsession de la pensée humaine en général, et de la pensée grammaticale en particulier, au moins depuis Aristote. Dans sa Techné grammatike, Denis de Thrace (1er siècle av.J-Chr) note que certains mots – des noms (onoma) – portent une flexion casuelle, alors que les verbes (rhema) portent une flexion de temps et de personne. Le débat des catégories traverse toute l'histoire de la linguistique, et on rencontre souvent des expressions du type telle langue « a » ou « n'a pas » un participe présent, un supin, un gérondif, voire même, l'idée de « avoir ou ne pas avoir » un adjectif, un adverbe, la distinction nom/verbe, etc. »

Elena Soare (2013 : 18)

Ce chapitre a pour but de revenir sur certains de mes apports au modèle sémiologique concernant la classification — ou catégorisation — des unités des langues des signes, et plus particulièrement sur les structures de transferts (qui génèrent des UT pour *unités de transferts*). Tout d'abord ce chapitre propose de resituer le problème de la catégorisation dans les langues dans le cadre général de l'activité linguistique et pose ainsi des questions fondamentales qui animent le champ, et auxquelles le présent mémoire n'a pas l'ambition de répondre de manière définitive. Il retrace aussi l'évolution de la typologie des structures proposée par Cuxac, de 1985 à 2000, ainsi que ma contribution à cette typologie, en particulier par le raffinement des structures liées aux transferts personnels que j'avais proposé dans ma thèse (Sallandre 2003).

Pour objectiver davantage le débat qui agite le champ sur la question du statut des structures de transferts, de leur quantité dans le discours et de leur complexité morphémique et sémantique, j'ai procédé depuis ma thèse à une analyse quantitative d'une part et à une micro-analyse qualitative d'autre part sur des données de signeurs adultes en LSF. Ce chapitre se veut donc, dans sa deuxième partie, une synthèse critique de cette double analyse et il ouvre sur des propositions de réagencements de certaines catégories.

3.1 Problème de la catégorisation des unités du discours signé

3.1.1 Positionnement du problème et questions de fond

Le problème des catégories est inhérent au travail du linguiste, quel que soit le cadre théorique retenu. C'est donc pour cette raison que j'ai choisi de commencer ce chapitre par une citation d'Elena Soare qui travaille pourtant sur d'autres langues (les langues romanes) et dans un autre cadre (le cadre de la Morphologie Distribuée du programme générativiste) pour mettre en évidence que la question des catégories nous rassemble et nous anime. La catégorisation étant le fondement même de notre activité, c'est de cette manière que j'ai abordé la LSF lorsque j'ai commencé sa description, avec des questions fondamentales comme :

1. Quels sont les niveaux d'analyse pertinents en LSF : phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique, énonciatif ?
2. Quelles sont les catégories opérantes pour la LSF ? et plus largement, pour les langues des signes du monde ?
3. Y a-t-il des noms en LSF, des verbes ? L'opposition verbo-nominale existe-t-elle dans cette langue ?
Y a-t-il une pertinence à poser la question en ces termes ?

Depuis le début de mes recherches sur la LSF et particulièrement depuis ma thèse en 2003, intitulée « *Les unités du discours en Langue des Signes Française. Tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité* », j'essaie d'apporter quelques éléments de réponse à ces vastes questions.

Selon les traditions, anglo-saxonnes ou européennes, plusieurs options pour catégoriser les langues des signes ont été proposées, depuis les années 1960 : l'entrée par les classes des langues vocales, l'entrée par les spécificités des langues des signes, ou une synthèse des deux.

Ainsi, en fonction du modèle adopté, les catégories appliquées aux langues des signes sont très différentes. Les modèles dits *assimilateurs* (Vermerbergen 2006) n'hésitent pas à utiliser pour les langues des signes les outils conceptuels créés au fil des siècles pour les langues européennes et parlent volontiers de Nom, de Verbe, d'Adverbe, de Préposition. Même si je comprends la praticité du recours à tel outillage, j'ai trouvé dès le début de mes recherches que cela ne convenait pas aux langues des signes car cela ne rendait pas compte de leur grammaire spatiale et simultanée. L'intérêt de l'étude des langues des signes est justement de se décentrer du phonocentrisme et du scripturocentrisme dont nous sommes les héritiers pour pouvoir entrevoir la capacité humaine au langage plus largement. Il faut donc faire l'effort d'une part de chercher les outils ou les étiquettes existants qui peuvent convenir aussi bien aux langues vocales que signées, d'autre part, ne pas hésiter à créer les outils qui rendent compte le plus fidèlement possible de l'objet à décrire.

Même s'il n'y a pas une unification à ce jour dans la littérature, un certain consensus existe au moins pour admettre qu'il y a plusieurs types d'unités sémantiques⁴⁸ dans les langues des signes : des unités qui sont des signes lexicalisés, fonctionnant à peu près comme les signes (mots) des langues vocales ; un système de pointages, détaillé plus ou moins finement selon les approches ; des emprunts alphabétiques des langues vocales appelés *dactylogogie* ; et enfin des unités non lexicalisées, souvent polymorphémiques et très productives dans certains genres discursifs (récits, descriptions, etc.).

C'est sur ce dernier ensemble d'unités que porte le plus le débat, depuis des générations de linguistes des langues des signes, et c'est sur celui-ci que j'ai choisi de porter particulièrement mon attention, sans pour autant négliger les autres catégories de la langue des signes. Le débat porte principalement sur le statut authentiquement linguistique de ces unités car celles-ci ne répondent pas aux critères classiques du *signe* : par rapport aux unités lexicales, elles sont moins discrétisables, elles ne sont pas référentiellement stables et elles sont très productives. C'est cette originalité, et le fait que Cuxac leur accorde une place prépondérante dans le modèle, qui a sans doute aiguisé ma curiosité au départ. Je

48

⁴⁸Ou encore *unité minimale de réalisation* (Cuxac 2000).

me suis dit qu'en plus de poursuivre leur description dans des discours authentiques, dans la lignée des travaux de Jouison 1995, Cuxac 1996, Bouvet 1996, il fallait aussi en donner une vision quantitative, afin d'apporter plus d'éléments objectifs au débat scientifique. C'est alors que j'ai proposé dans ma thèse la première analyse quantitative réalisée dans le cadre du modèle sémiologique (Sallandre 2003). J'en synthétise les résultats marquants dans la section suivante.

3.1.2 Éléments quantitatifs relatifs aux catégories principales de la LSF

Comme cela a été évoqué à plusieurs occasions dans ce mémoire, les catégories de la langue des signes, et en particulier les unités de transferts, ne sont pas décrites aujourd'hui de manière unifiée. De plus, le statut linguistique de ces dernières reste en débat. C'est pourquoi l'un des enjeux dans le champ était et reste de proposer des données objectives sur la réalité en corpus de la productivité de ces unités de transferts. Ainsi, sans revenir ici en détail sur ces résultats quantitatifs, il me semble important pour le lecteur de donner ici une vision globale des proportions de chacun des grands types d'unités⁴⁹ de la LSF que sont les unités de transferts, les unités lexicales, les pointages et la dactylologie. Les graphiques présentés dans le graphique 2 ont été élaborés en regroupant les données de ma thèse sur le corpus LS-COLIN (Sallandre 2003 : 268-270)⁵⁰ mais, cette fois, en les présentant de manière synthétique, par genre discursif⁵¹. Un coup d'œil rapide sur ces données brutes et sur ces graphiques nous permet de voir que les unités de transferts apparaissent en proportion massive dans le genre narratif (69,1%) mais également en proportion importante dans le genre explicatif (33,4%)⁵². Bien que modestes car ne portant que sur treize locuteurs pour une heure cinq d'enregistrement, ces résultats fournissent déjà un aperçu quantifiable et donnent ainsi la

49

⁴⁹Tout en gardant à l'esprit un point problématique, que j'assume depuis que je propose des analyses quantitatives : une unité de transfert (UT), en tant qu'elle est porteuse de plusieurs éléments de sens (par exemple un agent par la main dominante, un locatif par la main dominée, un patient par le buste, ces trois éléments formant un double transfert) est beaucoup plus dense sémantiquement qu'une unité lexicale (UL) qui véhicule uniquement le sens de l'entité à laquelle elle réfère (par exemple, un chat). En ce sens, il est inexact de considérer 1 UL = 1 UT. Or, c'est ce que nous faisons quand nous procédons à une analyse quantitative des proportions entre types d'unités. Cette méthodologie est tenable dans la mesure où une UL, comme une UT, est une *unité minimale de réalisation*, segmentable et commutable.

50

⁵⁰Voir aussi les données principales reproduites ici même, dans le tableau 8.

51

⁵¹Ainsi, les résultats des deux récits (*Le Cheval* et *Les Oiseaux*) ont été regroupés dans une seule colonne, celle du genre narratif. Par ailleurs, j'ai regroupé l'ensemble des transferts (vingt sous-catégories) sous la rubrique *unités de transferts* (UT).

52

mesure du débat qui ne peut pas, on l'a compris, faire abstraction de ces unités de transferts, même si elles posent problème à la linguistique.

Catégories	Genre narratif	Genre explicatif	Moyenne Corpus LS-COLIN
% Unités de Transferts	69,1	33,4	51,3
% Unités Lexicales	26,9	61,4	44,1
% Pointages	4,0	4,2	4,1
% Dactylogogie	0,1	1	0,6
Total	100	100	100

Tableau 3 : Proportions et moyennes des principales catégories dans deux genres discursifs du corpus LS-COLIN.

Graphique 2 : Représentations graphiques des proportions des principales catégories dans le corpus LS-COLIN, pour deux genres discursifs (narratif et explicatif)

Le graphique 3 ci-dessous, issu des données de la dernière colonne du tableau 3, donne un aperçu synthétique des proportions des quatre grandes catégories dans le corpus LS-COLIN. On voit que, même en faisant la moyenne des pourcentages dans deux genres discursifs différents, ce sont les unités de transferts (tous types confondus) qui représentent une bonne moitié du total des unités (51,3%). Les unités lexicales sont en seconde position mais également en proportion importante (44,1%) tandis que les pointages (4,1%) et surtout la dactylogogie (0,6%) apparaissent en faibles proportions.

Graphique 3 : Synthèse des proportions des catégories dans le corpus LS-COLIN

Une remarque : dans le genre explicatif, les proportions respectives des UT et des UL s'inversent globalement par rapport au genre narratif.

Si, à présent, on veut avoir une vue d'ensemble des résultats pour le genre narratif, il suffit de regrouper les données pour les trois narrations d'adultes sourds français pour lesquelles j'ai recueilli des informations quantitatives : les histoires du *Cheval* et des *Oiseaux*, comme précédemment (corpus LS-COLIN), pour treize adultes, et le récit de *Tom et Jerry* pour six adultes (qui appartiennent au groupe de référence des sujets adultes du corpus Creagest-Acquisition). Cela donne le tableau 4 et le graphique 4 ci-dessous.

Catégories	MOY Cheval	MOY Oiseaux	MOY Tom & Jerry	MOY Genre narratif
% Unités de Transferts	73,7	64,5	65	67,9
% Unités Lexicales	22,8	30,9	27	26,9
% Pointages	3,3	4,6	6	4,6
% Dactylologie	0,2	0	0	0,1
% ?	0	0	2	0,7
Total	100	100	100	100

Tableau 4 : Proportions des principales catégories dans le genre narratif et dans trois récits distincts chez des signeurs adultes

Graphique 4 : Représentation graphique de la moyenne des proportions pour le genre narratif dans trois récits chez des signeurs adultes (corpus LS-COLIN et corpus Creagest-Acquisition *Tom et Jerry*)

On observe, non sans un certain étonnement, que les proportions de la moyenne des signeurs pour le récit *Tom et Jerry* sont quasi identiques à la moyenne du genre narratif dans le corpus LS-COLIN (65% d'UTs et 27% d'ULs). La seule légère différence se situe dans la proportion un peu plus importante de pointages dans *Tom et Jerry* par rapport aux récits de LS-COLIN (6% contre 4%). Par ailleurs, pour mes annotations de *Tom et Jerry* seulement, j'ai ajouté un champ supplémentaire quand je ne savais pas comment catégoriser une unité (notée '?'). Ce champ apparaît à hauteur de 2%.

Ainsi, bien que les stimuli soient différents (support de dessin animé en vidéo pour *Tom et Jerry* et dessins sur papier pour *Le Cheval* et *Les Oiseaux*), les proportions des grands types de catégories sont extrêmement proches dans les trois récits. Par ailleurs, la complexité narrative plus importante dans *Tom et Jerry* (plus d'actions, plus d'étapes, etc.) ne semble pas non plus avoir affecté les proportions des catégories. Pour pouvoir généraliser ces résultats, il faudrait comparer d'autres récits et d'autres signeurs, comme nous le verrons dans les chapitres 5 (Typologie) et 6 (Acquisition), mais ces

résultats montrent déjà des tendances dans les grandes proportions des catégories pour le genre narratif.

Par ailleurs, des recherches portant sur d'autres langues des signes et dans d'autres cadres théoriques confirment la présence massive des unités non conventionnelles dans leurs données (Klima & Bellugi 1979; Liddell 1995, 2003 ; Winston 1995, pour l'ASL ; Brennan 2001 pour la BSL ; Johnston & Schembri 1999, 2007 pour l'Auslan ; Russo 2004 pour la LIS ; Meurant 2008 pour la LSF⁵³). Ce fait sera confirmé dans le chapitre 5 grâce à l'analyse de brefs passages de corpus dans sept langues des signes distinctes.

3.1.3 Tableau synthétique de mise en parallèle des catégories en fonction des approches

Le tableau 3, issu de Garcia et Sallandre (2014 : 332-333), présente une synthèse des types de constructions en débat dans le champ. Il consiste en un essai de mise en correspondance des concepts proposés dans le modèle sémiologique avec ceux en usage dans la littérature d'une part et ceux élaborés spécifiquement par Liddell (2003)⁵⁴ d'autre part. L'exercice est délicat parce que les mises en regard ne doivent pas masquer les différences de conception sous-jacentes. Sans détailler ici les subtilités des différentes conceptions sous-jacentes à chaque terminologie (voir pour cela Sallandre 2006 ; Garcia 2000, 2010 ; Garcia et Sallandre 2013 et 2014), plusieurs points sont à noter. Au fil du temps, les différentes approches théoriques ont identifié les mêmes formes, en corpus, mais les appellations varient ainsi que la conception de ce qui est purement linguistique, quasi linguistique ou gestuel (Liddell 2003). Les niveaux d'analyse varient également : c'est la principale critique que je ferai à l'appellation pourtant majoritairement répandue de *classificateur*. Tantôt ce terme réfère uniquement à la configuration manuelle qui est investie d'un sens hors contexte (par exemple, les classificateurs pour les pattes d'animaux), tantôt il réfère à la configuration, au mouvement et au déplacement (par exemple, les classificateurs pour les véhicules), tantôt il réfère à une structure complète, porteuse d'un prédicat. Ce flou terminologique contribue à entretenir un flou conceptuel. À l'inverse, la cohérence d'ensemble que propose le modèle sémiologique en assignant à chaque unité minimale de réalisation, hors lexique conventionnel et hors système de pointages, et dès l'instant qu'il s'agit d'une structure complète, ayant une forme, un sens et une fonction, le terme de *transfert*, avec diverses spécifications possibles, là où d'autres approches, se refusant d'accepter l'iconicité inhérente des langues des signes, tant sur le plan diachronique que synchronique, morcellent encore

53

⁵³ Les sigles de ces langues sont détaillés au début de ce volume.

54

⁵⁴ Le modèle proposé par Liddell (2003) a eu un impact important sur de nombreuses recherches sur les langues des signes de ces vingt dernières années, c'est pourquoi nous lui consacrons une colonne spécifique, en plus de celle présentant les concepts couramment utilisés dans la littérature du domaine.

un peu la terminologie : *constructed action* pour *transfert personnel*, et *classifier construction* pour *transfert situationnel*, par exemple⁵⁵.

Littérature générale	Liddell (2003)	Modèle sémiologique	
		<i>Hors visée illustrative</i>	<i>Sous visée illustrative</i>
<i>Personal pronouns</i> Débats : 1ère/2ème/3ème personne	<i>Personal pronouns</i> 1ère / non 1ère personne	Pronoms personnels	[Pronoms personnels dans le cadre des TP en discours rapporté]
<i>Directional verbs</i>	<i>Indicating verbs</i>	Verbes directionnels	[Verbes directionnels dans le cadre des TP en discours rapporté]
<i>Locus/loci</i>	<i>Tokens</i>	Activation de points de l'espace pour la construction de références = iconicité diagrammatique	
Classifier Handshapes	Depicting Handshapes		Proformes (configurations) (présentes dans tous les types de transfert)
Classifier constructions (et terminologies diverses, voir Emmorey 2003)	Depicting verbs ("espace diagrammatique", de type topographique)		TTF (transfert de taille et de forme)
			TS (transfert de situation)
Role shifts	<i>Surrogates with signing</i>		Semi-transfert TP
Constructed actions (incluant plus ou moins les constructed dialogues)	<i>Surrogates without signing</i>		TP (transfert de personne) (incluant les TP en discours rapporté)
	Depicting verbs dans un "viewer space" : mixte de <i>depicting verb</i> et de <i>surrogate blend</i> (Dudis 2004 : multiple references)		Transfert de personne Double transfert (TP + TS)

Tableau 5 : Mise en correspondance des concepts utilisés dans la littérature générale, le modèle de Liddell (2003) et le modèle sémiologique (Garcia et Sallandre 2014 : 332-333, en anglais, adapté de Garcia 2010)

Un point sur la différenciation entre classificateurs, transferts et proformes qui est un élément théorique important dont j'essaie de rendre compte depuis un moment (voir notamment Sallandre 2006). Ce classement découlait de deux positions théoriques principales : le souhait de Supalla (1978, 1986) de mettre en parallèle langues vocales et signées, dans le but de prouver que l'ASL était bien une langue, et la non prise en compte de l'iconicité comme facteur explicatif des langues des signes. Dans une autre approche, celle des grammaires cognitives, et plus tard dans l'histoire des recherches sur les langues des signes, d'autres chercheurs ont réutilisé le terme de *classificateurs* tout

55

⁵⁵Malgré ma critique, que je maintiens, on observe quand même que la complexité et l'aspect polymorphémique des structures de transferts sont pris en compte dans la littérature par le terme *construction* qui revient pour identifier celles-ci (TS et TP surtout).

en expliquant pourquoi la terminologie n'était plus adaptée (Slobin et al. 2003, Schembri 2003, Emmorey 2003). Leur principal argument réside dans le fait que les classificateurs ne servent pas à classifier des classes d'objets préexistantes mais que ces formes manuelles prennent leur sens en contexte (une configuration 'index' pourrait référer, dans un contexte donné, à un humain debout ou à un lampadaire vu de loin). C'est aussi ce que propose Cuxac (2003) avec la notion de *proforme* qui sert à reprendre (pro-) une forme en contexte. Ainsi, concernant les proformes et les transferts, il ne s'agit pas seulement d'une divergence terminologique avec les partisans des classificateurs mais bien d'une conception totalement différente de l'objet, qui tient compte de l'iconicité imagique des langues des signes. Dans cette conception, les proformes sont une partie (i.e. les configurations de la main) d'un tout structuré (le panel des transferts), le tout étant lui-même le résultat d'opérations cognitives (anamorphoses, etc.). Ainsi, le concept de proforme s'intègre dans une théorie globale de l'iconicité. Mais nous verrons dans la section 3.3.3 pourquoi j'ai souhaité abandonner le terme de *proforme*, principalement parce que sa polysémie, en France et à l'étranger (voir par exemple Millet 2006) est source de malentendus.

Enfin, comme cela a été rappelé dans la section 2.5.3, Cuxac introduit une distinction qui ne se retrouve pas ailleurs, celle de point de vue de l'énoncé (activation par un pointage qui a valeur de pronom, comme mentionné dans les colonnes de droite, en haut du tableau 5) et de point de vue de l'énonciation (activation par le regard, basculement possible d'une visée à l'autre).

3.2 Evolution de la catégorisation des unités du modèle sémiologique

Le *modèle de l'iconicité* de Christian Cuxac ⁵⁶, tel qu'il se présentait dans Cuxac (1996) et dans sa première typologie des trois transferts principaux (Cuxac 1985) proposait une typologie des structures de la langue des signes avec onze ⁵⁷ catégories, comme le rappelle le tableau 6. Ce tableau est ma première tentative de représentation visuelle du modèle de Cuxac, élaboré pour mes premières années de cours. Il rend compte des catégories en fonction de l'intention sémiotique du locuteur et de sa visée, et il précise déjà la dichotomie importante dans le modèle entre spécifique (pour les structures relevant de la visée illustrative) et générique (pour le lexique stabilisé).

56

⁵⁶C'est sous cette appellation qu'était désigné le modèle sémiologique jusqu'à l'article de Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010) et la thèse d'HDR de Garcia (2010). A noter que beaucoup de Sourds, actuellement, signent MODÈLE ICONICITÉ pour signifier *modèle sémiologique*.

57

⁵⁷Sur le tableau 6, il manque les pointages et la dactylologie, deux catégories relevant de la visée non illustrative et que je n'étudiais pas à cette période.

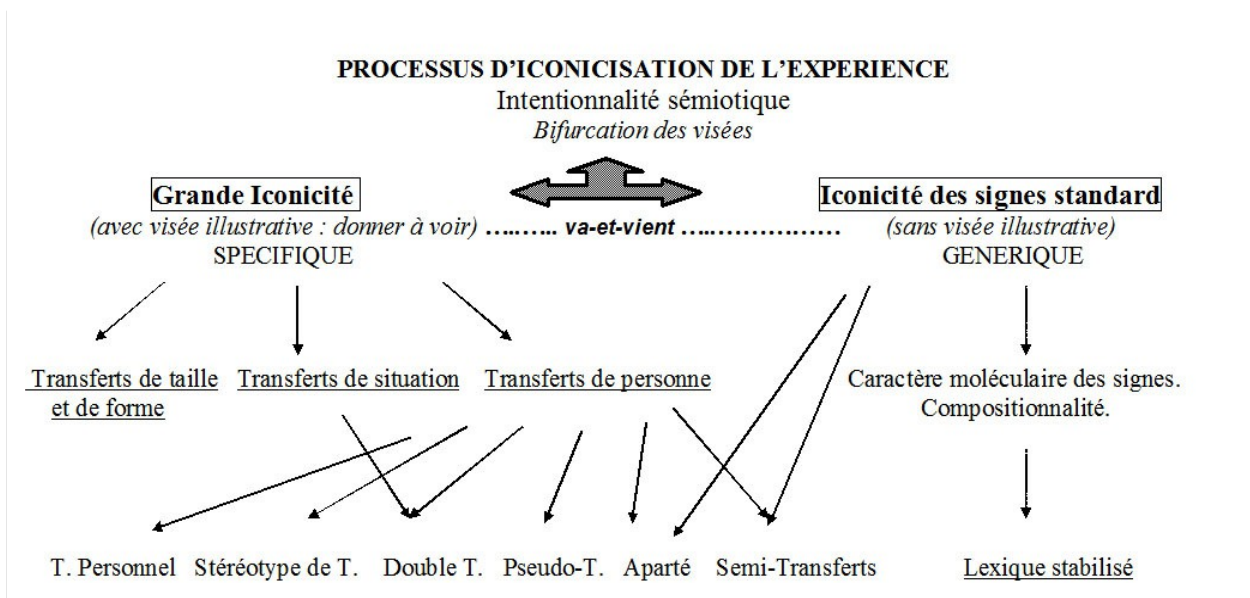


Tableau 6 : Représentation schématique des catégories du modèle sémiologique tel que dans Cuxac (2000) d'après Sallandre (2003 : 128)

Même si les fondements de ces catégories et leur répartition en fonction des deux grands modes de production du sens (ou visées) n'ont pas considérablement changé, une extension et un approfondissement ont eu lieu grâce à l'analyse systématique en corpus de données variées à l'occasion de ma recherche de doctorat (Sallandre 2003)⁵⁸. Ma démarche a été guidée par l'observation des formes, en corpus : à chaque fois que j'étais confrontée à une occurrence dont la structure n'était pas décrite dans le modèle de Cuxac (1985-2000), je la consignais, à part, en lui assignant une étiquette provisoire. Puis j'observais si cette forme était récurrente ou pas. S'il y avait une régularité dans la forme et la fonction des paramètres assignés à cette occurrence, alors je lui assignais une nouvelle étiquette. Ainsi, j'ai adopté une démarche empirico-inductive, classique en linguistique de corpus. C'est ainsi que je suis passée de treize à vingt-trois catégories. Les nouvelles catégories sont toutes un approfondissement des structures de transferts existantes, comme l'illustre le tableau 7. Les nouvelles catégories de Sallandre (2003), sur fond jaune dans le tableau 7, par rapport à celles de Cuxac (2000), sur fond bleu, étaient : TP loupe ; TP proforme (plusieurs structures) ; TP en discours rapporté (plusieurs structures) ; et différents Doubles Transferts (plusieurs structures).

Je ne détaille pas ici la définition de chaque catégorie puisque j'y reviens dans la section suivante en proposant de légers réajustements, et puisque, tout au long de ce volume, de nombreux exemples illustrent les principales catégories.

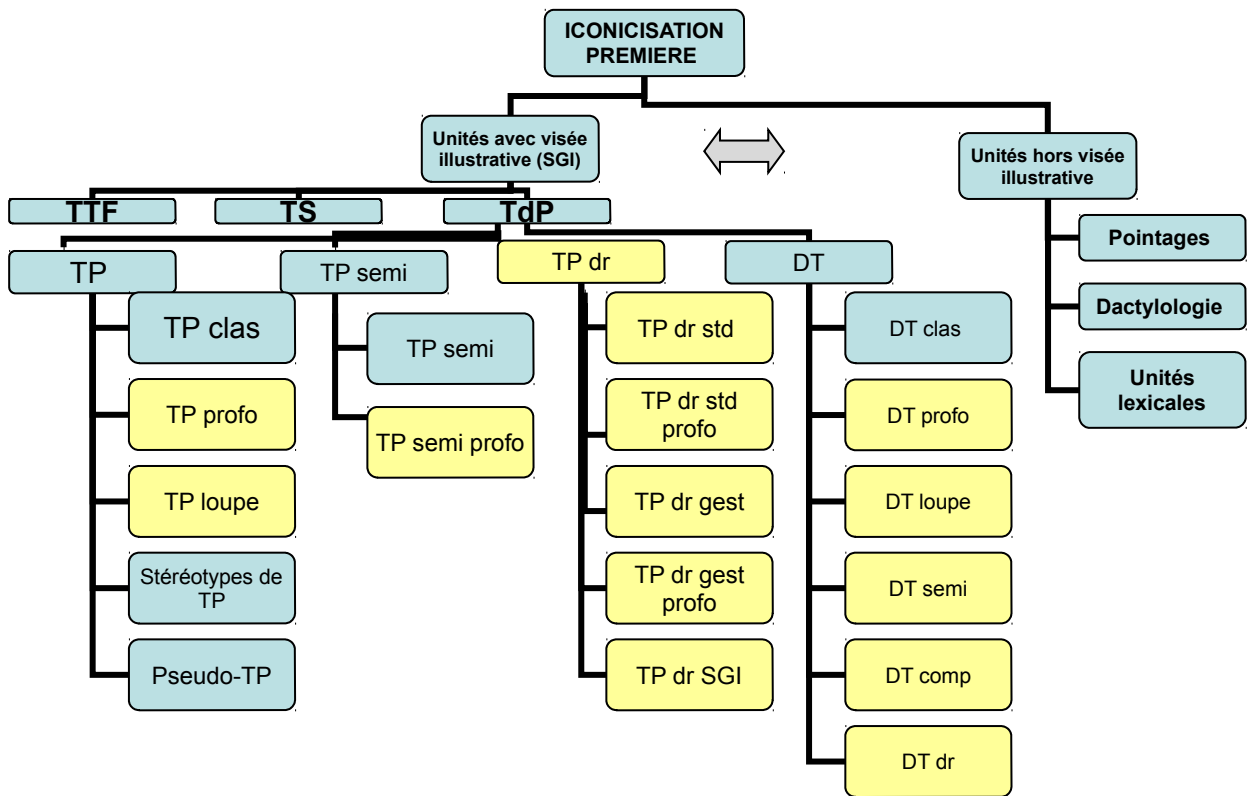


Tableau 7 : Représentation des catégories du modèle sémiologique dans Sallandre (2003 : 129). En bleu, les catégories *historiques*, en jaune, les catégories *nouvelles*, soulignées, les catégories mêlant les deux visées

Catégories	MOY % Chev1	MOY % Ois	MOY % Cuis
TTF	8,0	8,8	9,6
TS	4,8	13,2	1,9
TP clas	24,7	17,4	13,1
TP profo	5,7	4,5	0,0
TP loupe	2,3	1,2	0,0
TP stéréo	0,1	1,0	0,4
TP dr gest	4,2	1,0	0,3
TP dr g-profo	0,3	0,1	0,0
TP dr GI	1,5	0,4	0,0
TP dr std	14,1	8,8	1,5
TP dr st-profo	0,4	0,1	0,0
TP semi	2,8	2,4	0,2
TP se-profo	0,1	0,3	0,0
TP pseudo	0,1	0,1	0,0
DT clas	3,4	1,9	6,2
DT profo	0,5	1,1	0,0
DT loupe	0,1	0,7	0,0
DT semi	0,3	0,9	0,0
DT dr	0,1	0,1	0,1
DT comp	0,2	0,5	0,1
Signes std	22,8	30,8	61,4
Pointages	3,3	4,6	4,2
Dactylo	0,1	0,0	1,0
Total unités	100,0	100,0	100,0

Tableau 8 : Proportions de chaque catégorie dans le corpus LS-COLIN pour treize signeurs et dans trois discours (Sallandre 2003 : 265)

Il faut replacer les catégories du tableau 7 dans le contexte du début de la décennie 2000. Cette recherche représentait la première tentative non seulement de raffiner des catégories non conventionnelles de la LSF, les structures de transferts, et démontrait ainsi la compositionnalité à l'œuvre dans ces structures, et était associé à une mise à plat quantitative, présenté dans le tableau 8. Celui-ci⁵⁹ fait ressortir des éléments clés quant aux proportions respectives de chaque catégorie, dans trois discours différents, et pour une moyenne des productions de treize signeurs adultes : les catégories les plus importantes quantitativement sont les unités lexicales (appelées *signes standard* dans le tableau, suivant la terminologie de Cuxac 2000), suivies des TP clas (transferts personnels classiques) et, seulement pour le genre narratif, des TP dr std (TP en discours rapporté, standard). Le tableau 8 montre également que la variété des TP autres que classiques (TP proforme, TP loupe, etc.) est représentée uniquement dans le genre narratif, et pas dans le genre explicatif, et en faible proportion pour chacune des catégories (moins de 1% en moyenne, le plus souvent). Pour les transferts autres que les prises de rôle, le tableau 8 fait ressortir une utilisation de TTF (transferts de taille et de forme) assez proche quel que soit le type de discours (moyenne de 8,8% pour les trois discours), et en revanche assez variable pour les TS (transferts situationnels), avec 4,8%, 13,2% et 1,9% respectivement pour le *Cheval*, les *Oiseaux* et la *Recette de cuisine*. Les TTF servant à la description des entités, il n'est pas surprenant d'en trouver dans des proportions assez similaires malgré des genres discursifs différents, pour décrire le fond et les figures dans les narrations, et pour décrire les ingrédients et les récipients dans les recettes de cuisine. Les TS étant utilisés, eux, pour le déplacement d'un agent (animé, le plus souvent) par rapport à un locatif stable, il est logique d'en trouver davantage dans les narrations que dans les explications. La différence de pourcentages de TS entre les deux récits s'explique par le support : alors que les dessins du récit du *Cheval* invitent à une grande liberté d'expression de l'énonciateur, qui peut exprimer les trois personnages soit du point de vue interne (variété des transferts personnels) soit du point de vue externe (transferts situationnels), le récit des *Oiseaux*, du fait de l'omniprésence de l'arbre, ayant à la fois la fonction de fond et de figure dans ce support de dessins, contraint l'énonciateur à se placer en point de vue externe une grande partie du récit, et donc à maintenir l'entité *arbre* avec sa main dominée et son avant-bras, ce qui produit un fort taux de transferts situationnels (pour une analyse détaillée des contraintes spatiales, voir Sallandre 2003 : 271-275 et Sallandre 2006 : 215-217). Pour les catégories hors visée illustrative, le pourcentage des pointages est assez proche dans les trois discours, avec une moyenne de 4%. Enfin, les unités dactylographiées sont extrêmement rares, même pour le genre explicatif (1% en moyenne), ce qui confirme que la dactylographie, en LSF, est loin d'être massive et reste du domaine de l'emprunt (au français écrit).

59

⁵⁹Ce sont les données détaillées du tableau 8 qui ont servi à établir les tableaux et graphiques synthétiques de la section 3.1.2 qui eux, permettent une vue très globale de la répartition des types d'unités en LSF.

Ainsi, la double analyse, qualitative et quantitative, de ces données, a représenté pour moi un pas décisif — même s'il n'est pas le seul possible — dans l'objectivation du modèle sémiologique. Après ces premiers résultats quantitatifs, en effet, on ne pouvait plus me dire, en conférence ou ailleurs des arguments du type : « *Les unités non conventionnelles (i.e. les transferts) représentent de toute façon une part minime des unités de la langue des signes, elles n'apparaissent que dans les récits, elles sont non linguistiques, c'est de la pantomime, etc .* ». Des recherches nombreuses ont suivi dans le champ, épousant ou non ce modèle, et proposent à leur tour une double analyse qualitative et quantitative (notamment Fusellier-Souza 2004, Jacob 2007, Estève 2011, Limousin 2011, etc.)⁶⁰.

3.3 Réagencement de certaines catégories

Ma conception de l'organisation des catégories de la langue des signes a évolué, au fil des échanges et des corpus, et passe, aujourd'hui, par trois mots-clés : resserrement, suppression et ajouts. L'organisation de base reste la même et peut être synthétisée par le tableau 9 qui présente moins de détails que les tableaux 7 et 10.

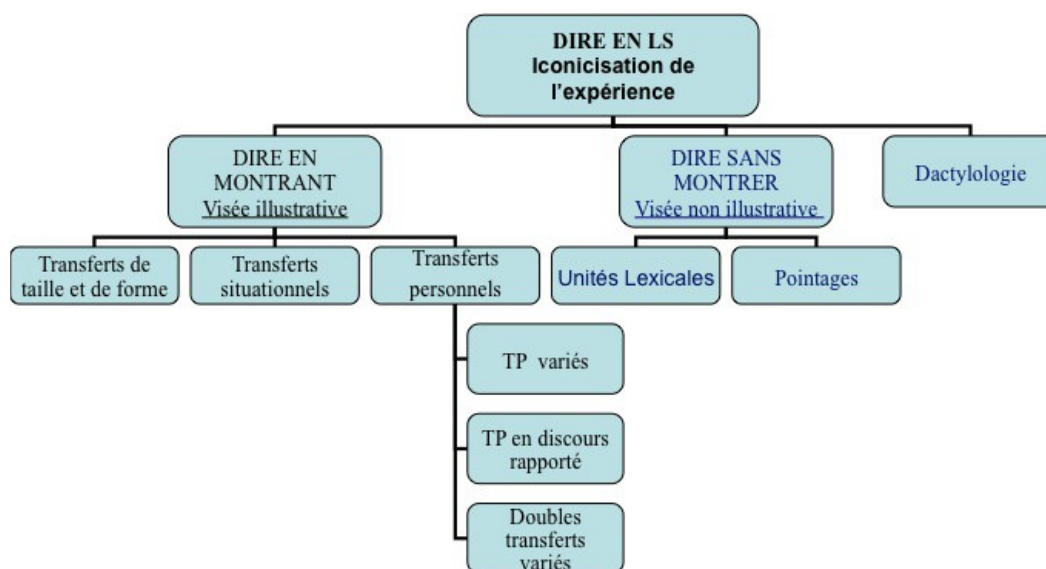


Tableau 9 : Représentation intermédiaire des catégories du modèle sémiologique

60

⁶⁰Cette double analyse est rendue aujourd'hui beaucoup plus aisée grâce aux progrès des logiciels d'annotation et de statistiques notamment.

Ainsi, les catégories principales (TTF, TS, TP classique, TP en discours rapporté, UL, Pointage Dactylogie) n'ont pas à être modifiées. En revanche, voyons dans les sections suivantes les catégories qui doivent subir quelques changements afin d'apporter plus de cohérence au système. Ces changements peuvent être uniquement terminologiques (le TP proforme devient TP maintien) ou bien toucher à la composition de la structure, comme c'est le cas avec les transferts situationnels.

3.3.1 Une catégorie à ajouter : le transfert situationnel sans locatif

Dans sa définition classique (Cuxac 1985), un transfert situationnel (TS) est le déplacement d'une entité (par la main dominante) par rapport à un locatif stable (par la main dominée). La main dominante, par sa configuration, indique le type d'agent dont il s'agit (par exemple, l'index tendu réfère souvent à un humain debout, la configuration 'X' à un animal à quatre pattes, etc.), et par son mouvement, elle indique la nature du déplacement (tout droit, en zig zag, en montant, en descendant, etc.). L'expression faciale indique également la nature de l'action (rapide, avec effort, etc.) tandis que le regard précède, dans un premier temps, la main dominante, puis suit le déplacement de celle-ci. Enfin, et c'est là une différence majeure avec le transfert personnel, le buste n'est pas investi d'une fonction, il n'incarne pas de personnage transféré. Ainsi, dans un TS, la scène est comme vue de loin, présentée dans son ensemble. Mais il arrive qu'un composant soit absent de cette structure, à savoir la main dominée. Dans les années 1990 et jusqu'à récemment, l'absence de la main dominée dans un TS rendait la structure non acceptable. En effet, quand je présentais des exemples de ce type à mon collègue Jimmy Leix, enseignant sourd de LSF à l'université Paris 8, celui-ci me disait que ses collègues de l'Académie de la LSF et lui-même n'acceptaient pas cette structure comme faisant partie de la LSF. Non sans humour, il prenait l'exemple d'un énoncé dans lequel un agent voudrait sauter d'un plongeur, mais où le plongeur ne serait pas mentionné. Selon lui, l'agent allait tout simplement tomber... Dans cette logique, l'absence d'une partie de la structure rendait celle-ci agrammaticale, voire impossible, et il fallait corriger les apprenants quand ils produisaient de telles formes. Néanmoins, depuis quelques années, on rencontre de plus en plus cette forme, surtout chez les enfants, les adolescents et les jeunes adultes. Concernant les enfants, on peut faire l'hypothèse développementale que le TS étant difficile à produire avant l'âge de 7-8 ans (Jacob 2007, Tang et al 2007), en raison de sa complexité articulatoire et cognitive (fonctions différentes assignées à chacune des mains, décentration nécessaire, point de vue externe), les enfants vont acquérir la structure complète en grandissant. Concernant les adolescents et les adultes qui font des TS sans locatif, les

61

⁶¹ Les pointages ont fait l'objet d'une étude détaillée dans Garcia, Sallandre, Schoder et L'Huillier (2011) qui a amené à proposer une catégorisation de ces unités selon des critères formels et fonctionnels. Pour plus de détails, je renvoie le lecteur à cet article ainsi qu'à Garcia et Sallandre (2014), ces deux publications figurant dans le volume 2. Par ailleurs, voir le chapitre 4 sur la méthodologie d'annotation des pointages et l'aspect heuristique de ces annotations, celles-ci nous ayant amenées, en cours d'étude, à modifier notre catégorisation.

hypothèses sont multiples et relèvent de variantes sociolectales : cette forme apparaît plutôt dans le registre standard, non soutenu, d'après des enseignants sourds interrogés⁶². Il peut s'agir également d'une variante diachronique, la LSF, comme toute langue, évoluant constamment et pouvant accepter aujourd'hui une forme qui n'était pas acceptable il y a quinze ou vingt ans.

Pour illustrer ce changement, je propose les exemples des figures 13 et 14. La figure 13 présente deux exemples de TS classiques différents, issus du corpus LS-COLIN : dans le premier, à gauche, un cheval (main dominante) est en train de sauter par dessus une barrière (main dominante) ; dans le deuxième exemple, sur l'image de droite, la queue du chat (qui représente ici une métonymie de l'agent, par la main droite, dominante) est en train d'avancer le long de la branche d'un arbre (bras et main gauche). La figure 14 présente deux exemples de TS sans locatif, issus du corpus Creagest-Acquisition : le premier exemple est effectué par une signeuse adulte qui figure, par sa main dominante, une souris en train de se déplacer sur la pointe des pieds. Sa main dominée est le maintien, non activé, de la structure précédente, elle n'a donc pas de fonction ici. La signeuse voulant se focaliser sur le déplacement de l'agent, et sur la modalité de ce procès (l'expression faciale suggère l'espièglerie de la souris), elle n'a pas jugé utile d'ajouter un locatif pour exprimer le support sur lequel se déplaçait l'agent. C'est le même cas de figure avec l'exemple de droite de la figure 14, produit par une enfant sourde de parents sourds âgée de 5 ans : sa main dominante représente une chenille en train de descendre. Le support sur lequel a lieu l'action est une feuille et est implicite car il a été introduit précédemment, cette jeune signeuse ne l'a pas répété dans cette structure pour se focaliser sur le type de déplacement. Malgré l'absence de locatif dans ces deux exemples, on peut néanmoins juger acceptables les deux structures, celles-ci étant contraintes par le type de stimuli (des courtes vidéos se focalisant sur les déplacements de personnages, Hickmann et al 2009, et voir le chapitre 6) et étant tout à fait interprétables par le contexte. Dans ses observations sur les types de déplacements en LSF, Camille Schoder observe un grand nombre de cas similaires (voir Schoder, en cours, et Hickmann, Schoder et Sallandre, sous presse). Ainsi, au vu de l'usage de la LSF, il semble nécessaire aujourd'hui de distinguer deux sous-catégories de TS : les TS classiques (c'est-à-dire complets) et les TS sans locatif.

62

⁶²Propos échangés à plusieurs reprises avec des stagiaires sourds dans la formation du DPCU, eux-mêmes enseignants de LSF.

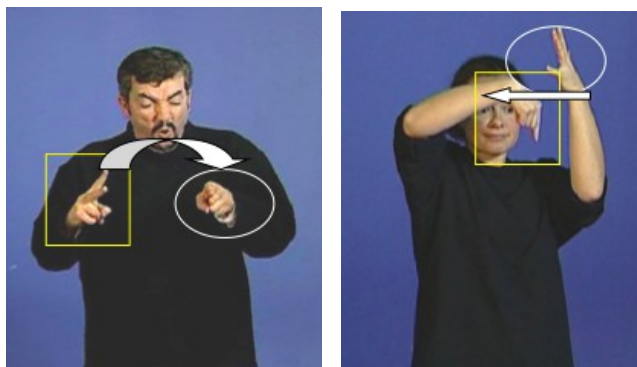


Figure 13 : Deux exemples de TS classiques (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)



Figure 14 : Deux exemples de TS sans locatif par une adulte (32 ans) et une enfant (5 ans), (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

Après avoir fait les ajustements nécessaires pour ce qui concerne les transferts sans prise de rôle (les TS), voyons à présent les changements que je propose pour les catégories de transferts incarnant une ou plusieurs entités (les TP et DT).

3.3.2 Une catégorie à supprimer : le TP loupe

Le TP loupe est un exemple de sous-catégorie qui n'était pas identifiée par Cuxac 2000 et que j'avais proposée dans ma thèse. Le principe étant qu'une catégorie n'est pertinente que si on peut la distinguer d'une autre par des critères formels et/ou sémantiques, j'avais distingué comme critère formel la duplication du mouvement d'une partie du corps, petite, (par exemple la bouche, les yeux), par les mains ; et comme critère sémantique, la duplication du sens véhiculé par ces deux parties du corps, les mains produisant un effet de loupe. Dans mon corpus de thèse, j'avais des doutes sur les occurrences que j'observais et que j'annotais provisoirement *semi-TP* ou *autre TP*. Après consultation de mon collègue sourd Jimmy Leix sur ces occurrences qui étaient proches des semi-TP, nous avons décidé que l'effet de loupe produit par les mains, dans ces structures, valait la peine de créer une nouvelle catégorie et de la nommer de façon idoine.

Par exemple, pour la structure traduisible par l'énoncé « la vache rumine » (figure 15), les mains reproduisent, en les grossissant, l'action effectuée par l'énonciateur, qui imite un personnage transféré en train de ruminer. L'action effectuée par une petite partie du corps (la bouche) est dédoublée, avec un effet grossissant, par les mains. C'est pour cela que Jimmy Leix et moi avons jugé pertinent de dégager cette structure par rapport à un TP classique ou à un semi-TP. Mais, suite à l'observation d'un plus grand nombre de signeurs, je me suis aperçue qu'à chaque fois qu'il y avait un

effet de loupe, l'unité lexicale traduisant l'action existait et était produite dans le cadre d'un semi-TP. C'est le cas avec *ruminer* dont l'UL RUMINER existe et est effectuée par le mouvement des mains qui imitent l'action de ruminer/mâcher, il est vrai de manière très iconique (iconicité dégénérée). Ainsi, aujourd'hui, j'ai abandonné cette sous-catégorie de TP car celle-ci générerait trop de recouvrements avec une catégorie mieux identifiée formellement et sémantiquement, le semi-TP.



Figure 15 : « La vache rumine », structure catégorisée auparavant comme un TP loupe, aujourd'hui comme un simple semi-TP (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)

3.3.3 Des catégories à renommer : les TP proforme

Dans le cas des TP proforme, et des sous-catégories qui y sont reliées, il ne me semble pas nécessaire de changer l'agencement de la combinatoire entre les paramètres, qui est logique et qui fonctionne bien. Je propose uniquement un changement de terminologie, de manière à être plus claire et à éviter tout recouvrement avec d'autres catégories et toute ambiguïté. Pour ces catégories, j'ai souhaité remplacer le terme *proforme* par celui de *maintien de configuration*. En effet, j'ai abandonné le terme *proforme*, car, bien qu'étant très approprié dans la logique du modèle sémiologique qui restreint sa définition à la seule configuration manuelle dans les structures de grande iconicité (Cuxac 2003a, voir section 2.6.2 sur les paramètres), ce terme me semble piégé car il est extrêmement polysémique, tant dans la littérature internationale⁶³ qu'au niveau national. En effet, Engberg-Pedersen (1993) a utilisé ce terme pour référer à des éléments de reprise, en langue des signes danoise (DSL), qui pouvaient avoir valeur de pronoms, mais sans se limiter à la configuration manuelle. Cela pouvait être un pointage, mais pas uniquement. En France, Millet, Risler et Bras (2004) et Millet (2006) reprennent ce terme dans la tradition d'Engberg-Pedersen en précisant que cet élément de reprise peut s'étendre à l'ensemble du corps du signeur. Ainsi, une main, un bras, ou le corps tout entier peut avoir une valeur anaphorique d'une entité précédemment introduite que ces auteurs appellent *proformes*⁶⁴.

63

⁶³Voir par exemple, pour la BSL, leur définition de *proform* : http://bslqed.com/18.1_Proform-i-335.html

64

⁶⁴Là où le modèle sémiologique va parler, selon le cas, de transfert de taille et de forme (description d'une entité), de transfert situationnel (déplacement d'un agent par rapport à un locatif stable), ou de transfert personnel (corps investi dans une prise de rôle).

Ainsi, malgré l'intérêt de ce terme, j'ai constaté à maintes reprises qu'il apportait beaucoup de confusions, en particulier chez les étudiants, sourds et entendants. C'est pourquoi je préfère ne plus l'utiliser, pour ce qui concerne le modèle sémiologique en tout cas, et revenir à l'appellation classique de *configuration de grande iconicité* pour désigner les configurations porteuses de sens faisant partie des transferts telles que les a inventoriées Cuxac (2000).

Une autre confusion est apparue avec cette étiquette *TP proforme* qui induisait une ambiguïté avec le *TP classique*. En effet, puisque le proforme est, dans le modèle sémiologique, le paramètre de la configuration manuelle, il y a forcément un proforme (ou deux) dans toutes les structures de transferts, quelles qu'elles soient. Or, si une catégorie s'appelle *TP proforme*, cela peut sous-entendre qu'il n'y a un proforme que dans celle-ci, ce qui n'est évidemment pas le cas.

Ainsi, c'est pour ces deux raisons que j'ai proposé dans mes cours, depuis quelques années déjà, le terme *TP maintien config* à la place de *TP proforme*, cette appellation se référant à la fonction de cette structure dans le discours, et qui rend donc le système de catégorisation de ces structures plus homogène.

Ainsi, le *TP proforme* devient *TP maintien config*, et le même changement terminologique affecte les autres structures qui en découlent (TP dr maintien et DT maintien). La définition et le contexte distributionnel dans le discours, eux, restent les mêmes : le locuteur a le choix, pour réintroduire une entité, soit de répéter l'UL (plutôt rare, chez l'adulte, mais pas chez l'enfant), soit de passer directement en TP classique, soit d'opter pour une position intermédiaire qui consiste, tout en étant en TP, à garder par une ou deux mains la configuration manuelle de l'UL de l'entité à laquelle elle réfère. C'est le cas dans la figure 16 ci-dessous.



Figure 16 : Unité lexicale VACHE et TP maintien de la vache (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)

Sur la figure 16, l'image de gauche est l'arrêt sur image de la première mention de l'agent *vache* dans le récit, introduite après un pointage (« une vache est là, massive, qui rumine dans le pré »), au moyen de l'UL *VACHE*. Outre l'utilisation de l'UL, les deux indices non manuels indiquant qu'il s'agit de l'introduction d'un nouveau topique sont, comme chez de nombreux signeurs, le regard porté vers l'allocutaire et la labialisation du mot, ici [vaʃ]. L'image de droite montre la réintroduction de cet agent, en TP maintien de la configuration 'J'. Historiquement, c'est cette configuration 'J' qui reprend le trait saillant *corne* que la LSF a utilisée pour lexicaliser le référent *vache*, et qui a donné l'UL *VACHE*. Dans l'image de droite de la figure 16, les indices non manuels sont, par contraste avec l'unité

précédente, le regard porté vers une portion d'espace (là où est supposée regarder la vache), l'absence de labialisation, et l'expression faciale qui est celle de l'agent incarné (la vache étonnée). Un dernier élément distingue l'UL du TP maintien, hors éléments paramétriques : il s'agit de la durée de réalisation du signe, qui est particulièrement rapide pour l'UL⁶⁵, qui a pour fonction uniquement d'informer de l'introduction d'un nouvel agent, alors qu'elle est longue pour le TP maintien config.



Figure 17 : TP dr UL et TP dr gestualité de la vache qui dit : « Attends ! » (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)

Toujours chez cette même signeuse, plus loin dans son récit, lorsqu'elle veut incarner le personnage de la vache qui s'adresse au cheval, la façon la plus économique pour elle de le faire est de maintenir avec sa main dominée la configuration 'J'. C'est d'ailleurs la signeuse du corpus LS-COLIN qui a le plus recours aux TP maintien⁶⁶. La figure 17 montre deux exemples de ce maintien qui se suivent alors que les énoncés sont cette fois en discours rapporté : l'image de gauche montre ainsi un TP dr UL tandis que l'image de droite montre un TP dr gestualité. Les deux paramètres qui distinguent ces structures sont le pattern labial et la configuration de la main dominante : la labialisation [atã] est coarticulée avec l'UL ATTENDRE produite par la main dominante, tandis que le mouvement labial, une moue rassurante, accompagne le geste conventionnel d'attendre marqué par la configuration 'main plate'. Le reste des paramètres est identique dans les deux structures : regard orienté en bas à gauche (vers le locus du cheval), main dominée, posture corporelle.

3.3.4 Des catégories à ré-agencer : les doubles transferts

Les doubles transferts sont les structures de grande iconicité les plus complexes articulatoirement et sémantiquement car les différents paramètres remplissent des fonctions variées, comme pour les autres transferts, avec encore plus de densité sémantique⁶⁷. Par exemple, alors que dans les transferts

⁶⁵

⁶⁵Ce qui explique que cette capture d'image soit floue.

⁶⁶

⁶⁶Les TP maintien représentent 14% du total des unités pour cette signeuse, dans le récit du Cheval, alors que la moyenne des treize signeurs du corpus pour cette catégorie est de 5,7%.

⁶⁷

⁶⁷Ce qui justifie pleinement de considérer ces paramètres comme des morphèmes et non comme des phonèmes, pour faire écho à la section 2.6.2.

de taille et de forme et les transferts situationnels, le buste n'est pas utilisé, il l'est dans les doubles transferts et a pour fonction de représenter l'entité incarnée en TP. Ou encore, alors que dans les TP, les deux mains peuvent être symétriques, donc avoir une seule valeur sémantique (par exemple *pattes d'animal*), dans le DT, chacune des mains a une valeur différente. En effet, dans sa définition classique (Cuxac 2000), un double transfert (DT) est l'association simultanée d'un locatif de TS et d'un TP. Partant de cette définition et de l'observation en corpus, j'avais proposé lors de ma thèse d'accroître le nombre de catégories de DT, ce qui permettait de mieux comprendre la compositionnalité à l'œuvre dans les structures de transferts, ce qui donnait cinq DT distincts : DT classique, DT proforme, DT semi, DT complet, DT dr.

Aujourd'hui, je propose quelques réajustements mineurs, dans la logique d'ensemble de cette section, c'est-à-dire de ce qui est proposé pour le TS sans locatif dans la section 3.3.1, d'une part, et de la volonté de renommer certaines structures d'autre part.

La figure 18 présente deux exemples de DT classiques produits par une signeuse adulte dans le corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011). Dans cette séquence du récit *Tom et Jerry*, le chat se verse du lait dans un bol dans le but de le boire. La signeuse a précédemment introduit le bol par un transfert de taille et de forme, puis, dans l'unité suivante, elle effectue son premier DT (image de gauche) : tandis que la main dominée maintient la forme du bol introduit dans le transfert précédent, ce qui a pour fonction d'être locatif de TS, la main dominante figure l'action de verser le lait effectué par le chat. Aussi, tous les autres paramètres incarnent l'agent chat en TP (regard, expression faciale, buste). Le deuxième DT est produit neuf secondes plus tard (image de droite). La main dominée maintient à nouveau la forme du bol, en locatif de TS, et le reste du corps incarne toujours le chat en TP. La seule différence se situe au niveau du procès de l'énoncé, l'action de laper dans le bol, figurée par la main dominante en configuration 'U+pouce' qui suggère le mouvement de la langue en train de laper.

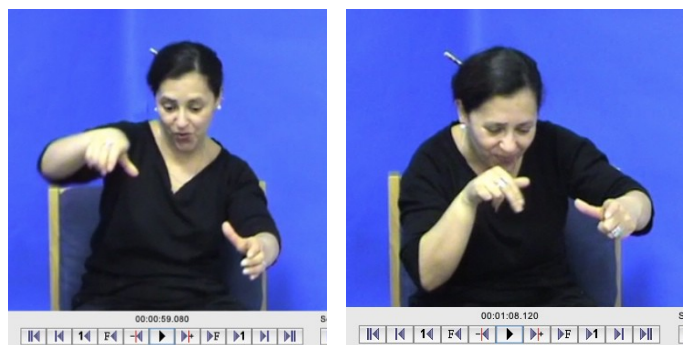


Figure 18 : Deux exemples de DT classiques (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

Un petit changement terminologique affecte le *DT proforme* qui devient le *DT maintien config* pour la même raison que le *TP maintien* abordé précédemment. Il s'agit donc, pour cette structure, d'un DT dans lequel l'une des mains est utilisée pour référer à l'entité précédemment incarnée. Dans l'exemple de la figure 19, la signeuse est en TP de la vache qui est en train de regarder un autre agent qui s'approche, le cheval. Le TP est figuré par son buste, son regard et son expression faciale, le

maintien de la configuration 'J' pour *corne de la vache* est figurée par sa main dominée, tandis que sa main dominante, en configuration 'X' exprime l'agent cheval. Cette structure est particulièrement complexe dans la mesure où elle présente simultanément deux agents (et un maintien de configuration), l'un exprimé en point de vue interne et incarné (en TP), l'autre en point de vue externe (en TS).



Figure 19 : DT maintien (corpus LS-COLIN, Cuxac et al 2002)

Même s'il n'y a pas de changements dans le semi-DT, sa complexité sémantique rendue possible par la compositionnalité paramétrique mérite qu'on s'y attarde quelques instants. Un semi-DT est un double transfert dans lequel la main dominante exprime le procès de l'énoncé par une unité lexématique, tandis que la main dominée figure soit un locatif stable, soit un autre actant. J'avais mis en évidence cette structure grâce à des occurrences du corpus LS-COLIN relevées dans ma thèse. J'ai trouvé ce même genre de structures complexes dans le récit *Tom et Jerry* du corpus Creagest-Acquisition, y compris chez les enfants les plus âgés. C'est le cas dans les exemples de la figure 20 produits par un enfant de 11;8 ans de parents entendants. L'image de gauche peut être traduite par l'énoncé "Le chat est surpris en découvrant la souris en face de lui" et elle se décompose comme suit : le buste, le regard et l'expression faciale⁶⁸ sont ceux du chat en TP, la main dominante exprime l'action d'être surpris par l'UL SURPRISE tandis que la main dominée représente la souris (agent du TS) qui fait face au chat. Ainsi, cette structure est, comme les autres DT, particulièrement complexe car elle permet simultanément l'expression de deux agents, de plus accompagnés d'une UL. Deux secondes plus tard dans cette même séquence, l'image de droite présente un second semi-DT qui a la même structure que le précédent : il y a maintien de l'agent souris par la main dominée (agent du TS) mais l'action effectuée par l'UL COLÈRE ainsi que l'expression faciale (TP) expriment cette fois la colère du chat qui pensait être seul mais qui est en fait dérangé par la souris. Ainsi, l'image de droite de la figure 20 peut être traduite par l'énoncé : "La colère du chat monte en voyant la souris".

68

⁶⁸L'expression faciale de ce personnage étant celle de la surprise, l'UL ne fait que préciser l'état d'esprit du personnage transféré (ou certains observateurs préféreront l'interprétation inverse, à savoir que l'UL est première, l'expression faciale secondaire).



Figure 20 : Deux semi-DT par un enfant de 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huilier 2011)

Pour conclure sur les DT, je dirais que la densité sémantique de ces structures est *prouvée* empiriquement par le fait que pour les traduire dans une autre langue, un mot ne suffit pas, il faut un énoncé complet.

Par ailleurs, pour produire ces structures, il est nécessaire que les signeurs aient une excellente compétence en langue des signes ⁶⁹. En revanche, au niveau de la compréhension, les DT sont bien compris même par des apprenants relativement débutants ⁷⁰. Ainsi, ces structures, comme de nombreux transferts, ont une apparence holistique, qui permet une compréhension globale rapide, alors qu'en production, elles sont hautement compositionnelles.

3.3.5 L'intégration des gestes coverbaux à la langue des signes : les stéréotypes de TP

Un point sensible des recherches sur les langues des signes est, selon les approches, le degré d'intégration de ce qui relève du *gesture*, c'est-à-dire de cet ensemble de gestes conventionnels pratiqués par les entendants autant que par les Sourds. Cette question est au cœur de la problématique linguistique car l'intégration des gestes, produits par des entendants ou des Sourds, a permis à la linguistique moderne d'étendre sa définition du langage et des langues. C'est pour cela que je m'intéresse à cette question et que je défends l'idée d'une sémiologie globale, commune aux entendants et aux Sourds, mais avec des particularités liées à chaque modalité et au fait d'entendre ou de ne pas entendre (voir la section 2.1).

Certains gestes coverbaux conventionnels (les *emblèmes* selon la terminologie de Kendon 1988 et McNeill 1992) sont intégrés à la LSF comme à d'autres langues des signes ⁷¹. Pour Cuxac (2000), ces gestes s'intègrent à la langue des signes en tant qu'unité lexicale et sont fréquents dans les dialogues entre personnages. Ils sont appelés *stéréotypes de transfert personnel*. Cuxac (2013 : 72) prend pour exemple l'UL glosée CHUT qui fonctionne comme un verbe et qui signifie *se taire*.

69

⁶⁹ Les adultes apprenant une langue des signes ne produisent pas rapidement de DT, parfois même jamais, tant cette structure est difficile articulatoirement et cognitivement (pensée visuelle).

70

⁷⁰ Tests réalisés en montrant à des débutants des corpus de narration comportant beaucoup de DT.

71

⁷¹ Voir l'exemple de stéréotype de TP en langue des signes néerlandaise (NGT) dans la figure 48.

Dans la classification de ma thèse, j'ai placé des formes dans des structures relevant du discours rapporté. Je me demande aujourd'hui si cela est pertinent pour toutes les occurrences rencontrées, puisque dans certains cas, le signeur n'est pas dans le cadre d'un dialogue entre des personnages transférés mais signifie juste que, en tant que narrateur-énonciateur, il montre l'action ou l'état d'esprit d'un personnage transféré. C'est le cas dans un exemple du corpus Creagest que je détaille brièvement ici. Dans le récit *Tom et Jerry*, un enfant de 11;8 ans produit trois occurrences de CHUT, pour indiquer que le chat ne doit pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention pendant qu'il fait une bêtise. Pour deux des trois occurrences, comme le regard de l'enfant est dirigé vers l'interlocuteur et que l'occurrence n'est pas située dans un dialogue, j'ai estimé que cet emblème était une UL lexicalisée en LSF et qu'elle spécifiait la manière (*discrètement, sans bruit*). Ici, c'est le signeur-énonciateur qui s'exprime, non le personnage en TP, je n'ai donc pas opté pour la catégorie des stéréotypes de TP. Pour l'une des occurrences, en revanche, plusieurs indices laissent à penser qu'il s'agit d'un stéréotype de TP. Au niveau des paramètres, le regard et le corps (tourné vers la gauche) sont ceux du personnage du chat ; au niveau distributionnel, le signe est produit dans une séquence au sein de plusieurs unités montrant des actions en TP [*prendre quelque chose – s'en aller – CHUT – ouvrir*], comme l'illustre l'extrait d'annotation de la figure 21. Cet étiquetage reste ouvert à la discussion, car il n'est pas toujours aisé, pour ce genre de structures, de trancher en faveur d'une catégorie ou d'une autre, en fonction des critères que l'on se donne (paramètres manuels et non manuels, distribution, cohérence discursive, etc.).

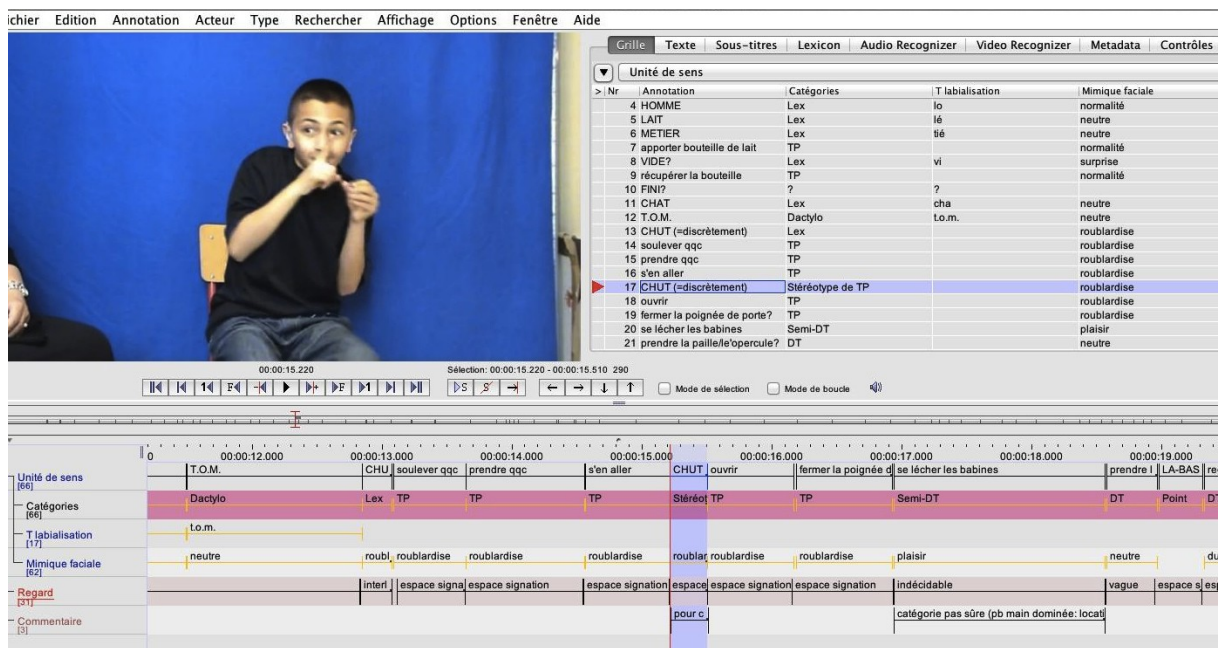


Figure 21 : Extrait d'annotation sous ELAN de la séquence dans *Tom et Jerry* contenant un stéréotype de TP, par l'enfant A., 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

3.3.6 Les unités phatiques

Certains signes de la LSF ne véhiculent pas d'information nouvelle dans le discours, ils n'ont pas d'autre fonction que de créer ou maintenir l'interaction entre les interlocuteurs. Ils répondent donc à la fonction phatique du langage telle que l'a proposée Jakobson (1963). C'est pourquoi j'ai récemment

proposé d'ajouter une catégorie *Phatique* à ma classification et je l'ai intégrée à la liste des catégories possible dans mon schéma d'annotation sous ELAN. Même si cela concerne très peu d'unités, cela permet de lever une ambiguïté et d'être plus précis dans la description des phénomènes discursifs propres à l'oralité de la LSF. Par exemple, pour un récit de *Tom et Jerry* qui dure 1'32 minutes et qui comporte 130 unités, une signeuse produit trois unités étiquetées *Phatique*. Il s'agit d'un petit hochement de tête pendant qu'elle est en train de signer très vite et avec les mains, une série d'actions en transferts effectuées par le chat et la souris. Ce petit « oui » a une valeur phatique car il soutient l'interaction avec l'allocutaire, qui est brièvement regardé, il ne veut pas signifier que ses personnages disent « oui » par exemple. L'intérêt d'avoir créé cette nouvelle étiquette est qu'elle permet de prendre en compte dans l'annotation des éléments non manuels (et parfois manuels également) qui seraient passés inaperçus autrement. La deuxième unité phatique est un geste transitoire entre deux séquences, et la troisième unité est l'esquisse du signe « voilà » effectué à la fin du récit, comme l'illustre la figure 22. Cette dernière unité du récit, considérée comme phatique car elle a la fonction de signifier à son interlocuteur que l'énonciatrice a fini son discours, aurait été notée auparavant comme l'unité lexématique VOILÀ (bien que je lui assignais déjà cette fonction). Je pense qu'il est plus juste de considérer ce type d'unités par leur fonction dans l'énonciation car ce ne sont pas des éléments lexicaux pleins. Mais j'admets laisser la question ouverte au débat car, encore une fois, ce type d'unités nous renvoie à la question de la frontière entre *geste* et *signe* et l'interprétation dépend des critères que l'on se donne...

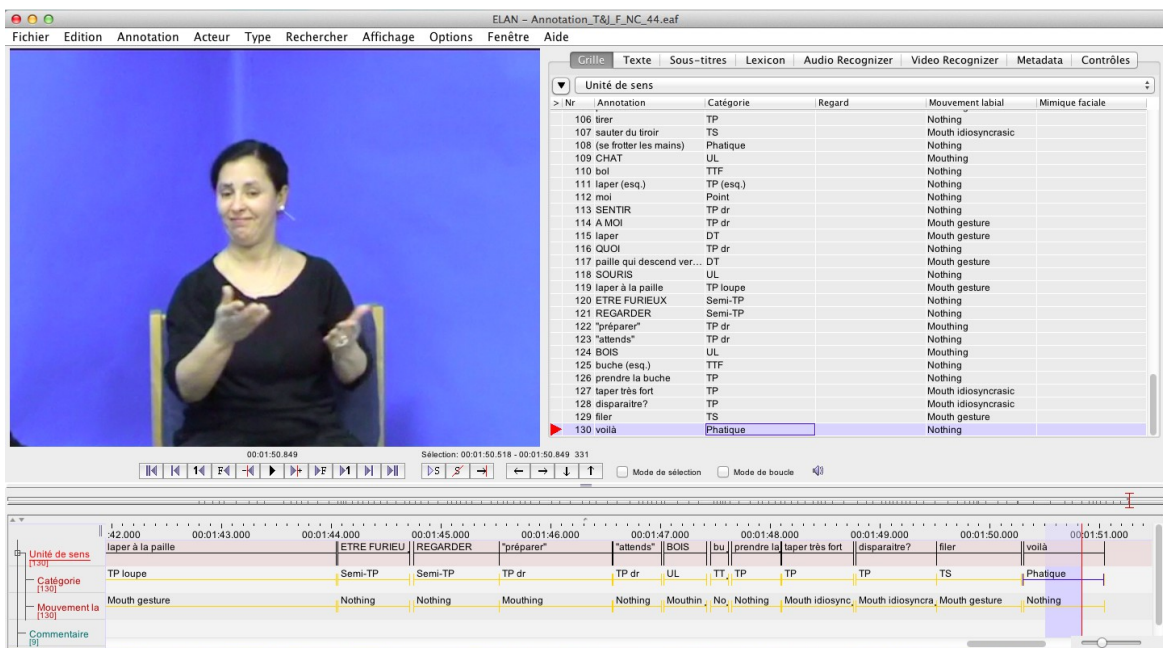


Figure 22 : Extrait d'annotation sous ELAN, unité phatique « voilà » à la fin de *Tom et Jerry* (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huilier 2011)

3.4 Tableau synthétique

Pour synthétiser ce chapitre et le réagencement des catégories envisagé, je propose le tableau 10 suivant, qui, même s'il est perfectible, permet d'avoir une vue d'ensemble sur l'état actuel des

catégories du modèle sémiologique selon mon interprétation. Le tableau 10 est à lire de la façon suivante :

- les éléments sur fond gris sont les hyper-catégories qui découlent des deux grands modes de production du sens définis par les visées, ce ne sont donc pas des catégories ;
- les éléments sur fond jaune, vert et bleu sont les catégories ;
- les éléments qui comportent un fond avec motif en pointillé sont les catégories qui intègrent des unités lexématiques.

Ce sont donc : UL, TP semi, TP dr et leurs ramifications.

4 Méthodologie de constitution de corpus et d'annotation des langues des signes

« En terrain conflictuel, comme peut l'être celui de la surdité, le risque n'est pas mince. Il est en effet évident que le discours du chercheur investi dans une communauté va participer de façon non négligeable aux modifications des représentations sociales et des savoirs. La responsabilité est donc grande et seule une déontologie bien affirm e peut éviter les d riv es. »
Agnès Millet (1999 : 33)

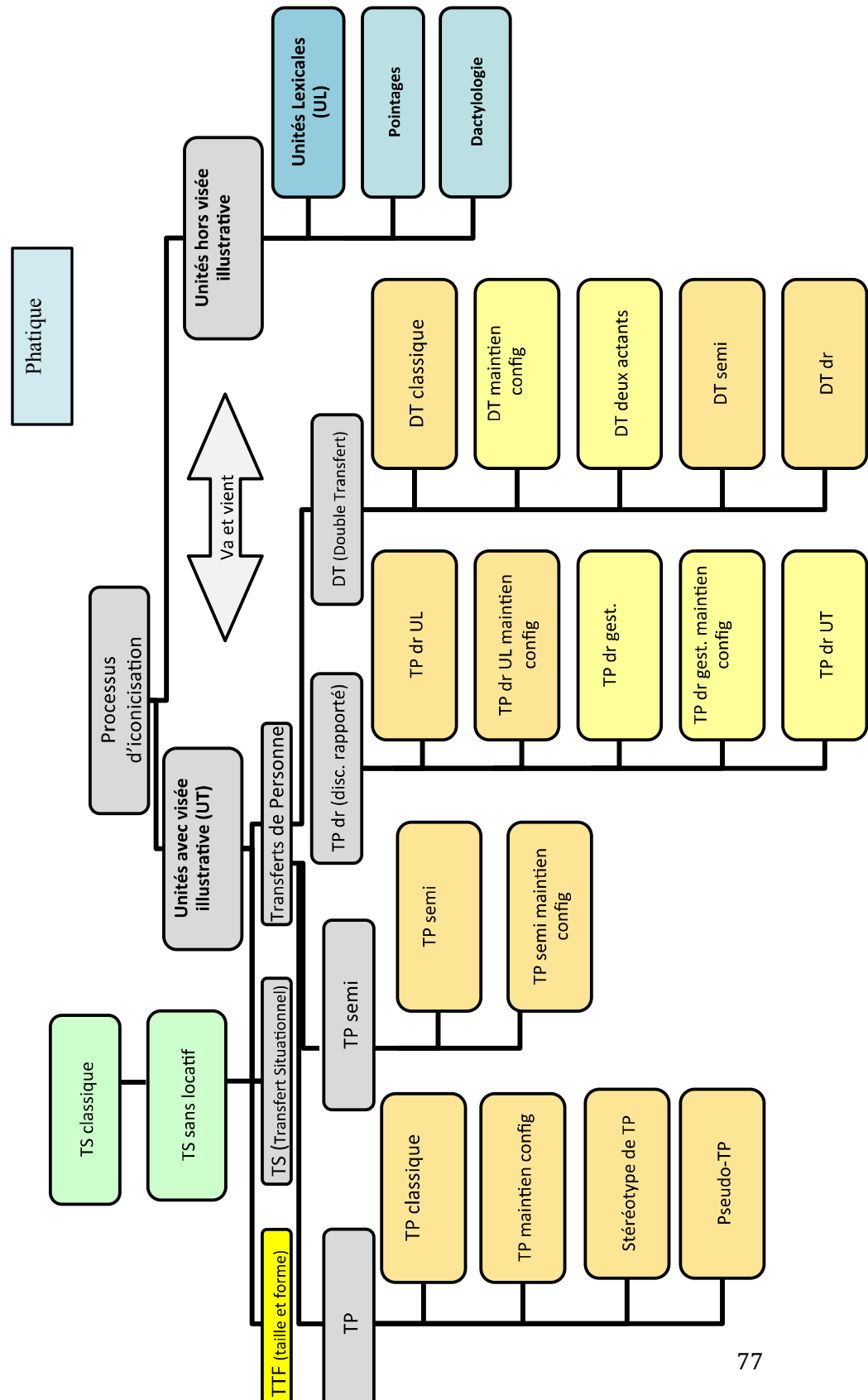


Tableau 10 : Représentation schématique revisit e des catégories du modèle sémiologique. Vision actuelle

Depuis le début de mes recherches en linguistique, j'ai eu la volonté de constituer des corpus de langues des signes qui soient utilisables non seulement par la communauté scientifique mais aussi par quiconque s'intéresserait au sujet (pédagogues, praticiens, familles, etc.). Il fallait donc que ces corpus soient suffisamment longs, présentant des genres discursifs variés et produits par des sujets aux profils divers. Cela a été le cas du corpus LS-COLIN (Cuxac et al 2002), et ça l'est davantage avec le corpus Creagest (Garcia et al 2011, Sallandre et L'Huillier 2011).

Mon but à travers la recherche sur corpus est de participer à l'élaboration des bonnes pratiques de constitution et d'analyse des corpus de langues des signes. Une source d'inspiration majeure est le travail réalisé depuis plusieurs décennies autour des corpus oraux par de nombreux chercheurs en langues vocales (notamment, Blanche-Benveniste 1997 ; Baude 2006 ; Jacobson et Baude 2012 ; Mettouchi 2008 ; Lacheret, Kahane et Pietrandrea 2014) mais aussi en langues des signes (Leeson et al 2006, Johnston 2008, Johnston & Schembri 2007 ; Crasborn, Zwitserlood & Ros 2008 ; Konrad et al 2012 ; Cormier et al 2011).

4.1 Corpus : données générales

Outre les aspects patrimoniaux incontestables des corpus de langues des signes, langues sans tradition écrite, sans territoire, et en danger pour certaines d'entre elles, le but scientifique premier de la constitution de corpus linguistiques est la falsifiabilité des modèles linguistiques qu'elle rend possible. En effet, face à des descriptions théoriques diversifiées, parfois orientées, les données rendues visibles et accessibles constituent en soi une *preuve* des usages d'une langue. Naturellement les données sont interprétables différemment selon l'approche théorique et les compétences interprétatives des chercheurs ⁷², mais l'accès aux données, resté longtemps impossible pour des raisons techniques mais possible aujourd'hui, permet à tout chercheur de revenir sur les données et d'en proposer une analyse personnelle. C'est là un progrès substantiel, il me semble, dans l'objectivation du travail de description des langues (Dalbera 2002).

72

⁷²Je me permets cette remarque car c'est un point très souvent tabou dans le champ : les chercheurs en langues des signes sont dans leur immense majorité entendants et n'ont pas la langue des signes pour langue première. Dans le meilleur des cas, ils apprennent une ou plusieurs langues des signes et s'entourent de collaborateurs sourds. On note une évolution notable de ces pratiques depuis une quinzaine d'années mais cette situation a marqué le champ durablement. Et ce fait sociologique incontestable a forcément des répercussions sur les modèles théoriques proposés (voir aussi Dalle-Nazébi 2006).

4.1.1 Une approche discursive

L'approche discursive, sur des corpus longs, me semble être la seule approche scientifiquement envisageable pour qui souhaite travailler sur les unités de transferts puisque ces structures n'apparaissent que dans le flux du discours, prennent leur sens en contexte, dans une dynamique d'introductions et de reprises anaphoriques des référents. C'est donc des corpus de discours complets que j'ai constitués en équipe, dans des genres variés (narratif, explicatif, descriptif, argumentatif). Cette démarche s'inscrit dans la tradition française de constitution de corpus longs et le plus naturels possibles (Jouison 1995, Cuxac 1996 — voir Sallandre et Braffort 2009 ; Garcia 2010)⁷³.

Les corpus d'élicitation d'énoncés bien délimités s'avèrent nécessaires pour étudier un phénomène particulier du langage, il est alors nécessaire de circonscrire précisément ses contextes d'apparition, mais je n'ai pas eu l'occasion jusqu'à présent de constituer ce type de données⁷⁴.

4.1.2 Les supports et stimuli utilisés pour la constitution des corpus

Depuis mon premier corpus (Sallandre 1998), j'ai utilisé les deux récits du *Cheval* et des *Oiseaux* (dessins en images, figure 24) tirés de Hickmann (2003). J'ai ensuite utilisé ces supports, très simples d'utilisation mais complets du point de vue narratif, spatial et actanciel, pour les divers corpus que j'ai constitués en équipe : corpus LS-COLIN, corpus Creagest, corpus de LSM. Et nombre de mes étudiants en DPCU, en licence professionnelle et en master ont également utilisé ces supports, afin de pouvoir, le cas échéant, faire des comparaisons. La célèbre histoire en images *Frog, Where Are You?* de Mayer (1969) (figure 25) a également été un support utilisé pour mon tout premier corpus ainsi que pour les corpus de LIS et d'ASL (Wilkinson 2002 et laboratoire ISTC-CNR). Jugeant cette histoire trop longue pour être restituée sans support, je ne l'ai pas réutilisée pour mes autres corpus.

Pour le corpus Creagest, en plus du récit sur images du *Cheval*, ont été ajoutés deux supports en vidéo afin de faire varier les types de stimuli : un extrait d'un épisode du dessin animé grand public *Tom et Jerry* (Hannah et Barbera 1948) (figure 26) et une série de vingt-six courtes séquences vidéos créées spécifiquement pour l'étude de la trajectoire et de la manière dans plusieurs langues (Hickmann et al 2009) appelée *Déplacements volontaires* (figure 27). Les *Déplacements volontaires* se composent de

73

⁷³Pour une vision de l'évolution des corpus de LSF, se reporter à Sallandre et Braffort (2009) : http://www.ru.nl/slcn/workshops/1_data_collection/ Ceci est une présentation orale donnée au workshop européen sur les corpus (SLCN1), où nous étions invitées à présenter les travaux français dans le domaine.

74

⁷⁴Voir cependant le projet en cours sur les impersonnels dans diverses langues, dirigé par Patricia Cabredo Hofherr, et mené notamment par Gemma Barbera sur la LSC, pour lequel mes collègues et moi comptons constituer un petit corpus de données élicitées en LSF (journée d'étude prévue en février 2015).

12 items cibles, 12 items contrôles et d'un item d'entraînement pour chaque situation. Les 12 items cibles sont composés de 6 items portant sur les événements « monter » et « descendre » et de 6 items portant sur les événements « traverser ».

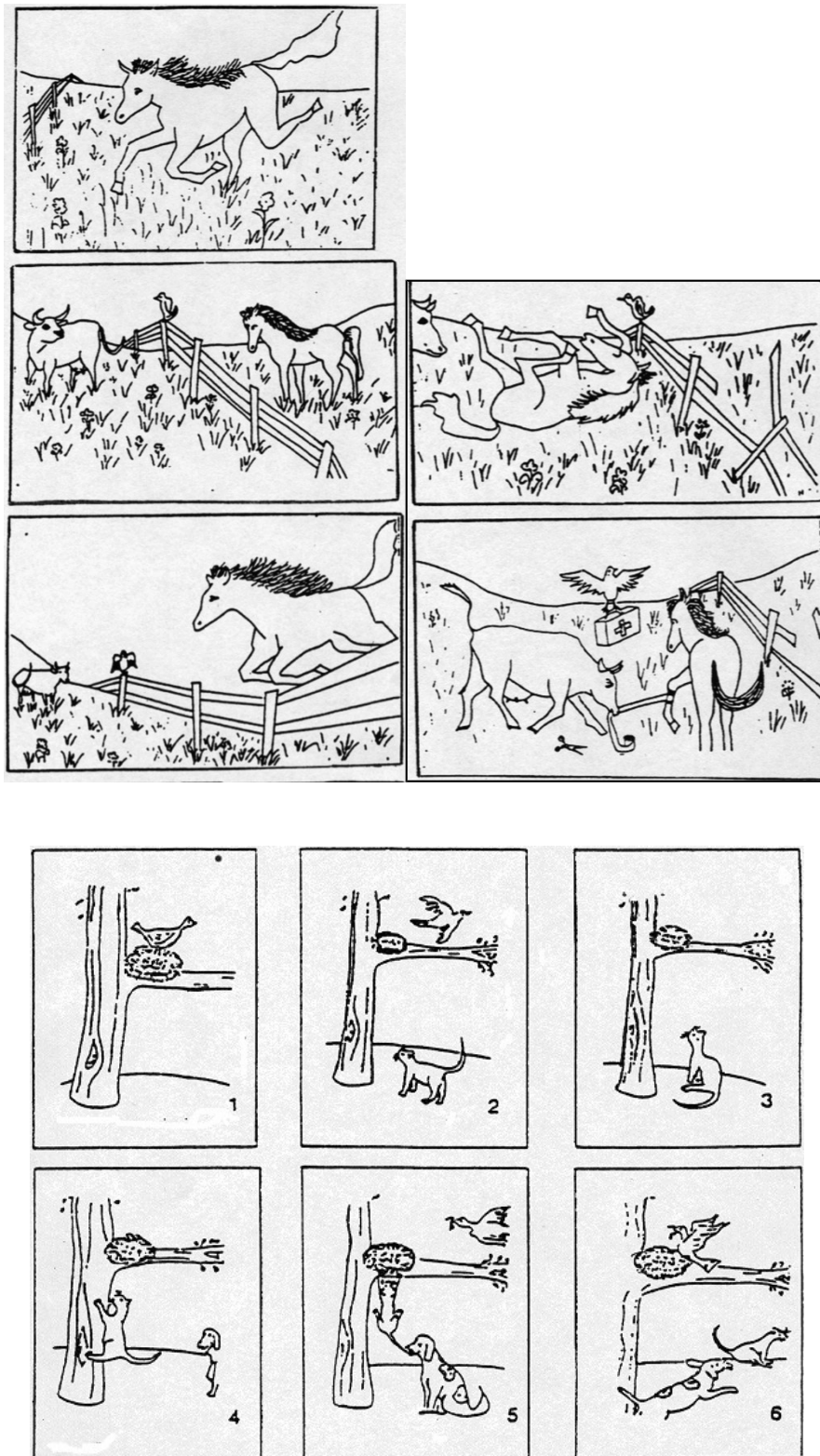


Figure 23 : Les deux supports de dessins en images, l'histoire du *Cheval* et des *Oiseaux*, Hickmann (2003)

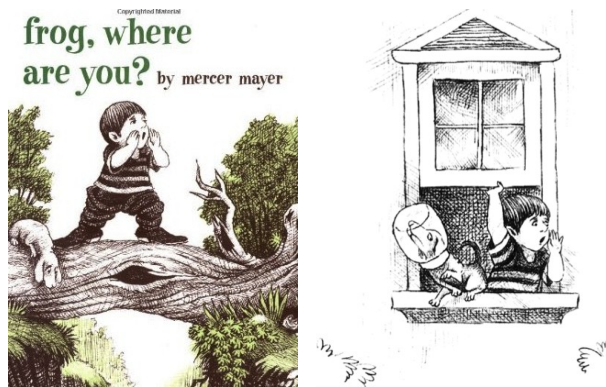


Figure 24 : Support du livre d'images *Frog, Where Are You ?* (Mayer 1969), couverture et image du garçon et du chien cherchant à la fenêtre



Figure 25 : Support vidéo *Tom et Jerry* (épisode « Dr. Jekyll and Mr. Mouse »), arrêts sur image du générique et de l'action finale (Hanna et Barbera 1948)



Figure 26 : Support vidéo *Déplacements volontaires*, arrêts sur image des items « la chenille grimpe » et « le bébé traverse » (Hickmann et al 2009)

4.2 Corpus de langues des signes variées

4.2.1 Etat des lieux des corpus disponibles et ceux qui ont été analysés

Comme le résume le tableau 11, j'ai à l'heure actuelle à ma disposition des corpus dans quatorze langues des signes distinctes. Ces corpus ont été constitués soit par moi-même dans le cadre de projets collectifs⁷⁵, soit été réalisés par des collègues ou des étudiants. J'ai eu la chance de participer à toutes les étapes de la création de ces ressources, de la conception à l'enregistrement des vidéos, en me rendant sur place quand cela a été possible, ou en dirigeant les travaux d'étudiants qui m'ont ensuite donné accès à leurs données.

⁷⁵

⁷⁵Projet Cognitique LS-COLIN (Cuxac et al 2002), projet ANR Creagest (Garcia et al 2012), projet Langue des Signes Mauricienne (Sallandre et Gebert 2006).

Ainsi, une centaine d'adultes sourds ayant pour langue première une langue des signes ont été filmés dans des conditions expérimentales les plus proches possibles, dans les différents pays. En ce qui concerne le corpus Creagest-Acquisition, 65 enfants et 17 adultes sourds français ont été filmés à ce jour. Parmi cette masse de données disponibles, au fil des ans, il m'a été possible d'analyser les discours complets de 89 locuteurs, enfants et adultes. Parfois, je n'ai pu annoter et analyser qu'un seul récit, par exemple celui du *Cheval* pour un signeur d'une langue donnée ; parfois, il m'a été possible d'analyser les productions du même signeur avec tous les stimuli présentés dans la section précédente (*le Cheval, l'Oiseau, l'Euro, le 11 Septembre, la Recette de Cuisine, Tom et Jerry, Déplacements volontaires* , et Divers) dans divers genres discursifs (récits sur images, récits d'expérience personnelle, descriptions, explications, argumentations). Bien que tous les récits soient relativement courts, ils ont néanmoins une durée variable allant de 35 secondes à 3 minutes.

Pour ce volume, j'ai choisi de présenter quelques résultats issus de l'analyse de plusieurs récits, dans les langues des signes suivantes⁷⁶ :

- Pour le récit *Le Cheval* :

LS française (LSF) : Corpus LS-COLIN (Cuxac et al 2002)

LS allemande (DGS) : Sterner (2006)

LS polonaise (PJM) : Szczepaniak (2005)

LS brésilienne (LIBRAS) : Fusellier-Souza (2004)

LS mauricienne (LSM) : Projet LSM (Sallandre et Gebert 2006)

- Pour le récit *Tom et Jerry* :

LS française (LSF) : Corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011)

LS roumaine (LSR) : Gavrilescu (2014)

- Pour le récit *La Grenouille (Frog, where are you ?)* :

LS française (LSF) : Sallandre (1998)

LS américaine (ASL) : Wilkinson (2002)

LS italienne (LIS) : laboratoire ISTC-CNR de Rome

- Pour un récit d'expérience personnelle :

LS néerlandaise (NGT) : Crasborn, Zwitserlood et Ros (2008)

Une fois les corpus recueillis, ma démarche a consisté tout d'abord à repérer dans ces différentes langues des signes des structures déjà répertoriées en LSF, puis à examiner leur compositionnalité interne ainsi que leur distribution dans l'énoncé. Ensuite, et c'est l'objet du chapitre 5, j'ai effectué un regroupement de ces structures en fonction de leur type d'iconicité (*matrice iconique* et iconicité

76

⁷⁶ Les auteurs des ressources vidéo apparaissent après le nom de chaque langue des signes. Ainsi, la référence n'est pas systématiquement répétée au cours de ce chapitre.

dégénérée pour les unités lexicales, iconicité imagique pour les unités de transferts). Ce travail est une étape qui s'inscrit dans un programme de travail à plus long terme visant à proposer, dans les années à venir, une étude systématique de ces différents corpus afin d'en tirer davantage de régularités.

4.2.2 Tableau récapitulatif des corpus disponibles. Métadonnées générales

Le corpus LS-COLIN ⁷⁷ ayant été largement décrit antérieurement (Cuxac et al 2002, Sallandre 2003, notamment), il n'est pas nécessaire de le détailler ici. Par ailleurs, les corpus de langues des signes étrangères ont été recueillis dans différentes situations et seront abordés dans le chapitre 5 consacré à la typologie. Seul le corpus Creagest-Acquisition est donc décrit plus en détail à partir de la section 4.3. Dans le tableau 11 ci-dessous, j'ai recensé les informations principales sur les corpus réalisés, les types d'annotation effectuées ou en cours et leurs auteurs ⁷⁸, afin de donner au lecteur une vision globale des ressources disponibles. Aussi, dans la mesure du possible, j'ai fait apparaître dans ce tableau l'état actuel des annotations réalisées. Par exemple, pour le corpus Creagest-Acquisition, nous avons filmé 65 enfants mais seule une partie des productions de quelques enfants ont été annotés et analysés à ce jour. Il s'agit d'un corpus abondant qui a pour vocation d'être partagé et qui suscitera des analyses au long cours.

77

⁷⁷Ressource disponible sur : http://cococon.tge-adonis.fr/exist/crdo/meta/crdo-FSL-CUC021_SOUND

78

⁷⁸En prenant soin de distinguer les auteurs des ressources vidéo et les auteurs des annotations.

Recensement des corpus disponibles dans différentes langues des signes (LS). Métadonnées générales (Marie-Anne Sallandre, 2014)									
Colonne1	Colonne2	Colonne3	Colonne4	Colonne5	Colonne6	Colonne7	Colonne8	Colonne9	Colonne10
langue	sigle LS	nombre locuteurs	âge locuteurs	support/stimuli	auteur du corpus	auteur des annotations	logiciel d'annotation	diplôme ou projet	année (annotation)
LS Française	LSF	13	adulte	Cheval	Cuxac et al 2002	Sallandre	Excel + Elan (peu)	LS-COLIN	2003
LS Française	LSF	13	adulte	Oiseaux	Cuxac et al 2002	Sallandre	Excel + Elan (peu)	LS-COLIN	2003
LS Française	LSF	13	adulte	Recette de cuisine	Cuxac et al 2002	Sallandre	Excel + Elan (peu)	LS-COLIN	2003
LS Française	LSF	37	adulte	Euro	Cuxac et al 2002	Sallandre	Elan	LS-COLIN	2013
LS Française	LSF	6	adulte	Événement du 11 sept.	Cuxac et al 2002	étudiants du DPCU	Excel	LS-COLIN	2013
LS Française	LSF	3	adulte	Frog	Sallandre	Sallandre	Word	Maîtrise et DEA	1998
LS Française	LSF	1	adulte	Temporalité	Fusellier et Sallandre	Sallandre (extraits)	Word	conférence CNEFEI	2002
LS Française	LSF	17	adulte	Cheval	Sallandre et L'Huilier 2011	0	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2011
LS Française	LSF	17	adulte	Tom & Jerry	Sallandre et L'Huilier 2011	Sallandre, 6 adultes	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2013
LS Française	LSF	17	adulte	Déplacements volontaires	Sallandre et L'Huilier 2011	Schoder, Pacalon	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2011
LS Française	LSF	?	adulte	Popi	Sallandre et L'Huilier 2011	0	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2008
LS Française	LSF	62	enfant	Cheval	Sallandre et L'Huilier 2011	Sallandre et 4 annotateurs, 6 enfants	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2012
LS Française	LSF	62	enfant	Tom & Jerry	Sallandre et L'Huilier 2011	Sallandre, 3 enfants	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2013
LS Française	LSF	65	enfant	Déplacements volontaires	Sallandre et L'Huilier 2011	Schoder et 4 annotateurs, 8 enfants	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2012-13
LS Française	LSF	?	enfant	Popi	Sallandre et L'Huilier 2011	0	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2008
LS Française	LSF	58	adulte	Dialogues (divers thèmes)	Garcia et L'Huilier 2011	Frémeaux, Makouke, L'Huilier, Garcia	Elan	ANR Creagest-Acquisition	2012-14
LS Française	LSF	3	adulte	Dépêche journalistique	Webssourd + LIMSIS?	Filhol et Tannier 2014	Anvil	ANR Creagest-Dialogues	2013-14
LS Allemande	DGS	3	adulte	Cheval	Pacalon	Sallandre	non	DPCU	2010
LS Allemande	DGS	3	adulte	Cheval	Sallandre	Sallandre	non	Master en Allemagne	2006
LS Polonaise	PJM	3	adulte	Cheval	Szczepaniak	Szczepaniak	non	Master	2005
LS Polonaise	PJM	3	adulte	Oiseaux	Szczepaniak	Szczepaniak	non	Master	2005
LS Roumaine	LSR	1	adulte	Cheval	Gavrilescu	Gavrilescu	?	DPCU	2011
LS Roumaine	LSR	10	adulte	Tom & Jerry	Gavrilescu	Gavrilescu (5 jeunes adultes)	Elan	Master 1	2014
LS Roumaine	LSR	?	adulte	Frog	Gavrilescu			Master 1	2014
LS Italienne	LIS	3	adulte	Frog	laboratoire ISTC-CNR	Rossini et al	Excel et Sign Writing	projet bilatéral P8-CNR	2004
LS Italienne	LIS	6	adulte	Tom & Jerry, autre	laboratoire ISTC-CNR	Di Renzo et al	Excel et Sign Writing	TISLR 2013	2013
LS Italienne	LIS	0	adulte	Cheval	laboratoire ISTC-CNR			d faire	
LS Brésilienne	LIBRAS/LSB	4	adulte	Cheval	Fusellier-Souza	Fusellier-Souza	Excel	thèse (Sallandre 2003)	2004
LS Emergentes	LSEmg	3	adulte	Récit de vie et divers	Fusellier-Souza	Fusellier-Souza	Excel	thèse (Sallandre 2003)	2004
LS Emergentes	LSEmg	3	adulte	Cheval	Fusellier-Souza	Fusellier-Souza	Excel	thèse (Sallandre 2003)	2004
LS Américaine	ASL	3	adulte	Frog	Wilkinson	Wilkinson	Excel	conférence TISLR 2006	2006
LS Mauricienne	LSM	8	adulte	Cheval	Gebert et Sallandre	Sallandre (début)	Excel	Projet LSM	2006
LS Mauricienne	LSM	8	adulte	Recette de cuisine	Gebert et Sallandre		Excel	0 Projet LSM	2006
LS Mauricienne	LSM	?	adulte	Récit de vie	Gebert et Sallandre		Excel	0 Projet LSM	2006
LS Mauricienne	LSM	8	adulte	Oiseaux	Gebert et Sallandre	Sallandre (début)	Excel	Projet LSM	2006
LS Mauricienne	LSM	1	enfant	Récits divers	Gebert	Fusellier-Souza (enfant Evan)	?	Projet LSM	2006
LS Afrique du Sud	?	7	adulte	Cheval	Vermerbergen et al 2007	?	?	?	2007
LS Flamande	FSL ou NGT	7	adulte	Cheval	Vermerbergen et al 2007	?	?	?	2007
LS Néerlandaise	NGT	1	adulte	Récit de vie	Crasborn et al 2008	Sallandre	Elan	NGT	2012
LS Marocaine	?	3	adulte	Cheval	Koualla	?	?	DPCU	2012?
LS Marocaine	?	3	adulte	Divers	Koualla	?	?	DPCU	2012?
LS Uruguay	LSU?	1	adulte	Tom & Jerry	Sallandre et L'Huilier 2011	néant	néant	ANR Creagest-Acquisition	2011

Tableau 11 : Métadonnées générales des corpus disponibles dans les différentes langues des signes et pour les différents âges des sujets.

4.3 Focus sur le corpus Creagest-Acquisition

4.3.1 Contexte

Le projet Creagest a été subventionné par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) entre 2007 et 2012 dans le cadre de l'appel à projet Corpus⁷⁹ et il corrélait deux grands ensembles d'objectifs :

- Un objectif de modélisation linguistique : il s'agissait de mieux comprendre les processus à l'œuvre dans la création, la sémiotisation et la stabilisation de la gestualité humaine signifiante.
- Un objectif de constitution et de documentation de corpus pérennes, visant à permettre à terme un accès aux données recueillies pour les différentes communautés de chercheurs, d'enseignants de LSF ou de simples locuteurs de cette langue.

Au terme du projet, ont été constitués :

- 300 heures de vidéo numérisées dont 65 enfants sourds filmés dans quatre tâches différentes, environ 80 dialogues entre adultes sourds d'1h30 à 3h chacun ainsi que la passation de tests sémantiques pour la reconnaissance de gestes coverbaux ;
- des métadonnées spécifiques;
- des fichiers de discours annotés avec le logiciel d'annotation multimodal ELAN.

Creagest s'inscrit dans un contexte international de constitution quasi simultanée de grands corpus de différentes langues des signes et, donc, d'enjeux importants relatifs à la communication et à l'échange entre ces corpus, aussi bien pour l'évaluation des modélisations alternatives que pour la recherche typologique entre les différentes langues des signes. Une question majeure est ainsi celle de la standardisation des pratiques. Ces réflexions trouvent un important écho avec les travaux du consortium *Corpus Oraux et Multimodaux* de l'Infrastructure de Recherche-Corpus (IRCOM).

Le projet Creagest dans son ensemble ayant fait l'objet de nombreuses publications et mises en ligne, j'ai choisi de ne pas le présenter dans le détail et d'inviter le lecteur à consulter les ressources suivantes : le rapport final du projet (Garcia et al 2012), la page de présentation sur le site de l'IRCOM⁸⁰, le colloque de clôture du projet disponible intégralement en ligne⁸¹ ainsi que les articles (Balvet et al 2010 ; Garcia, L'Huillier et Sallandre 2013).

Pour répondre aux objectifs ambitieux du projet, celui-ci a été divisé en cinq sous-projets distincts, dont l'un consacré à l'acquisition de la LSF. Ainsi, deux grands corpus ont été réalisés : l'un, composé

79

⁷⁹Les partenaires du projet étaient l'UMR *Structures formelles du langage* (Université Paris 8 et CNRS), l'UMR *Savoirs, Textes, Langage* (Université Lille 3 et CNRS) et l'UMR *Groupement d'imagerie neuro-fonctionnelle* (Université Paris 5 et Caen et CNRS), sous la responsabilité de Christian Cuxac et Brigitte Garcia (UMR SFL).

80

⁸⁰http://ircom.huma-num.fr/site/description_projet.php?projet=CREAGEST

81

⁸¹<http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/ref/141551/COLNUM/>

de dialogues entre adultes sourds, s'intitule *Corpus Creagest-Dialogues* et a pour auteurs Garcia et L'Huillier (2011), l'autre, composé d'interactions entre enfants et enquêtrices sourdes, s'intitule *Corpus Creagest-Acquisition* et a pour auteurs Sallandre et L'Huillier (2011). Ayant réalisé en équipe le corpus d'acquisition de la LSF infantine, je propose dans ce qui suit d'en présenter quelques caractéristiques et résultats, notamment parce que certaines remarques ou interrogations n'ont pas trouvé leur place dans des publications classiques, en raison des contraintes éditoriales. En outre, j'ai choisi, dans les sections consacrées à Creagest, de substituer le *je* utilisé dans ce volume au *nous* car les réflexions et les réalisations de ce projet n'ont été possible que grâce à un travail d'équipe.

4.3.2 Métadonnées : profils des enfants

Ce qui caractérise ce corpus est le fait qu'il soit transversal ⁸² et qu'il inclut une variété importante de profils des enfants. Nous ne souhaitons pas nous restreindre aux seuls *signeurs natifs*, c'est-à-dire aux enfants sourds de parents sourds. Certes, les enfants sourds de famille sourde constituent vraisemblablement le groupe de sujets le plus homogène sur les variables développementales (du point de vue linguistique, social et cognitif) d'après Schick (2006) et Courtin, Melot & Corroyer (2008). Cependant ils ne constituent que 4 à 5 % de la population sourde totale, et ne sont donc pas représentatifs de cette population (voir, dans le même sens, Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010). De plus, d'après nos observations préalables à l'enregistrement du corpus, au sein même des familles sourdes, les compétences en langue des signes et le sentiment d'appartenance à une culture étant si hétérogènes que cette notion de *signeurs natifs* ne reflète pas selon nous une réalité sociologique et linguistique. Or notre objectif était d'obtenir un panorama actuel de la LSF infantine. Il était donc impératif de prendre en compte aussi bien les enfants de parents sourds qu'entendants, et ayant accès à la LSF mais avec un input très variable selon les situations.

Ainsi, les variables prises en compte dans ce projet sont : l'âge des enfants ; le statut des parents (sourds ou entendants) et de la fratrie ; le type de scolarité suivie (en milieu bilingue bimodal ou monomodal) ; le port ou non d'implants cochléaires. Le genre et la région sont notés dans la grille de métadonnées mais ne constituent pas une variable de sélection.

Les enfants filmés sont âgés de 3 à 12 ans ⁸³, ce qui correspond à la période scolaire en France (écoles maternelle, primaire et début du collège). Six tranches d'âge ont été constituées, avec au minimum deux enfants par tranche d'âge : 3;0 à 3;11 ⁸⁴ ans, 4;0 à 4;11 ans, 5;0 à 5;11 ans, 6;0 à 7;11 ans, 8;0 à 9;11 ans, et 10;0 à 11;11 ans. Il est préférable de garder des intervalles d'un an pour les plus jeunes

82

⁸² Chaque enfant a été filmé une seule fois, à la différence d'un corpus longitudinal qui suit un ou plusieurs enfants sur une assez longue période (voir notamment Blondel 2009, Limousin 2011).

83

⁸³ Les enfants plus âgés qui figurent dans les graphiques 5 ont été filmés dans le cadre des corpus pilotes.

84

enfants, étant donné que le développement du langage à cette période est particulièrement sensible. Pour les enfants plus âgés (à partir de 6 ans) des intervalles de 2 ans peuvent suffire.

Le choix de sélectionner pour le corpus des enfants porteurs d'implants cochléaires a suscité des divergences au sein de l'équipe, notamment par le fait que l'ajout d'une variable conduisait à augmenter sensiblement le nombre d'enfants qu'il fallait trouver pour obtenir des groupes homogènes, pour chacune des tranches d'âges retenues. Les arguments retenus en faveur de ce choix, que je défendais, ont été qu'un enfant implanté reste un enfant sourd d'une part, et que, par ailleurs, suivant l'environnement linguistique dans lequel il grandit, il a la possibilité de devenir un signeur compétent. Notre étude ayant pour objectif le recueil de productions variées de LSF, il était donc primordial de recueillir aussi les discours d'enfants sourds implantés.

Concernant le milieu scolaire, il est très difficile de dresser un tableau tranché du type de scolarité proposé aux enfants sourds car le statut et le nombre d'heures d'enseignement des deux langues en présence, français et LSF⁸⁵, est très variable d'un établissement à l'autre, malgré des projets d'établissement paraissant clairs de prime abord. Nous avons donc essayé d'objectiver les variables dans la mesure du possible mais la réalité s'avère plus complexe, ce d'autant plus que les enfants peuvent changer d'établissement au cours de leur scolarité et donc de style d'enseignement, de bilinguisme auquel ils sont exposés. Si un enfant est filmé à l'âge de 10 ans, par exemple, même en ayant un questionnaire de métadonnées précis, nous ne pouvons nous assurer de l'homogénéité de son parcours éducatif jusqu'alors.

Pour un panorama complet des productions langagières potentielles des enfants sourds, voir le tableau d'Estève (2009), reproduit ci-dessous dans le tableau 12. Le corpus Creagest ayant pour but de recueillir des productions en LSF, et non en français oral ou écrit, nous avons choisi de ne sélectionner que les enfants qui avaient été préalablement identifiés comme bons signeurs, quels que soient leur type de scolarité et leur environnement familial (ce qui correspond à la colonne « Pratiques à base LSF » du tableau 12).

⁸⁵Cette notation, conventionnelle dans les études développementales, permet de donner le nombre d'année avant le point-virgule et le nombre de mois ensuite. Ainsi, 3;11 signifie que l'enfant est âgé de 3 ans et 11 mois.

85

⁸⁶À ces deux langues s'ajoutent les deux modalités : la scolarité est de type *monomodal* si la LSF remplit la modalité orale du langage et le français écrit la modalité écrite, ou de type *bimodal*, si la LSF est utilisée ainsi que le français écrit et oral (avec ajout possible de codage en LPC, langage parlé complété). L'ambiguïté réside dans le fait que les deux approches se qualifient de bilingues, sans préciser toujours l'empan de(s) modalité(s) réellement utilisé avec les enfants, en production et en compréhension.

		Pratiques à base français	Pratiques à base bilingue	Pratiques à base LSF	Pratiques à base non verbale
Monolingue	monomodal	français seul		LSF seule	
	bimodal	français + gestes		LSF+onomatopées	
Bilingue	monomodal			LSF+labialisations	
	bimodal	français + insertions <small>ponctuelles LSF continues LSF</small>	français + LSF superposées	LSF + insertions <small>ponctuelles frs labialisations /vocalisations</small>	
Non-verbal	monomodal				Onomatopées Gestes
	bimodal				Onomatopées+gestes

Tableau 12 : Catégorisation des types de pratiques langagières potentielles des enfants sourds (Estève 2009)

4.3.3 Les rôles des enquêtrices de terrain

Un corpus de la taille du corpus Creagest ne peut être réalisé qu'en équipe d'une part, et en ayant un solide réseau de connaissances dans la communauté sourde d'autre part. C'est pourquoi à partir de 2008, quatre enquêtrices ont été recrutées à temps partiel ainsi que Marie-Thérèse L'Huillier qui a assuré la responsabilité de la coordination des enquêteurs au plan national, tant pour les corpus d'adultes (Creagest-Dialogues) que pour les corpus d'enfants (Creagest-Acquisition). Les enquêtrices ont été sélectionnées à partir des critères suivants : être sourde, être enseignante de/en LSF auprès d'enfants sourds, appartenir chacune à une région de France différente (Ile de France, Centre-ouest, Sud-ouest, Est), et avoir un bagage minimal en linguistique.

Nous avons ensuite organisé plusieurs journées de formation afin que les enquêtrices et la coordinatrice intègrent les objectifs du projet, maîtrisent les consignes de passation des stimuli, soient en mesure de sélectionner les enfants en fonction des variables définies, et puissent manier aisément les outils d'enregistrement vidéo. Les détails de ces étapes et du rôle crucial des enquêtrices de terrain sont développés dans Garcia et al (2009) ; Sallandre et al (2010) ; Sallandre, L'Huillier et Heouaine (2011) ; Garcia, L'Huillier et Sallandre (2013), reproduits dans le volume 2.

4.3.4 Les corpus réalisés

Au final, comme nous l'avons déjà mentionné, 82 locuteurs sourds ont été filmés, dont 65 enfants (population cible) de 3 à 15 ans et 17 adultes (population de référence), comme le résume le graphique 5. Parmi les enfants, 38 ont des parents sourds et 27 ont des parents entendants (tableau 13) ; ce nombre important de parents sourds s'explique certainement par l'implication de certains d'entre eux dans l'enseignement et le développement de la LSF, notre étude ayant alors suscité chez eux de l'enthousiasme et beaucoup d'attentes. Une répartition quasi équitable entre garçons (32) et filles (33) a par ailleurs été obtenue. En revanche, le nombre d'enfants porteurs d'implants cochléaires représente moins d'un quart des enfants filmés et ceux-ci ont tous des parents entendants. Chaque enfant a été filmé de 20 à 30 minutes au total au moyen de deux caméras (plan large et plan rapproché, voir le schéma de la figure 28), le corpus constitué représentant un total d'environ 50 heures de données vidéo. La majorité des enfants filmés pour le moment vit en région

parisienne, pour des raisons logistiques (l'équipe s'étant fortement restreinte au cours du projet) et sociologiques (de nombreux établissements accueillant des jeunes sourds se situent en Île-de-France). Malgré cette centration forcée sur l'Île-de-France, d'autres enregistrements sont envisagés ou en cours de planification, grâce aux enquêtrices des trois autres régions qui sont formées et motivées, et grâce au réseau relationnel que nous sommes parvenues à construire au fur et à mesure du projet (familles, enseignants, responsables d'établissement, inspections d'académie).

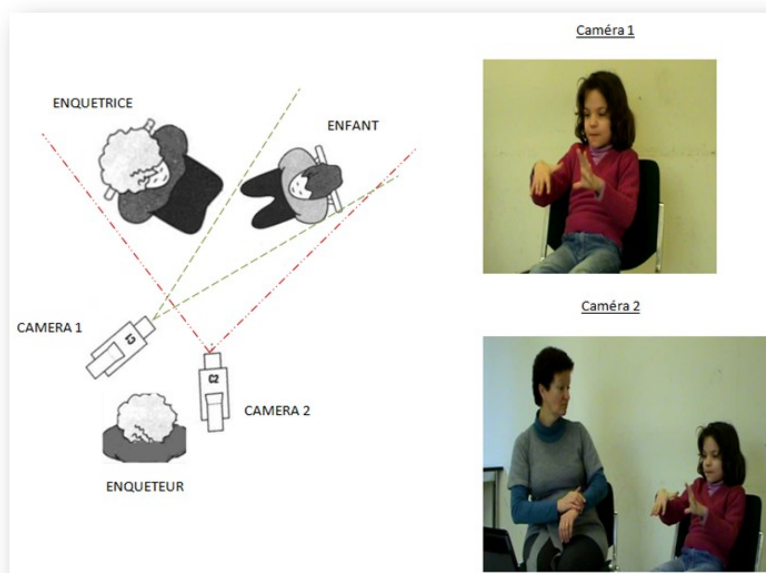
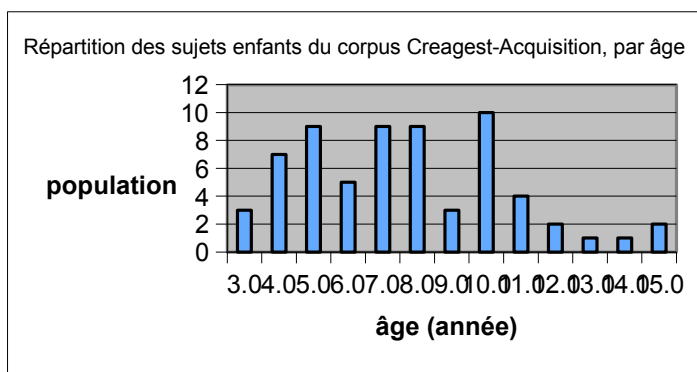


Figure 27 : Schéma de l'organisation du tournage du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et Schoder : 284)

<i>Répartition des locuteurs enfants par âge</i>	
âge (en année)	effectif
3	3
4	7
5	9
6	5
7	9
8	9
9	3
10	10
11	4
12	2
13	1
14	1
15	2
Total	65



Graphique 5 : Répartition par âge des sujets enfants du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011)

<i>Répartition des locuteurs enfants par profil des parents</i>	
parents sourds	38
parents entendants	27
Total	65

Tableau 13 : Profil des parents des sujets enfants du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011)

4.3.5 Les aspects éthiques

Il semble relativement difficile de concilier d'une part le devoir de préserver l'anonymat des enfants (possible sur les fichiers de métadonnées et d'annotation) et d'autre part la mise à disposition des corpus vidéo pour la communauté scientifique ou, *a fortiori*, en accès libre. Malgré toutes les précautions préalables et la confiance des familles, ce sujet est sensible encore aujourd'hui, et est partagé par les collègues créant des ressources linguistiques enfantines. Si on ajoute à cela la difficulté à trouver des enfants correspondant aux variables pour une si petite population, à obtenir l'accord des parents et des établissements scolaires, à organiser les sessions d'enregistrements, on comprend pourquoi peu de chercheurs s'y risquent⁸⁶.

Pourtant, la collecte de corpus d'enfants sourds pratiquant la langue des signes semble relever d'une urgence tant linguistique que sociale (Baker, Bogaerde & Woll 2005), si l'on veut rattraper le retard en matière de publications sur ce thème, en comparaison avec les nombreuses recherches portant sur le développement du langage oral des enfants sourds, porteurs ou non d'implants cochléaires (Transler, Leybaert & Gombert 2005). Par ailleurs, les corpus que nous constituons ont aussi une valeur patrimoniale, ils pourront être utilisés par les enseignants de LSF afin de mieux comprendre et illustrer le fonctionnement de la LSF de leurs élèves⁸⁷.

Beaucoup de questions éthiques se posent lors de la collecte de données enfantines. Notre expérience antérieure avec les corpus d'adultes sourds ainsi que les échanges avec des collègues ayant déjà recueilli ou travaillé à partir de données enfantines (Marion Blondel, Aliyah Morgenstern⁸⁸, Maya Hickmann, Dominique Bassano, Patrice Dalle, notamment) nous ont aidé à surmonter les difficultés. Cependant, certaines questions demeurent, comme celle de savoir si nous devons à nouveau faire signer un formulaire de droit à l'image quand les enfants auront atteint l'âge de la majorité (le premier formulaire ayant été signé par les parents, avant chaque enregistrement), afin de s'assurer que ceux-ci sont toujours d'accord pour que leur image soit diffusée. Pour ce faire, nous devons

86

⁸⁶Pour preuve, plusieurs grands corpus récemment constitués, notamment en langues des signes britannique, néerlandaise et allemande portent exclusivement sur des signeurs adultes (pour plus d'information, voir le réseau *Sign Linguistics Corpora Network* <http://www.ru.nl/slcn/>). En France, les corpus de Jacob (2007), Mugnier (2006) et Estève (2011) portent sur un nombre conséquent d'enfants sourds et sont, parfois, à la fois transversaux et longitudinaux.

87

⁸⁷Aujourd'hui, seulement 1% des enfants sourds a accès à un enseignement conséquent de/en LSF dans des structures bilingues, tandis que l'immense majorité des élèves sourds n'a un accès que très restreint voire nul à la LSF au sein de son établissement scolaire.

88

⁸⁸Voir notamment les réalisations du projet ANR COLAJE : <http://colaje.scicog.fr/>

recontacter les enfants plusieurs années après les enregistrements, ce qui ne sera pas sans difficulté⁸⁹.

Quand nous évoquons la dimension éthique, nous parlons non seulement du respect de l'intégrité des sujets participant à l'étude, à toutes les étapes, mais aussi de l'utilisation des résultats de notre recherche. En effet, nous concevons notre recherche comme devant avoir un intérêt scientifique directement utilisable pour les acteurs du domaine. Dans notre cas, les acteurs sont les professionnels de terrain, sourds et entendants, les responsables dans les sphères éducative et de santé, ainsi que les familles concernées par la surdité. Selon notre conception, nous ne pouvons pas nous contenter de constater des pratiques langagières, par exemple au sein de la classe, en nous cachant derrière *l'objectivité scientifique*. Si nous savons, grâce aux publications scientifiques et à nos observations empiriques, qu'une pratique peut être néfaste au développement cognitif et linguistique d'un enfant sourd⁹⁰, alors il est de notre responsabilité de sensibiliser les acteurs concernés et les familles afin de tenter d'y remédier. Cela fait partie de notre responsabilité sociale de chercheurs de diffuser le savoir, surtout en direction de publics sensibles (par exemple, parents entendants qui découvrent tout du monde de la surdité à la naissance de leur enfant sourd). Aussi, les résultats de notre recherche, par exemple sur les âges d'acquisition du lexique, des pointages, des structures de transferts, doivent être diffusé de manière accessible, par exemple en se rendant auprès des équipes éducatives ou dans les associations. En ce sens, et comme la pratiquait Courtin (1998, 2007), nous concevons la recherche théorique comme devant être *impliquée*.

89

⁸⁹Pour les aspects éthiques et juridiques, la page <http://ircom.huma-num.fr/site/p.php?p=ressourcespointsjuridiques> donne des renseignements généraux, mais non spécifiques aux sujets mineurs.

90

⁹⁰Par exemple, dans une classe, le mélange, dans un même énoncé, de mots vocaux avec support du codage LPC et saupoudrage d'un ou deux signes en LSF. Ce mélange des langues et des modalités a pour effet de rendre la consigne inintelligible pour l'enfant car aucune langue n'est employée correctement par l'adulte. Cette pratique peut paraître absurde pour le linguiste, qui connaît l'importance de séparer les systèmes linguistiques, surtout en contexte bilingue, mais est malheureusement une pratique répandue encore à l'heure actuelle dans l'enseignement aux jeunes sourds. Aussi, nous prôtons, sans exclure les autres langues, l'apprentissage précoce d'une LSF de qualité — et bien distincte du français — pour tous les enfants sourds, quels que soient leur degré de surdité et leur type d'appareillage. En effet, même dans le cas d'un choix d'éducation oraliste, la LSF peut s'avérer utile à un moment ou un autre du parcours éducatif et professionnel de la personne sourde, pour la production et/ou la compréhension du message.

4.3.6 Limites du corpus Creagest-Acquisition et suite à donner

Avant de clore la partie sur la méthodologie de constitution de corpus, je voudrais revenir un instant sur les limites du corpus Creagest-Acquisition. En effet, même si ce corpus a d'indéniables qualités, il comporte néanmoins des limites dont nous sommes tout à fait conscientes au sein de l'équipe.

Notamment, ce corpus est uniquement transversal alors que nous aurions préféré qu'il soit à la fois transversal (pour un grand nombre d'enfants) et longitudinal (pour certains enfants seulement). En outre, seules les productions en LSF ont été recueillies, alors que certains enfants du corpus sont multilingues, dans l'une ou les deux modalités (français écrit, français oral, autre langue vocale et/ou autre langue des signes pratiquée à la maison). Bien que nous possédions ces informations dans les grilles de métadonnées, nous devons circonscrire notre recueil en fonction de l'objectif de départ du projet. Nous aurions également souhaité alterner les situations de communication avec les enfants (duo enfant/adulte, duo enfant/enfant, groupe, etc.) et les genres discursifs. Là encore, les contraintes matérielles et temporelles ont limité nos investigations, et le corpus ainsi constitué s'avère déjà particulièrement riche à analyser. Enfin, un corpus de cette ampleur, pour être archivé et pérennisé, demande des compétences et une infrastructure que nous ne possédions pas. Nous nous sommes donc rapprochées de collègues compétents dans les domaines de la post-production des vidéos, de l'organisation des métadonnées, de l'archivage et de l'interopérabilité afin que ce corpus connaisse dans les années à venir le rayonnement qu'il mérite.

4.4 L'annotation de corpus : une approche heuristique

Après l'étape de constitution de corpus linguistiques, qui constitue une part importante du temps de travail effectif du chercheur, celle de l'annotation, non moins chronophage, est cruciale car elle sert à observer la langue dans le détail et à formuler de nouvelles hypothèses. Cependant, en ce qui me concerne, je pars avec un modèle de départ, donc on ne peut pas considérer que je m'inscris dans une démarche uniquement guidée par les données (*bottom up*). J'applique un va-et-vient entre théorie en amont et confrontation aux données, c'est pour cela que j'envisage les corpus et leur annotation plutôt dans une conception heuristique. C'est d'ailleurs cette approche que je développe avec mes étudiants de licence et de master depuis quelques années, en leur proposant systématiquement de se confronter à des données langagières réelles par le biais d'exercices d'annotation, avec les logiciels Excel et ELAN⁹¹.

91

⁹¹ Je propose ces exercices dans mes cours dès la deuxième année de licence de Sciences du Langage, et avec les étudiants sourds du DPCU (licence 2). Ce travail direct sur les données permet aux étudiants, signeurs ou non, de développer leur recul métalinguistique bien plus précisément que quand ils reçoivent un cours magistral sans mise en pratique.

4.4.1 Pourquoi annoter ? Utilités et limites

Dans des langues peu décrites, il est absolument capital que le chercheur se confronte lui-même aux données sources afin qu'il s'immerge un tant soit peu dans le matériau langagier dont il va extraire les règles et le fonctionnement. C'est pourquoi j'ai, depuis le départ, tenu à annoter moi-même les corpus que j'ai ensuite analysés. Même si ce travail a inévitablement un caractère long et fastidieux, c'est aussi le lieu de la confrontation intime aux données, à l'émergence d'hypothèses nouvelles, en bref, au plaisir du linguiste.

Cette pratique personnelle de l'annotation ne m'empêche pas de m'entourer de précautions quant à la validité de ces annotations : faire vérifier mes annotations par des locuteurs avancés ou des natifs de la LSF, et surtout, d'avoir pratiqué, dès que cela était possible, la double annotation par des pairs, en vue de rendre possible les tests d'évaluation (par exemple, l'indice d'accord entre annotateurs) et de minimiser le pourcentage d'erreurs inhérent à l'acte d'annotation humaine⁹².

Concernant l'utilité et l'interopérabilité des annotations, il faut préciser que plusieurs travaux et thèses ont utilisé mes annotations de thèse sous Excel, mises à disposition sur internet⁹³ ou en me contactant directement⁹⁴.

Si mes annotations ont été réutilisées par d'autres chercheurs, dans différentes disciplines, au-delà de ma thèse, c'est qu'elles avaient une portée descriptive certaine. Cependant, la communauté des chercheurs en langue des signes est passée maintenant à une autre étape avec les annotations sous ELAN⁹⁵, bien plus interopérables et surtout bien plus précises, car alignées directement sur le signal (donc laissant moins de place à l'imprécision de l'annotateur).

4.4.2 Évolution des outils d'annotation

Le but de cette partie n'est pas de dresser un inventaire des systèmes d'annotation existants pour les langues des signes et pour la multimodalité — pour cela, se référer notamment à Boutora (2008), Sallandre et Garcia (2013) — mais de comprendre comme les outils disponibles pour décrire une langue permettent l'approfondissement de la connaissance sur cette langue.

92

⁹²A différencier de l'annotation automatique.

93

http://halshs.archives-ouvertes.fr/view_by_stamp.php?&halsid=bfl6lchla60ub7u8gkpskh5mv0&label=SHS&langue=fr&action_todo=view&id=tel-00185376&version=1&view=extended_view

94

⁹⁴En linguistique (Jacob 2007 ; Tranchant (2011), en traitement automatique des langues des signes (Chételat-Pelé 2010).

95

⁹⁵Voir Crasborn & Sloetjes (2008) et télécharger sur <https://tla.mpi.nl/tools/tla-tools/elan/download/>

Mes premières annotations de corpus ont été réalisées sous Word et, outre l'aspect fastidieux de telles annotations, une fois réalisées, elles ne permettaient aucun va-et-vient avec le signal vidéo. Ce point est crucial car il permet de vérifier la justesse d'une annotation, d'y revenir, etc. Ce système sous Word apportait donc par sa valeur descriptive inhérente mais n'était pas efficace pour la navigation sur le corpus, n'offrait pas d'outils de requêtes.

L'amélioration des outils disponibles a contribué à raffiner mes annotations. C'est ainsi que j'ai adopté le tableur Excel pour annoter mes corpus de thèse. Ce tableur présentait les avantages de pouvoir retrouver facilement une unité, grâce au découpage en cellule, et d'effectuer mes premières analyses quantitatives. Mais là encore, il ne permettait pas de va-et-vient avec le signal vidéo. A partir de 2008, j'ai commencé à utiliser le logiciel ELAN grâce à plusieurs formations initiées par Dominique Boutet⁹⁶ et le consortium IRCOM⁹⁷. Ces formations ont été complétées par ma participation aux workshops européens *Sign Linguistics Corpora Network*⁹⁸ organisés par Onno Crasborn et ses collaborateurs locaux entre 2009 et 2010 auxquels j'ai été conviée pour présenter les recherches de mon équipe (Sallandre et Braffort 2009, Sallandre 2010).

Cette série de workshops a été particulièrement utile pour partager nos pratiques d'annotation avec les différentes équipes européennes et extra-européennes présentes. Pour la première fois, l'ensemble des participants échangeaient sur les données en langues des signes, sur leur pratique nouvelle d'annotation avec ELAN, au-delà des carcans de tel ou tel cadre théorique qui ferment trop souvent la discussion, et qui, surtout s'éloignent des données primaires. Dans ces workshops, les langues des signes retrouvaient leur place centrale, grâce à cette approche clairement *corpus-based*.

4.4.3 Pratique de l'annotation sous ELAN

Dans mes premières annotations de corpus, j'annotais les quatre paramètres manuels dans le détail (Sallandre 1998), suivant un modèle classique hérité des premières recherches sur les langues des signes (Stokoe 1960 pour l'ASL, Cuxac 1996, Bouvet 1996 et Jouison 1995 pour la LSF). Mais il s'est avéré rapidement que ce travail long et fastidieux n'apportait pas à mes analyses les informations attendues. En effet, je n'avais pas besoin d'une telle précision pour l'analyse morphosémantique et discursive qui était la mienne. J'avais en revanche besoin d'approfondir l'annotation de tout ce qui n'était pas manuel. Tout linguiste sait bien que suivant le niveau dans lequel il se place, il doit adapter son 'focus', mais j'avais besoin d'en faire moi-même l'expérience...

96

⁹⁶Pour une prise en main du logiciel ELAN, voir les tutoriels en ligne réalisés par Dominique Boutet : <http://tals.limsi.fr/tuto/tuto.html>

97

⁹⁷<http://ircom.huma-num.fr/site/accueil.php>

98

⁹⁸<http://www.ru.nl/slcn/workshops/overview/>

Ainsi, au fil du temps, j'ai resserré le nombre de mes pistes d'annotation pour ce qui concerne les paramètres manuels, et j'ai au contraire développé les pistes d'annotation concernant les informations non manuelles, puisque ce sont ces éléments qui me permettent de dégager les indices du sujet énonciateur par rapport au sujet de l'énoncé, du type de visée, etc.

Dans la partie sur les paramètres (section 2.6.) j'ai expliqué ce que je considérais comme les paramètres minimaux essentiels pour le découpage des unités. J'ai particulièrement insisté sur les quatre paramètres non manuels (regard, expression du visage, posture corporelle et mouvement labial). Pour l'annotation des corpus, je retiens donc ces quatre paramètres non manuels auxquels j'ajoute une ligne pour chacune des mains. Cela donne donc six paramètres, tout en sachant que les mains sont déjà un groupement de quatre paramètres (au sens classique, cette fois, c'est-à-dire, configuration, orientation, emplacement et mouvement). Le tableau 14, issu de mon schéma d'annotation⁹⁹ sous ELAN, montre ainsi la hiérarchisation sur laquelle repose mes annotations aujourd'hui.



Tableau 14 : Schéma d'annotation sous ELAN, dépendance des acteurs

On pourrait éventuellement me reprocher de mettre sur le même plan des éléments de nature et de complexité différentes¹⁰⁰. Je répondrais à ceci que j'assume ce choix d'une certaine hétérogénéité dans les niveaux des éléments pris en compte car ceux-ci me semblent être, avec l'expérience, ceux qui sont véritablement *distinctifs* au sens saussurien, c'est-à-dire ceux qui me permettent de comprendre la langue comme un système de relations et de différences. Par ailleurs, j'ai la conviction, bien que je ne l'aie pas mis à l'épreuve moi-même, qu'il est possible de découper en plus petits traits chacun des paramètres non manuels, mais que les recherches dans ce domaine ne sont pas encore

99

⁹⁹Ou *template*, c'est à dire la structure de mes annotations. Pour plus d'explications sur le schéma d'annotation, voir la définition que propose le glossaire de l'IRCOM : <http://ircom.humanum.fr/site/glossaire.php#s>

100

¹⁰⁰Toutefois, tout linguiste se heurte à ce type de difficultés, suivant le statut typologique de(s) langue(s) étudiée(s), et, concernant les langues des signes, le débat est loin d'être clos (voir section 2.6.2).

suffisamment unifiées pour s'être répandues, à la différence de ce qui se pratique pour les éléments manuels depuis plus de cinquante ans. Personnellement, je dégage plutôt une série de valeurs possibles pour chacun des paramètres ¹⁰¹. Ainsi, ces six paramètres constituent les éléments minimaux d'annotation de mes corpus vidéo, auxquels s'ajoutent la piste 'Unité de sens', traduction approchée de l'unité, et qui constitue la piste *parent* de laquelle dépendent les pistes *enfants* 'Catégorie' et les quatre pistes des paramètres non manuels ¹⁰². Les autres pistes sont la piste 'Commentaire', une piste 'Rôle thématique' et deux pistes pour la traduction en énoncés complets. Les détails de l'évolution de ce schéma d'annotation et de ses ramifications possibles en fonction de l'objectif (par exemple, focalisation sur les fonctions du pointage) sont présentés dans Garcia et al 2011, reproduit dans le volume 2.

La figure 29 présente une capture d'écran d'une annotation réalisée sous ELAN avec ce schéma d'annotation. Il s'agit d'une production enfantine du récit du *Cheval* dans le corpus Creagest-Acquisition. Sur cette figure, on distingue les différentes parties de l'annotation : le signal vidéo (en haut à gauche), les pistes d'annotation (en bas) et la grille dupliquant une partie des informations consignées dans les pistes (en haut à droite). En outre, une fois l'annotation effectuée, il est possible d'en extraire toute sorte d'informations, de les exporter dans un autre logiciel, d'effectuer des requêtes, etc. On peut tout simplement extraire un tableur des annotations, comme l'illustre le tableau 15, pour avoir une vision d'ensemble de l'annotation d'un discours complet, de manière, tout à fait à titre d'exemple, à mettre en relation intuitivement des éléments qui ressortent de cette annotation, etc. Ainsi, les applications sont multiples, pour le chercheur et ses collaborateurs.

101

¹⁰¹Ces valeurs forment un vocabulaire contrôlé, pour chaque paramètre, c'est-à-dire une liste des entrées possibles. Le chercheur définissant lui-même ses pistes et ses vocabulaires contrôlés, il peut à tout moment les modifier, si cela s'avère nécessaire.

102

¹⁰²A noter que les deux pistes pour les mains ne dépendent pas de la catégorie *parent* 'Unité de sens', pour deux raisons. D'abord, il est fréquent que la main dominée soit maintenue sur plusieurs signes, donc la valeur de l'annotation ne peut pas dépendre de l'alignement temporel de la simple unité. Ensuite, je me passe souvent de l'annotation des mains, recueillant les informations essentielles avec les pistes 'Unité de sens' associée à 'Catégorie' et aux paramètres non manuels, j'ai donc préféré laisser indépendantes les pistes concernant les mains. Une pratique plus approfondie avec ce *template* me dira si ce choix était pertinent ou non.

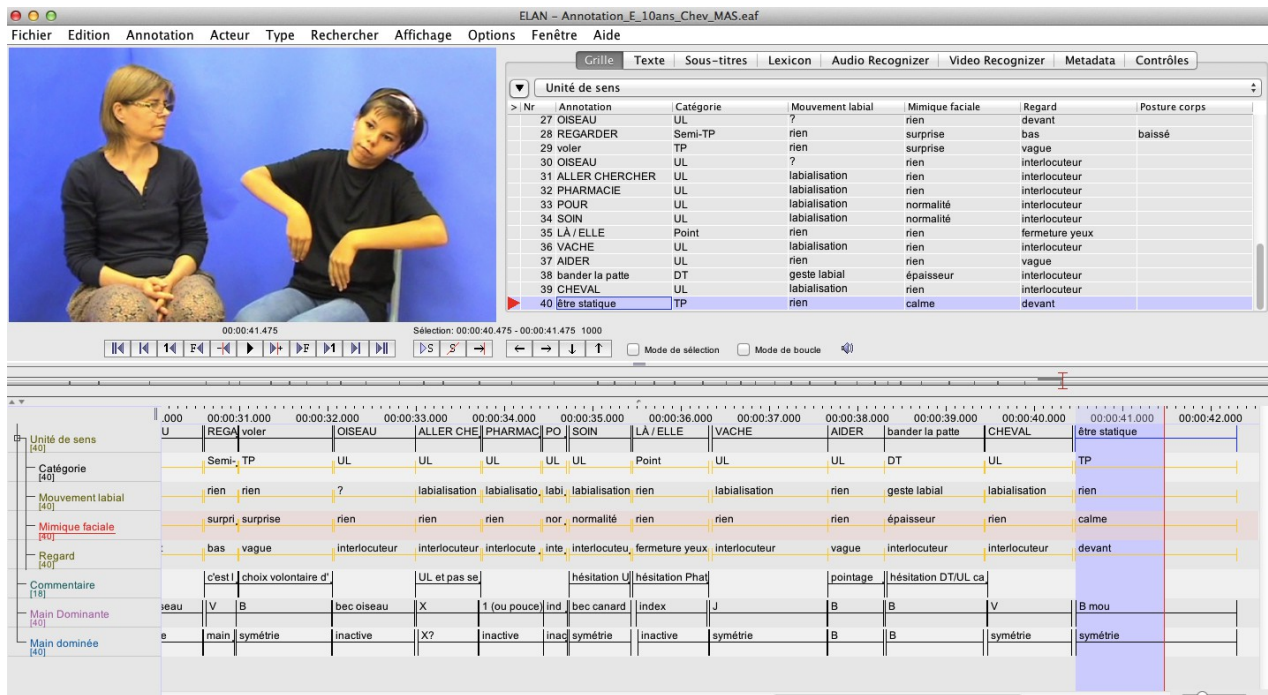


Figure 28 : Extrait d'annotation sous ELAN, dernière unité du récit du *Cheval*, par l'enfant E., 10;5 ans, (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

Unité de sens	Commentaire	Main Dominante	Main dominée
CHEVAL	regarde interloc = enquêtrice M...	U	symétrie mais doi...
HEUREUX	UL spatialisée, haussement des...	5	symétrie
galoper	petit hochement de tête (rupture)	U	symétrie
FLEURS	démonstratif pour le cheval	ouverture 5 doigts	symétrie
barrière	petit hochement tête + corps e...	petit C ouvert	symétrie
BOIS	sourcils froncés = précision?	B	symétrie
LÀ	"POH!"	index	inactive
CHEVAL es...	ouverture yeux	U + 3 doigts	symétrie
VACHE	"POH!"	J	symétrie
JUSTE	TS avec reg interlocuteur???	E	symétrie
RUMINER	erreur sur config ('U pr une pat...	poing	symétrie
OISEAU	c'est la posture corps qui perm...	bec oiseau	poing (maintien)
REGARDER...	choix volontaire d'un vb + simpl...	V ou U	poing (maintien)
LÀ	UL et pas semi-TP	index mou	inactive
galoper	hésitation UL/semi-TP mais MF...	U	symétrie
barrière	hésitation Phatique/Pointage	petit O doigts pliés	symétrie
sauter	pointage main plate?	poing puis U	symétrie
JUSTE	hésitation DT/UL car regard i	petit O ouvert	symétrie mais doi...
RATER		petit O ouvert	inactive
barrière		petit C ouvert	symétrie
se heurter		U mou	symétrie
tomber		V (agent)	V (patient)
OISEAU es...		bec oiseau + 3 d...	3 doigts arrondis
VACHE		J	symétrie
être surpris		U	symétrie
REGARDER		V	U
OISEAU		bec oiseau	inactive
REGARDER		V	main arrondie
voler		B	symétrie
OISEAU		bec oiseau	inactive
ALLER CHE...		X	X?

Tableau 15 : Un exemple de tableur des annotations du récit du *Cheval* par E., 10;5 ans

4.5 Synthèse

Des outils comme le logiciel ELAN s'avèrent être un progrès considérable par rapport à l'annotation manuscrite pratiquée pendant plusieurs décennies, car ils permettent, grâce à l'alignement de la vidéo sur les pistes d'annotation, une précision qui n'était pas possible jusqu'alors. Ils facilitent aussi l'exportation des données sous d'autres formes et dans d'autres logiciels, et les échanges entre annotateurs. Ces outils ont donc une véritable valeur heuristique et il est précieux de les considérer ainsi, et non comme une fin en soi.

Le passage à ELAN a ainsi représenté pour moi, au tournant des années 2008/2010, une étape importante dans la description minutieuse des corpus vidéo de langues des signes. Et j'ai conscience que la communauté scientifique et moi-même n'en sommes qu'aux débuts de la maîtrise de ces outils¹⁰³.

Parallèlement, il faut également être conscient qu'en ce qui concerne la LSF, il manque actuellement une véritable base de données qui permettrait d'avoir un inventaire cohérent des formes. De telles bases existent pour l'Auslan (Johnston 2008, 2014) et pour la DGS (Konrad 2013) par exemple, les équipes étant très avancées dans ce domaine depuis plusieurs décennies, et ayant particulièrement concentré leurs efforts sur le lexique et ses variations. Concernant les unités de transferts, il est plus difficile d'envisager une base de données stable que pour le lexique, du fait de la productivité des transferts en contexte discursif d'une part et de leur complexité articulatoire et sémantique d'autre part. Ainsi, c'est certainement au niveau des composants forme-sens qu'il faudrait envisager une base de données pérenne et non au niveau de l'unité minimale de réalisation (Boutet et Garcia 2007, Garcia 2010).

103

¹⁰³Et notamment les outils développés actuellement par le consortium PRESTO et dont les linguistes ne se sont pas encore emparés : <http://www.irit.fr/presto/resultats.html>

5 Typologie inter-langues des signes pour le genre narratif

« Le langage, c'est comme la mer. Les langues individuelles, soit les langues des signes, soit les langues vocales, sont les fleuves qui vont à la mer. Il y a des ressemblances fondamentales entre langues des signes et langues vocales. Mais il y a aussi des différences très importantes entre signeurs sourds et locuteurs entendants, et leur rapport avec le langage et leurs langues. Les locuteurs entendants, les pauvres, ne savent pas bien nager dans la mer du langage, ni dans les fleuves de leurs langues vocales. Ainsi, s'ils veulent aller de leur langue à une autre langue, ils sont forcés de construire des ponts, et puis de marcher sur ces ponts pour voyager d'une langue à l'autre. Par contre, les signeurs sourds sont de très bons nageurs qui n'ont pas peur de plonger ni dans la mer du langage, ni dans les fleuves de leurs langues des signes. Ainsi, ils n'ont pas besoin de construire des ponts pour se promener de l'une à l'autre de leurs langues des signes mais, tout simplement, ils nagent, tranquilles, soit dans les fleuves de leurs langues, soit dans la mer du langage... »

Joe Castronovo (mai 1981), poète sourd,
traduit de l'ASL par Elena Antinoro Pizzuto (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 53)

Le site internet *Ethnologue*, bien qu'il indique qu'il existe des centaines de langues des signes dans le monde, ne recense à l'heure actuelle que 138¹⁰⁴ langues des signes pratiquées couramment et ayant une visibilité sociale, que ces langues soient reconnues institutionnellement ou non¹⁰⁵. Il précise aussi que seules les langues gestuelles des communautés de Sourds ont été prises en compte dans cette liste, dont la LSF¹⁰⁶, ce qui exclut les systèmes de communication gestuelle partagés par des entendants et des Sourds dans des contextes particuliers (rites religieux, cosmogoniques, etc. – voir par exemple Sorin Barreteau 1996 sur les pratiques gestuelles des Mofu Gudur au Cameroun, Delaporte 1997 sur un code gestuel monastique).

Dans ce chapitre sont ainsi présentées des analyses menées ou en cours concernant différents aspects des structures et du fonctionnement de plusieurs langues des signes (LSF, DGS, PJM, ASL, LIS, LSM, LIBRAS, NGT, et LS roumaine), avec une focalisation sur les paramètres manuels et non manuels ainsi que sur le domaine de la référence aux entités, via les phénomènes de deixis et d'anaphore.

Concernant les catégories des langues des signes et la répartition entre unités lexicales et de transferts, l'hypothèse sous-jacente à la réflexion dans ce chapitre est la suivante : exploitant maximale-ment la modalité visuo-gestuelle et la pensée visuelle, les unités de transferts devraient être

104

¹⁰⁴<http://www.ethnologue.com/subgroups/deaf-sign-language>

105

¹⁰⁵<http://www.ethnologue.com/about/problem-language-identification>

106

¹⁰⁶<http://www.ethnologue.com/language/fsl>

quasi semblables d'une langue des signes à l'autre, alors que le lexique, plus sensible à la convention, lui, varie davantage d'une langue des signes à l'autre.

5.1 Contexte de ces recherches : la sémiogenèse à l'œuvre

Après quelques années de recherche et d'enseignement du modèle sémiologique sur des données d'adultes en LSF, il me semblait capital, pour en valider certaines hypothèses, d'étendre mes investigations dans deux champs féconds que sont, tout d'abord, la comparaison typologique entre langues des signes du monde (ce chapitre), et l'acquisition de la LSF par l'enfant sourd (chapitre 6). Si j'ai choisi d'élargir mes observations à d'autres langues des signes institutionnelles c'est en cohérence avec le modèle sémiologique puisque celui-ci se donne comme programme de travail d'expliquer la naissance et l'évolution des différentes langues des signes du monde tant au niveau diachronique que synchronique (Cuxac 2005, Fusellier-Souza 2004, 2006, Bonnal 2005). Ce modèle se veut ainsi généralisable à toutes les langues des signes. Cependant, Cuxac lui-même ayant analysé uniquement des données de LSF, il faut attendre les travaux de Fusellier-Souza (1998) pour avoir la première analyse réalisée dans le cadre de ce modèle portant sur une autre LS, la LIBRAS (LS Brésilienne). Par la suite, Fusellier-Souza a présenté une première analyse sur la langue des signes idiolectale d'un jeune sourd brésilien n'ayant pas de contacts avec la communauté sourde (Fusellier-Souza 1999) avant de développer au cours des années suivantes sa conception ontogénétique de l'évolution des langues des signes (Fusellier-Souza 2004) en proposant notamment le concept de langues des signes émergentes (LS Emg), pour caractériser les langues des signes créées par des Sourds issus de familles entendant. Des recherches menées à l'université Paris 8 et ailleurs et portant sur d'autres langues des signes de petites communautés ont suivi au cours de la décennie 2000 (Pizzuto & Volterra 2000 ; Jirou-Sylla 2008 ; Zeshan 2006 ; Zeshan & de Vos 2012). Ces études ont en commun de mettre en évidence le raffinement des structures de ces systèmes gestuels et leur statut authentiquement langagier. Elles militent toutes en faveur d'une reconnaissance de ces langues dans les régions où elles sont pratiquées, en particulier pour la transmission entre pairs et en famille, beaucoup de ces langues étant en danger (Zeshan & Dikyuva 2013).

5.2 Le récit du Cheval dans cinq langues des signes (LSF, LIBRAS, LSM, PJM et DGS)

5.2.1 L'unité lexicale CHEVAL

J'ai réalisé les analyses présentées ici pour deux conférences orales non publiées (Sallandre 2007 et 2008) ainsi que pour un article collectif (Boutet, Sallandre et Fusellier-Souza 2010).

5.2.1.1 Classement par étymons

Dans un premier temps, j'ai regroupé les occurrences de l'entité *cheval* dans les cinq langues des signes en fonction de leur étymon iconique (Bonnal 2005), pour comprendre les origines de la formation de cette UL et pour voir s'il y avait plusieurs origines possibles.

J'ai ainsi relevé trois types d'étymons distincts :

- Étymon 1 : reprise de la forme d'une partie du référent : les oreilles, avec les configurations manuelles 'V', 'I', 'U'. Le signe est effectué avec une ou deux mains et a pour origine un transfert de taille et de forme (figure 30).

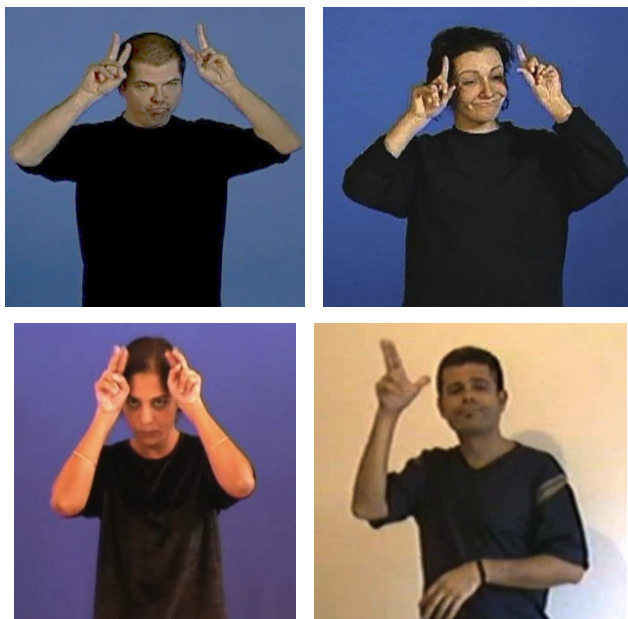


Figure 29 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de la forme des oreilles. En LSF par 2 signeurs (en haut), en LSM (en bas, à gauche) et en LIBRAS (en bas, à droite)

- Étymon 2 : reprise de l'action du cavalier qui chevauche l'animal. L'origine est un transfert situationnel (figure 31).



Figure 30 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de l'action du cavalier chevauchant l'animal, en PJM (à gauche) et en LIBRAS (à droite)

- Étymon 3 : reprise de l'action du cavalier en gros plan. L'origine est un transfert personnel, c'est-à-dire une prise de rôle complète de l'agent en train d'effectuer l'action (figure 32).



Figure 31 : Unité lexicale CHEVAL, reprise de l'action du cavalier en gros plan, en LSM (à gauche) et en DGS (à droite)

On constate qu'il y a des choix d'étymons semblables dans certaines des langues des signes historiquement et géographiquement éloignées, c'est le cas avec la LSM et la DGS, par exemple (figure 32). En revanche, au sein d'une même langue des signes, il peut y avoir plusieurs étymons possibles (origine de l'action du cavalier, ou de la forme des oreilles), c'est le cas en LSM, et on aboutit à une UL qui présente des variantes lexicales, en fonction de l'étymologie. Pour ces différentes langues des signes, il semble bien que ce que Cuxac (2000) a décrit pour la LSF se produise également : contrainte de maintien de certains traits iconiques, et perte d'autres, en ce sens on peut parler d'iconicité dégénérée pour ces unités lexicales.

Par ailleurs, quel que soit le type d'étymon sélectionné dans la langue du signeur, on observe dans ces images, prises dans le flux du discours, que le paramètre du regard est identique chez tous les signeurs : il est dirigé vers l'interlocuteur (la caméra de face). Ceci est une première indication précieuse quant à la prédiction de Cuxac sur le rôle du regard en fonction des visées, qui est donc ici validée. Par ailleurs, nombre d'UL sont accompagnées de la labialisation du mot de la langue vocale du pays (*cheval* en français, *cavalo* en portugais, *Pferd* en allemand, etc.), surtout si l'UL est la première mention d'une entité, comme l'a également confirmé l'étude réalisée sur la LSF et la LIS (Pettita, Sallandre et Rossini 2013, voir section 2.8).

5.2.1.2 Classement par langues

Si, dans un deuxième temps, on agence différemment les mêmes données, non par étymons mais par langues des signes, cela donne, comme l'illustrent les figures 33, 34 et 35 :



Figure 32 : Unité lexicale CHEVAL en LSF, deux variantes



Figure 33 : Unité lexicale CHEVAL en LIBRAS, deux variantes



Figure 34 : Unité lexicale CHEVAL en LSM, deux variantes

On observe des variations assez importantes au sein d'une même langue des signes, pour trois des langues des signes étudiées (LSF, LIBRAS et LSM). En revanche, je n'ai pas observé de variations dans la forme du signe CHEVAL entre les locuteurs de la PJM et de la DGS. Mais, pour ces deux langues, le très petit nombre de sujets filmés (trois) ne permet pas de généraliser les observations.

5.2.2 Les unités de transferts

C'est au travers des unités fortement iconiques comme le sont les structures de transferts que l'on s'attend à trouver beaucoup de proximité structurale et fonctionnelle. Voyons donc à présent, pour les cinq langues des signes abordées précédemment, comment se réalisent les principaux transferts décrits au départ pour la LSF.

5.2.2.1 Transfert de taille et de forme (TTF)



Figure 35 : Transfert de taille et de forme 'formes verticales alignées' avec deux référents différents, dans trois LS : en LIBRAS et en LSF, signifie 'la barrière' (à gauche et au centre), et en NGT (à droite) signifie 'une file de personnes'.

Dans les trois images de la figure 35, il s'agit formellement de la même structure ¹⁰⁷, un transfert de taille et de forme, l'une en LIBRAS et en LSF, l'autre en NGT. La même configuration manuelle '4' des mains est utilisée dans deux contextes discursifs différents, l'une pour représenter la forme des piquets d'une barrière en bois, dans le récit du *Cheval* en LIBRAS et en LSF, l'autre pour représenter une file de personnes qui attendent, dans un récit personnel en NGT qui sera détaillé plus loin. Et dans tous les cas, le regard instancie la forme décrite par la main dominante (main droite). Ainsi, on voit que pour une même forme, si les référents de départ sont différents, le sens actualisé en contexte sera différent. Cela prouve bien la primauté de l'iconicité imagique du référent, et l'importance du

107

¹⁰⁸Seule l'expression faciale varie légèrement.

contexte. Mais la même barrière peut aussi être décrite différemment, suivant le trait saillant retenu (la taille, l'épaisseur, la quantité), comme le suggère la figure 36 : la même configuration '4' est utilisée par les deux signeurs, mais, alors que le signeur en LIBRAS oriente ses deux mains dans un axe vertical, le signeur en LSF les oriente sur un axe horizontal. Ce n'est pas tout à fait la même image qui est donnée à voir de la barrière et de ses différents piquets.

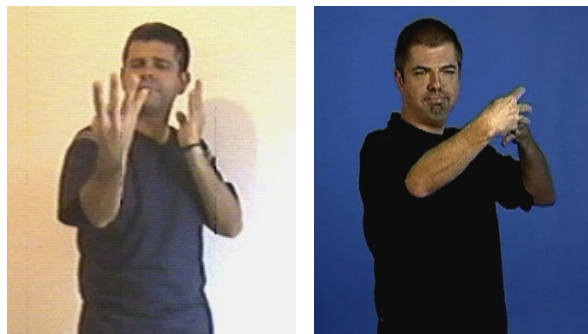


Figure 36 : Transfert de taille et de forme « longueur et forme de la barrière », en LIBRAS et en LSF

5.2.2.2 *Transfert situationnel (TS)*



Figure 37 : Transfert situationnel « sauter par dessus la barrière » en LIBRAS et en LSF

Similitudes : mouvement de la main dominante au dessus de la main dominée, regard qui suit le déroulement de l'action effectuée par la main dominante.

Différences : configuration de la main dominée, en 'X' pour la LIBRAS, en 'V' pour la LSF. L'expression faciale, liée à l'effort de l'agent dans la réalisation de l'action est également légèrement différente, bien qu'exprimant l'effort dans les deux cas.

5.2.2.3 *Transfert personnel (TP)*

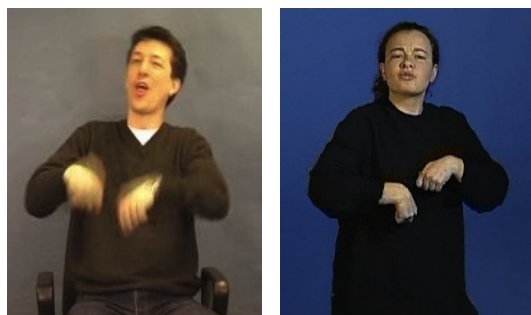


Figure 38 : Transfert personnel « le cheval galope » en DGS et en LSF

Similitudes : posture corporelle, expression faciale, regard

Différence : configuration manuelle



Figure 39 : Transfert personnel « l'oiseau vole » en PJM et en LSF

Similitudes : tous les paramètres, sauf, quelque peu, l'expression faciale.

5.2.2.4 Double transfert (DT)

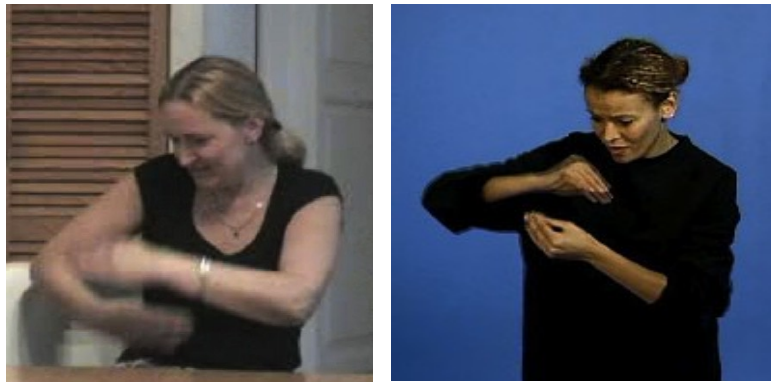


Figure 40 : Double transfert « la vache bande la patte du cheval » en PJM et en LSF

Dans les deux langues, PJM et LSF, ce double transfert peut être traduit en français par l'énoncé « *la vache bande la patte du cheval* ». Il s'agit de l'association simultanée d'un locatif de TS et d'un TP. Pour les deux structures de la figure 40, tous les paramètres sont semblables (sauf légèrement la configuration manuelle).

5.2.2.5 TP en discours rapporté

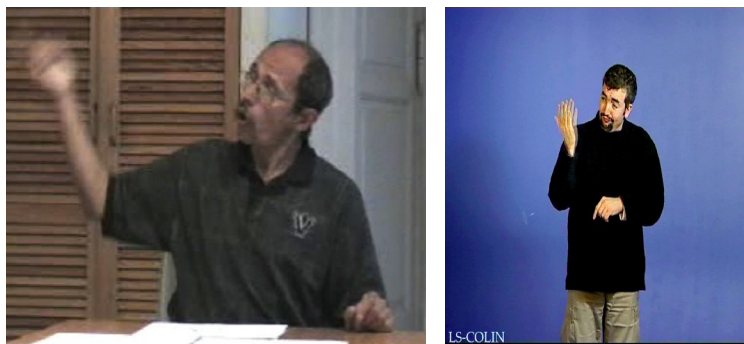


Figure 41 : TP discours rapporté gestualité « Viens! » dit la vache au cheval en PJM et en LSF

Les structures de la figure 41 sont des exemples de TP dr gestualité, c'est-à-dire d'un discours rapporté entre deux personnages. Les deux signeurs sont dans la peau de la vache qui dit au cheval

« Viens ! » au moyen d'un geste conventionnel de la gestualité entendante. Tous les paramètres sont similaires, à l'exception de l'expression faciale qui traduit l'état d'esprit du personnage transféré (entretenant en PJM, assez doux en LSF).

À l'issue de cette brève analyse des unités de transferts dans cinq langues des signes, il apparaît que les structures de transferts principales que sont les TTF, TS, TP, ou composées et moins courantes que sont les DT, semi-TP, TP discours rapporté, sont bien présentes dans ces langues.

5.3 Référence, deixis et anaphore dans trois langues des signes (LSF, LIS et ASL)

La section précédente présentait des structures semblables/dissemblables en fonction de la langue des signes considérée, qui confortent le modèle sémiologique. Dans cette partie, j'examine notamment l'articulation entre UL et UT dans le discours, via les processus de deixis et d'anaphore.

5.3.1 Contexte

La comparaison entre LSF et LIS est le résultat d'une collaboration étroite avec une équipe italienne composée de chercheurs sourds et entendants. Cette collaboration a été initiée par un programme de recherche bilatéral entre le laboratoire Structures Formelles du Langage de l'université Paris 8 et le laboratoire ISTC-CNR de Rome durant la période 2004-2007, projet dirigé par Christian Cuxac et Elena Antinoro Pizzuto. Dans le cadre de ce projet, ma recherche propre visait à la mise en évidence des structures de grande iconicité (ou unités de transferts) en LSF et en LIS à travers des corpus déjà constitués. J'ai également étudié les moyens linguistiques assurant la cohésion du discours dans ces deux langues des signes. La comparaison avec l'ASL s'est intégrée au projet bilatéral dans le cadre de la bourse d'études d'Erin Wilkinson au laboratoire ISTC-CNR de Rome.

Suite à ce projet bilatéral, renouvelé deux fois, des liens forts se sont créés entre chercheurs des deux équipes qui ont permis des collaborations fructueuses depuis lors (pour ne citer que quelques publications communes : Pizzuto, Rossini, Sallandre et Wilkinson 2008 ; Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 ; Pettita, Sallandre et Rossini 2013).

5.3.2 Résultats

La présente synthèse est extraite de l'étude de Pizzuto, Rossini, Sallandre et Wilkinson (2008) qui avait examiné de manière qualitative et quantitative des corpus de récits issus de *La Grenouille* pour la LIS et l'ASL et du *Cheval* pour la LSF. Parmi un corpus plus vaste, seules les productions de trois signeurs dans chaque langue ont été sélectionnées. Les signeurs sont de jeunes adultes âgés de 19 à 23 ans, de parents sourds ou entendants et ayant la langue des signes pour langue de communication principale.

Les structures de transferts examinées dans la section 5.2.2 avaient certes déjà été observées et ce dès les premiers travaux sur la syntaxe de l'ASL (Friedman 1975, Klima et Bellugi 1979, Wilbur 1979), et la question de leurs caractéristiques universelles ou quasi universelles (McBurney 2002, Rathman et Mathur 2002, Pizzuto 2007) avait bien été posée. Toutefois, jusqu'à cette étude, aucune recherche

n'avait répondu explicitement à cette question à partir d'une comparaison inter langues des signes.

Trois points constituaient l'objet de notre recherche :

1. La fréquence d'utilisation des structures de transfert dans les opérations de construction de références déictiques et anaphoriques.
2. La comparaison entre fréquence d'utilisation de ces structures et fréquence d'utilisation des unités lexicales pour ces mêmes opérations.
3. Le dernier point devait répondre à la question suivante : l'utilisation des structures de transferts permettait-elle aux signeurs de ces différentes langues des signes d'introduire ou de réintroduire discursivement deux voire plusieurs référents ?

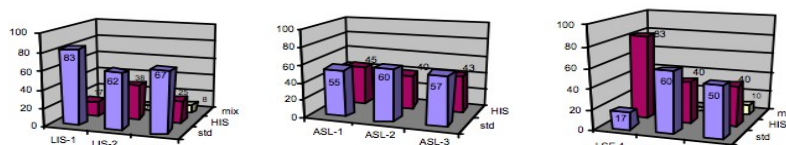


Figure 1 - Deictic reference to animate and inanimate referents: distribution (%) of standard signs (std), HIS and mixed productions (mix) in the texts of the LIS, ASL and LSF signers

Graphique 6 : Références déictiques pour les référents animés et non animés en LIS, ASL et LSF (Pizzuto et al 2008 : 488)

Le graphique 6 montre que dans les trois langues des signes faisant l'objet d'une comparaison, à une exception près, les UL sont le moyen préférentiel utilisé pour la première introduction de référents animés ou non animés (50% à 83%), les structures de transfert n'intervenant pour leur part que dans 17% à 45% des cas. L'un des signeurs (LSF 1) cependant échappe à la règle en utilisant plus fréquemment les structures de transfert (83%) pour cette même opération. Notons enfin que des productions mixtes sont aussi représentées, en moindre proportion, dans les récits de deux signeurs (LIS 3 et LSF 3).

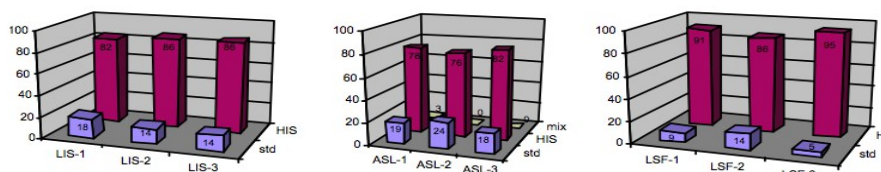


Figure 2 - Anaphoric reference to animate and inanimate referents: distribution (%) of standard signs (std), HIS and mixed productions (mix) in the texts of the LIS, ASL and LSF signers

Graphique 7: Références anaphoriques pour les référents animés et non animés en LIS, ASL et LSF (Pizzuto et al 2008 : 488)

Le graphique 7 présente les distributions respectives des structures de transferts et des UL pour les constructions de références anaphoriques concernant les référents animés et non animés. Les données mettent en évidence de fortes similitudes inter langues. Les structures de transferts sont de loin le moyen préférentiel pour marquer la référence anaphorique dans des proportions allant de 76% à 95%. Signalons qu'une très petite proportion de marquage de la référence anaphorique s'est réalisée au moyen de pointages manuels. Ces derniers étaient même absents de la production des

signeurs en LSF et ne représentaient, pour cette même opération que 1% à 3% des productions en ASL et 5% à 7% des productions en LIS.

Les référents non animés sont introduits soit également par des unités lexicales soit par des TTF, sauf pour un locuteur qui ne les introduit que par des TTF, et réintroduits par des TTF ou des structures mixtes¹⁰⁸.

Les références multiples (MR), terminologie adoptée dans cet article et empruntée à Dudis (2004), sont l'équivalent des doubles transferts dans notre terminologie habituelle. Ces structures permettent de spécifier ou de maintenir au moins deux référents simultanément, grâce à un morcellement corporel maximal (utilisation des mains, buste, regard, etc.). En ce sens, ils rendent possible une densité sémantique et un compactage de l'information assez spécifiques aux langues des signes. Notre étude montre que tous les signeurs des trois langues des signes produisent des doubles transferts (ou MR), certes dans des proportions différentes. Nous reverrons, dans le chapitre 6, les performances des enfants, en fonction de l'âge et du contexte discursif, pour ces structures complexes.

5.3.3 Synthèse

Les données analysées montrent clairement des similarités inter-linguistiques entre les trois langues des signes étudiées. Elles montrent aussi que les unités de transferts sont les structures le plus souvent utilisées pour réaliser les références anaphoriques. Parmi ces unités de transferts, ce sont les TP qui sont majoritairement utilisés pour les référents animés et les TTF et TS pour les référents non animés. Il est aussi intéressant de remarquer que les référents ne sont pas toujours introduits seulement par des unités lexicales mais peuvent aussi l'être par des unités de transferts. Ceci est surtout observé pour les productions en LSF mais est également visible, dans une moindre proportion, en ASL et en LIS.

Cette étude inter-linguistique sur la deixis et l'anaphore a représenté un tournant dans mes recherches qualitatives et quantitatives sur la question d'une part de la dynamique entre unités lexicales et transferts dans l'énoncé, et, d'autre part, sur l'introduction et réintroduction des référents que j'avais entrepris dans ma thèse. Cette étude a par ailleurs été récemment étendue à la référence nominale dans le chapitre de Garcia et Sallandre (2014).

5.4 Le récit de la Grenouille dans deux langues des signes (LIS et ASL)

Après avoir eu une vision globale des phénomènes de deixis et d'anaphore via l'utilisation des unités de transferts et des unités lexicales dans trois langues des signes, je propose à présent de décrire quelques unités de transferts issues des mêmes corpus de LIS et d'ASL. Dans les deux langues, les

108

¹⁰⁸La production de ce locuteur qui se distingue révèle, une fois encore, les grandes variations interindividuelles qui existent, et, par conséquent, amène à s'interroger sur la pertinence de l'échantillon de locuteurs sélectionnés pour cette étude (trois signeurs seulement par langue).

signeurs devaient élaborer un récit à partir du livre en images *La Grenouille* (*Frog where are you ?* Mayer 1969) qui raconte l'histoire d'un petit garçon ayant perdu sa grenouille et qui part à sa recherche. Ces transferts sont formellement et sémantiquement très similaires entre eux et avec le corpus de LSF de la *Grenouille* constitué antérieurement (Sallandre 1998) ¹⁰⁹. Là encore, comme pour la section 5.2.2 qui portait sur les données du récit du *Cheval*, ces observations nous confortent dans l'idée d'une similitude de formes et de fonctions des transferts dans différentes langues des signes. Pour les deux images de la figure 42, il s'agit du transfert situationnel du chien (main dominante en configuration 'X') qui est en train de tomber sur quelque chose (main dominée, en configuration 'main plate' en LIS, et en configuration 'C' en ASL).



Figure 42 : Transfert situationnel « tomber » en LIS (à gauche) et en ASL (à droite), corpus *La Grenouille* (Pizzuto, Rossini, Sallandre & Wilkinson 2008 : 482)

Dans la figure 43, les deux signeurs réalisent le TP du petit garçon qui prend le chien dans ses bras. L'un des signeurs est gaucher (ASL), l'autre droitier (LIS), ce qui explique la différence de main dominante entre les deux exemples.



Figure 43 : Transfert personnel « prendre dans ses bras » en LIS (à gauche) et en ASL (à droite), corpus *La Grenouille*, Wilkinson (2002) et laboratoire ISTC-CNR

Le semi-transfert personnel (semi-TP) est une structure intéressante car c'est une catégorie mixte associant le domaine du dire en montrant, via un transfert personnel, et du dire sans montrer, via une unité lexicale. Cette structure étant relativement complexe du point de vue cognitif et sémantique, je ne savais pas, au début de mes recherches en typologie inter-langues des signes, si elle serait

109

¹⁰⁹Pour des raisons techniques (mauvaise qualité d'image), les images issues du corpus de *la Grenouille* en LSF n'ont pas été reproduites ici.

produite dans d'autres langues que la LSF. Le récit de la *Grenouille* (corpus *La Grenouille*, laboratoire ISTC-CNR), produit par trois locuteurs de la LIS, m'a donné l'occasion de vérifier l'existence de cette structure dans une autre langue que la LSF. Dans la figure 44, il s'agit de l'agent principal, un petit garçon, qui regarde par la fenêtre s'il voit sa grenouille qui vient de s'échapper. L'agent est figuré par le corps du locuteur en rôle, dans un transfert personnel, tandis que le procès est figuré par l'unité lexicale VOIR, encodée par sa main dominante en configuration 'V'. Seules l'orientation du regard et de la main dominante est différente entre les deux signeurs, l'expression faciale d'étonnement et le reste des paramètres étant identique.



Figure 44 : Semi-transfert personnel « VOIR par la fenêtre » par deux signeurs en LIS, corpus *La Grenouille*, Wilkinson (2002) et laboratoire ISTC-CNR

Les trois structures de la figure 45 sont des doubles transferts très similaires formellement et sémantiquement, ils peuvent être traduits par l'énoncé « le chien a la tête coincée dans le bocal » : le corps des signeurs est en TP du chien tandis que les deux mains reprennent la forme du bocal par un locatif de TS.



Figure 45 : Double transfert « avoir la tête coincée dans le bocal », en LIS (deux signeurs, à gauche et au milieu) et en ASL (à droite), corpus *La Grenouille*, Wilkinson (2002), et laboratoire ISTC-CNR

Ce qui est remarquable dans les structures de transferts observées dans les deux langues des signes, LIS et ASL, est la grande similitude non seulement dans les paramètres manuels mais aussi non manuels. Dans les structures des figures 42 à 45, le regard ne croise jamais celui de l'interlocuteur, ce qui indique que le locuteur s'efface de la situation d'énonciation pour incarner les personnages de l'énoncé (le petit garçon et le chien, dans ces exemples). En outre, de même que pour le récit du *Cheval* analysé dans cinq langues des signes (section 5.2), les structures de transferts courantes se retrouvent en LIS et en ASL (TS, TP, semi-TP et DT).

5.5 Le récit Tom et Jerry dans deux langues des signes (LSF et LSR)

Le mémoire de Master 1 de Robert Gavrilesco (2014) dont j'ai assuré la direction est, à ma connaissance, la première description linguistique de la langue des signes roumaine (LSR), en tout cas la première dans le cadre du modèle sémiologique. De manière à pouvoir ensuite comparer les résultats, le même support du dessin animé *Tom et Jerry* utilisé pour le corpus Creagest a été choisi, et Robert Gavrilesco a filmé durant l'hiver 2014 de jeunes adultes roumains dans leur lycée de Craiova.

Ses principaux résultats quantitatifs (Gavrilesco 2014 : 44), effectués à partir des productions annotées sous ELAN de cinq signeurs (sur les dix personnes filmées), peuvent être synthétisés comme suit : la catégorie TP est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour ces signeurs (50%). Les unités lexicales sont la deuxième catégorie la plus utilisée (30%), puis, dans des proportions bien moins importantes, les TS (5%), les DT (4%), les pointages (4%) et enfin les TTF (3%) et la dactylogologie (3%).

Ainsi, un rapprochement de nos résultats pour le récit *Tom et Jerry* en LSF (Sallandre 2014, voir section 3.1.2 du chapitre 3) et ceux de Gavrilesco pour la LSR (tableau 16 et graphique 8 ci-dessous) permettent de constater les fortes similitudes de proportions des catégories d'unités dans les deux langues¹¹⁰. Pour ces deux langues des signes, les unités de transferts sont utilisées dans plus de 60% des cas, et les unités lexicales dans un peu moins de 30% des cas. Les pointages sont utilisés légèrement moins en LSR (4%) qu'en LSF (6%) et la dactylogologie est utilisée légèrement en LSR (3%) alors qu'elle ne l'est quasiment pas en LSF¹¹¹.

Catégories	MOY - LSF <i>Tom & Jerry</i>	MOY - LSF Genre narratif (pour rappel)	MOY - LSR <i>Tom & Jerry</i>
% Unités de Transferts	65	67,9	62
% Unités Lexicales	27	26,9	30
% Pointages	6	4,6	4
% Dactylogologie	0	0,1	3
% ?	2	0,7	1
Total	100	100	100

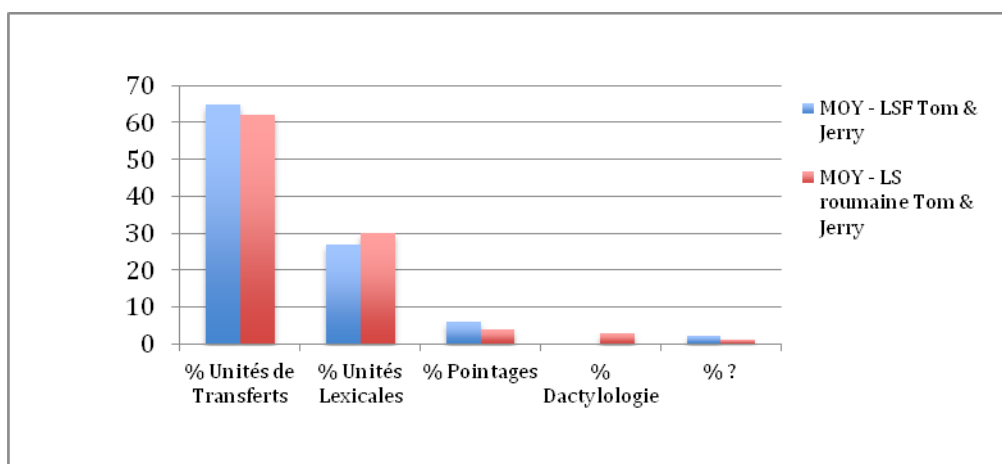
Tableau 16 : Proportions des principales catégories dans le genre narratif (*Tom et Jerry* et autres récits) chez des signeurs adultes, en LSF (Sallandre 2014) et en LSR (Gavrilesco 2014).

110

¹¹⁰Une précision importante : Robert Gavrilesco n'a pas eu accès à mes données quantitatives pour la LSF car celles-ci étaient en cours au moment de la rédaction de son propre mémoire. Il n'a pas non plus établi de comparaisons entre les deux langues (cela constitue son projet de recherche à venir). Les fortes similitudes entre les deux langues ne peuvent donc pas être attribuées à une volonté, conscience ou non, de *coller* aux résultats de la LSF dans le but de valider une hypothèse.

111

¹¹¹Précisons toutefois que les enfants en LSF produisent quelques unités en dactylogologie (les prénoms des personnages) et un seul des six adultes.



Graphique 8 : Synthèse des proportions des principales catégories pour le récit *Tom et Jerry* chez des signeurs adultes, en LSF (Sallandre 2014) et en LSR (Gavrilescu 2014)

En LSR, certains signeurs utilisent la dactylogologie à la place ou en complément d'une unité lexicale existante. C'est le cas par exemple avec une signeuse qui n'utilise pas l'unité lexicale LAPTE (*lait* en français) mais la dactylogologie L.A.P.T.E. Une autre signeuse, quant à elle, utilise bien le signe LAPTE mais avec la lettre L. initialisée et accompagnée d'une labialisation très prononcée du mot roumain *lapte* (figure 46). Ainsi, on peut émettre l'hypothèse d'une influence plus importante de la norme du roumain écrit chez ces signeurs que chez les signeurs français. Bien que non vérifiable sans une analyse complémentaire, cette hypothèse est plausible au regard de la situation des signeurs roumains (jeunes adultes entre 18 et 21 ans, filmés dans leur lycée, où la seule langue enseignée est le roumain écrit) alors que les signeurs français de notre échantillon sont plus âgés, tous en emploi et sortis du système scolaire et qu'ils possèdent une connaissance métalinguistique suffisante leur permettant de clairement distinguer les deux langues, écrite/vocale et signée.

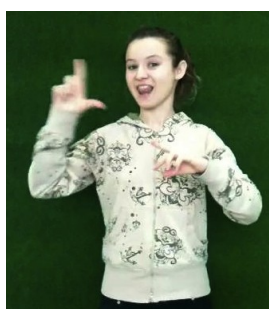


Figure 46 : Unité lexicale LAPTE (*lait*) initialisée et labialisée, en LSR (Gavrilescu 2014)

Au-delà de l'aspect quantitatif brut et pour affiner l'analyse, il faudrait regarder la distribution de ces transferts, dans les deux langues, et voir notamment si l'organisation en topique/focus est la même, et si la création et le maintien des références actantielles et spatiales se construit au moyen des mêmes stratégies. Aussi, pour être totalement validés, ces premiers résultats mériteraient d'être approfondis avec des métadonnées plus précises et un plus grand nombre de sujets. Néanmoins, ces résultats extrêmement similaires pour ces deux langues qui ont pourtant une histoire institutionnelle différente, ouvrent de nombreuses réflexions. Par exemple, on pourrait se demander s'il y a une influence de la conscience métalinguistique sur la production des signeurs. La réponse, ici, semble

être négative¹¹², puisque les signeurs de la LSF, enseignants chevronnés de LSF et ayant une bonne conscience métalinguistique de leur langue, produisent les unités quasiment dans les mêmes proportions que les signeurs roumains, plus jeunes (moyenne d'âge = 20 ans) et qui n'ont jamais reçu d'enseignement explicite de leur langue. Il faut donc rechercher ailleurs les raisons de ces similitudes. Il semblerait que l'iconicité soit le moteur de la construction de ces discours. Ainsi, les structures de transferts seraient bien ce « *socle structural commun à toutes les langues des signes du monde* » dont parlent Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010 : 48).

5.6 Un récit d'expérience personnelle en NGT (LS néerlandaise)

Cette section présente une micro-analyse de corpus inédite effectuée à l'occasion d'une invitation à présenter lors d'un séminaire au *Max Plank Institute for Psycholinguistics* (MPI) de Nimègue, aux Pays-Bas (Sallandre 2011), devant les auteurs du corpus en question. Le corpus utilisé ici est extrait du Corpus NGT (Langue des Signes Néerlandaise), il a été réalisé par Crasborn, Zwitserlood et Ros (2008). Le corpus, les métadonnées et les annotations de base sont disponibles dans les archives du MPI de Nimègue¹¹³. C'est un vaste corpus présentant les productions de nombreux locuteurs adultes, venant de régions différentes, ayant des parcours éducatifs et professionnels divers, et étant filmés dans des genres discursifs variés (récits, conversations libres, descriptions, etc.).

Je voulais savoir s'il était possible de se repérer dans une langue des signes qu'on ne connaît pas grâce à la connaissance d'une autre langue des signes. Et, contrairement à des expériences passées où j'étais moi-même en interaction, donc où le dire se construisait dans le flux du discours, avec des reformulations possibles et des phénomènes d'empathie, je voulais tester cette fois cela à partir d'une vidéo enregistrée. Ne connaissant pas la NGT, et le corpus étant d'une haute qualité technique et linguistique, j'ai donc tenté l'expérience en sélectionnant un récit produit par un jeune signeur sourd néerlandais. Comme il s'agit d'un récit d'expérience personnelle, je n'avais donc pas de support sur lequel m'appuyer (images, thèmes, etc.). L'annotation en gloses disponible sous ELAN, et que j'ai traduite du néerlandais vers le français, m'a aidée à repérer les principales entités (personnes, temps, lieux). Ces entités étant la plupart du temps des unités lexicales, peu transparentes et très éloignées de la LSF, j'avais besoin d'une traduction initiale¹¹⁴. Ensuite, ma connaissance de la LSF a suffi à reconstruire le sens global, car ce récit, comme la plupart des récits observés dans différentes langues

112

▫ Sauf, donc, pour la dactylologie et l'initialisation de certains signes.

113

▫ <http://www.ru.nl/corpusngten/>

114

▫ Lors d'un séjour à Nimègue, j'ai eu l'opportunité de vérifier ma compréhension de ce récit avec Inge Zwitserlood, l'une des auteurs du corpus.

des signes, contient un grand nombre d'unités de transferts, unités structurellement proches entre langues des signes¹¹⁵. Je propose dans ce qui suit l'analyse d'un court extrait de ce récit.

Le contexte de l'extrait vidéo est une situation vécue quelques années auparavant par le narrateur, alors qu'il est en stage d'études à l'université Gallaudet aux Etats-Unis. La situation est la suivante : un soir, le narrateur et un groupe d'amis sourds tentent de rentrer dans une boîte de nuit alors qu'ils n'ont pas d'argent. Ils commencent par faire la queue comme tout le monde, puis, grâce à leur ingéniosité (ou leur surdité ?) parviennent à rentrer dans l'espace VIP...



Figure 47 : Transfert de taille et de forme « forme d'une file de personnes » (à gauche, 01'51) et transfert situationnel « deux personnes se suivent » (à droite, 01'58), corpus CNGT0805_S035_b¹¹⁶

J'ai identifié la structure de l'image de gauche de la figure 47 comme étant un transfert de taille et de forme (TTF) car les deux mains en configuration '4'¹¹⁷ décrivent une simple forme sans agentivité : tandis que la main dominée (gauche) sert de repère fixe, la main dominante figure, par son mouvement, le déploiement de la forme d'une file de personnes qui attendent. Les indices de cette *non agentivité* sont l'expression faciale neutre, non investie, le regard qui suit le mouvement de la main dominante et le léger recul du buste qui traduit, là encore, un non investissement (par rapport à un TP) et une vision globale de la forme, comme vue de haut. Cette structure est courante

115

¹¹⁵Par ailleurs, je propose régulièrement aux étudiants de Master de Sciences du Langage connaissant la LSF d'annoter avec ELAN des passages de ce récit (et d'autres récits), en leur donnant un minimum d'informations sur le contexte. L'idée est de les confronter à un corpus dans une LS étrangère dont le lexique stabilisé est très éloigné de celui de la LSF, afin de développer des stratégies de segmentation des unités et d'identification des structures plus ou moins iconiques.

116

¹¹⁶Ce code indique la production dont il s'agit dans le corpus NGT (Crasborn, Zwitserlood et Ros 2008) tel qu'il est recensé sur le site : http://www.ru.nl/corpusngtuk/using_the_corpus/how_to_use_the/ Les mentions en chiffres, par exemple (01'51), précisent le *time code* exact d'où j'ai extrait la structure.

117

¹¹⁷Les doigts tendus et alignés de cette configuration manuelle — surtout si elle est effectuée simultanément par les deux mains — représentent métaphoriquement de nombreuses formes verticales longues et, dans ce contexte, désignent des humains debout (mais peuvent aussi décrire les piquets d'une barrière, comme c'est le cas des structures de TTF identifiées en LSF ou en LIBRAS, voir les images de la section 5.3.2.1).

également en LSF et dans d'autres langues des signes, ce qui m'a aidée à l'identifier sans ambiguïté. L'image de droite de la figure 47 est, quant à elle, un transfert situationnel (TS) dans la mesure où, cette fois, les mains figurent un déplacement de deux agents qui se suivent. En LSF, où l'on retrouve la même structure, il peut s'agir soit de l'UL SUIVRE, soit du TS de deux personnes qui se suivent, et la différence se situe, comme d'habitude, au niveau des paramètres non manuels (labialisation possible pour l'UL et pas pour le TS, regard vers l'interlocuteur pour l'UL et vers les mains pour le TS).



Figure 48 : Séquence présentant un transfert personnel « être surpris » (à gauche, 03:24), un semi-transfert personnel FRISSONNER (au centre, 03:25), et un stéréotype de transfert personnel « oh là là ! », (à droite, 03:27), corpus CNGT0805_S035_b

Pour les trois unités de la figure 48, qui se suivent dans le récit, il s'agit de structures de transfert personnel dans lesquelles le signeur-narrateur est dans la peau de lui-même, dans le passé. Du point de vue des structures de TP, les trois images présentent de légères différences. L'image de gauche est un transfert personnel classique : l'expression faciale ainsi qu'un léger rebond du buste montrent un personnage extrêmement surpris, qui regarde en direction d'un autre personnage, en train d'accomplir une action incroyable, ce qui explique la surprise. Ses mains sont inactives, mais appartiennent au personnage transféré, elles sont donc capitales pour comprendre le sens de cette unité¹¹⁸. L'image du milieu peut être identifiée comme un semi-transfert personnel qui exprime l'action de l'agent en TP par l'UL FRISSONNER. Le maintien du rôle en TP est figuré par le maintien des mêmes paramètres non manuels que pour les unités précédente et suivante (regard et tête vers sa gauche, expression faciale de surprise, absence de labialisation). Cette expression, formellement et sémantiquement identique en LSF, était tout à fait reconnaissable dans ce contexte, et a été traduite en néerlandais par les gloses KIPPEVEL et ALLEMACHTIG qui signifie « frissonner, avoir la chair de poule » et « puissant ». On est donc bien dans le même type de valeur sémantique dans les deux langues. Enfin, l'image de droite est un stéréotype de transfert personnel qui signifie « oh là là !! ». En effet, les deux mains secouées expriment l'idée d'étonnement, grâce à un geste coverbal repris par le personnage en TP et intégré dans une structure de la LS. Ainsi, bien que ce geste soit issu de la gestualité coverbale entendante, il est repris par un locuteur sourd et intégré à un énoncé en discours rapporté. Comme un écho au chapitre 3, pour la LSF, cette structure en NGT fait bel et bien partie elle aussi des unités de sens de cette langue des signes, elle a donc pleinement droit à un statut linguistique, contrairement à ce que propose par exemple Liddell (2003) sous la catégorie *gesture*.

118

¹¹⁸ Comme nous le faisons remarquer dans Sallandre et Garcia (2013 : 164).

C'est pourquoi j'ai proposé, dès mon doctorat, d'inclure ce type de gestes coverbaux dans la typologie des transferts, et, s'ils apparaissaient explicitement dans du discours rapporté, de les catégoriser comme des 'TP dr gestualité' (à la différence des plus communs 'TP dr UL'), s'ils reflétaient l'état mental du personnage transféré, sans discours rapporté, de suivre la catégorie de Cuxac (2000) 'Stéréotype de TP'.



Figure 49 : Double transfert « quelqu'un m'appelle » (03:27), corpus CNGT0805_S035_b

Enfin, le dernier exemple de l'extrait (figure 49) peut être traduit par « Quelqu'un m'appelait! ». Le buste, le regard et l'expression faciale suggèrent la posture interloquée du jeune homme en TP, qui est ici un patient du point de vue des rôles actanciels. La main dominante (ici, la gauche), elle, figure un autre personnage, l'agent, en train d'appeler le jeune homme. Cette construction est une structure qui montre deux actants simultanément, c'est donc un double transfert.

Cette description d'un échantillon de corpus de NGT nous permet de constater qu'il est possible d'y relever les mêmes structures qu'en LSF, y compris des catégories complexes comme les doubles transferts ou assez rares comme les stéréotypes de TP. Ainsi, il semble qu'il existe les mêmes catégories principales dans les deux langues. Par ailleurs, concernant les éléments lexicalisés, certaines expressions figées, comme *frissonner* sont identiques dans les deux langues. En revanche, une part importante du lexique des deux langues semble très différente, du fait de la convention relative à chacun des systèmes.

5.7 Synthèse

Beaucoup de similitudes entre langues des signes ont été observées dans cette première étude et l'hypothèse « les structures de transferts sont identiques d'une langue des signes à l'autre » est globalement validée. Ce résultat a été important pour moi, car il a conforté la prédiction du modèle sémiologique (le noyau central des langues des signes est iconique). Mais il faudrait aller plus loin, afin de déterminer si on trouve dans les autres langues des signes étudiées des structures jamais vues ailleurs, ou impossibles en LSF. Il faudra donc pousser plus loin nos investigations futures en proposant des protocoles méthodologiques qui permettent de *penser l'inexistant*, en LSF et dans d'autres langues des signes, afin de rendre le modèle sémiologique falsifiable. Il faut aussi, et je le répète à différents endroits de ce volume, faire varier davantage les genres discursifs et les situations d'interaction (monologues, dialogues, discussions de groupe). Enfin, rappelons qu'une étude approfondie sur les unités lexicales propres à chaque langue des signes reste à mener.

6 Acquisition de la LSF

*« Enchanté, je suis l'Été.
J'avance dans l'or des blés tranquilles et j'attends
que les formes s'arrondissent. Je regarde les couleurs
prendre de l'épaisseur et les odeurs, de la profondeur.
Repu, j'étends midi au fil des heures
et les ombres reculent, de peur. »*

Anne Herbauts (2004), *Lundi*. (Album jeunesse)

Bien que l'acquisition des langues fasse partie de mes intérêts originels de recherche, je n'ai vraiment commencé à travailler sur ce thème qu'à partir des années 2006-2007, lors de la conception du projet ANR Creagest¹¹⁹ (Garcia et al 2012). Ainsi, j'ai encore assez peu publié sur le thème de l'acquisition de la LSF, puisqu'une part importante de mon temps de travail a été consacré à la constitution du corpus Creagest-Acquisition (Sallandre et L'Huillier 2011), dont les étapes se trouvent résumées dans le chapitre 4, et que les analyses sur ce corpus sont en cours et portent pour le moment sur un petit nombre de sujets, sur plusieurs des stimuli utilisés.

Les recherches sur l'acquisition des langues des signes ont commencé après celles consacrées aux adultes sourds, pour des raisons historiques et pratiques évoquées au chapitre 4. Parmi les recherches pionnières en acquisition des langues des signes, on retient particulièrement celles de Supalla (1982), Newport & Meyer (1985), Charron & Petitto (1991), Volterra & Erting (1994), ainsi que les recherches plus récentes de Goldin-Meadow (2003), Reilly (2006), Morgan et al (2008), Cormier, Smith & Sevcikova (2013). Pour les aspects méthodologiques de la constitution et de l'analyse de données enfantines, l'article de Baker, Bogaerde & Woll (2005) a été une référence dans la démarche du projet Creagest. L'ouvrage de Transler, Leybaert & Gombert (2005), quant à lui, présente un état des recherches en acquisition du langage par les enfants sourds, dans des perspectives oralistes, signantes et mixtes. Un tel ouvrage permet de mieux se situer, en tant que chercheur, dans un terrain assez conflictuel et où l'enjeu est important puisqu'il s'agit du développement cognitif et linguistique de petits êtres humains. Pour une revue de la littérature récente sur l'acquisition des langues des signes, voir Lillo-Martin (2008) et Chen Pichler (2012).

119

¹¹⁹J'exclus ici les encadrements de mémoires que j'ai eu l'occasion de faire avant cette période, ceux-ci n'étant pas des publications personnelles (voir par exemple Brugeille, Hameline, Jacquel et Masson 2005) et l'article de Courtin et Sallandre (2002, non publié) qui, bien que portant en partie sur l'acquisition, est plutôt une revue de la littérature et ne comporte pas d'analyses personnelles de données enfantines.

En France, les recherches en acquisition de la LSF par les enfants sourds se sont développées à partir de la décennie 2000, avec principalement les travaux de Blondel (2000, 2005, 2009), Jacob (2003, 2004, 2007), Limousin (2011), Estève (2009, 2011), Schoder (2014). Les approches multimodales de l'acquisition du langage enfantin, hors contexte de surdité, sont aussi une source d'intérêt pour moi puisqu'elles permettent d'élargir la problématique et d'envisager des comparaisons entre langues et entre modalités (voir notamment, Morgenstern 2009, Morgenstern et al 2010, Batista 2012, Blondel et al 2014).

6.1 Les langues des signes : une acquisition atypique à plusieurs égards

6.1.1 L'apport de la psychologie cognitive dans l'acquisition linguistique de la LSF

Cyril Courtin, pionnier en France pour les recherches sur le développement cognitif de l'enfant sourd (Courtin 1998), a ouvert la voie d'une approche globale de son éducation, notamment à travers la coordination d'un numéro de la revue *Enfance* (Courtin 2007). C'est lui qui, très tôt, dès la fin de mon DEA en 1999, m'a poussée à faire le lien entre les structures linguistiques de transferts personnels et le développement cognitif de l'enfant sourd. En effet, ces structures, par leur complexité morphosémantique, révèlent à la fois la compétence linguistique et cognitive des sujets. C'est dans cette optique que nous avons collaboré, afin de proposer un article sur ce thème qui n'a pu être publié, mais qui apparaît néanmoins dans le volume 2 comme tel (Courtin et Sallandre 2002, inédit). C'est aussi ce lien entre transferts et cognition qui a été le fil rouge des réflexions lors de la préparation du projet ANR Creagest, concernant la partie consacrée à l'acquisition, et c'est ce qui a permis à mon équipe de linguistes de pouvoir collaborer officiellement avec Cyril Courtin (voir notamment Sallandre, L'Huillier et Heouaine 2011 pour plus de détails). Plus tard, Courtin voit l'aboutissement de son analyse poussée bien que *princeps* sur les bases neurales des structures de grande iconicité dans l'article Courtin et al (2010). Je n'entre pas dans le détail ici sur ces recherches, préférant synthétiser ou focaliser l'attention sur quelques aspects plutôt linguistiques du développement langagier de l'enfant sourd, mais il faut garder à l'esprit que l'approche et la philosophie de Courtin restent fondatrices pour moi.

6.1.2 Une acquisition atypique...mais révélatrice du modèle sémiologique

Les langues des signes s'inscrivent dans une situation d'acquisition atypique et cela, pour plusieurs raisons. D'abord car 95% des enfants sourds naissent dans des familles entendantes, donc ils ne peuvent pas bénéficier d'un bain langagier *naturel* en langue des signes comme le feraient leurs pairs entendants. Ensuite, pour les 5% d'enfants qui naissent dans des familles sourdes, on ne peut pas considérer que l'acquisition soit totalement classique, car les enfants vivent une situation bilingue et bimodale par rapport à la langue dominante du pays dans lequel ils se trouvent ; aussi, le statut de la langue des signes et les compétences dans cette langue varie d'une famille à l'autre. Ainsi, comme chez l'enfant entendant, mais plus particulièrement chez l'enfant sourd, l'environnement au sens large est à prendre en compte (structures éducatives, familles, structures associatives) du fait de la

situation particulière de bilinguisme bimodal. En ce sens, les travaux de Goldin-Meadow (1998, 2003), Cuxac, Fusellier-Souza et Sallandre (1999), Cuxac (1996, 2005), Fusellier-Souza (2004, 2005) et Courtin (2007) sont particulièrement éclairants.

Il faut avoir à l'esprit que la question des conditions d'acquisition atypique des langues des signes est un thème central du modèle sémiologique et a été présent, par petites touches, depuis les premières publications de Cuxac (1996, 2000, 2005, Cuxac et al 1999, etc.). Je dirais même que le modèle se justifie et s'explique en partie par l'acquisition atypique des enfants sourds de familles entendant. En effet, ces enfants-là n'ont pas d'autres choix que de produire du dire ressemblant et c'est de la qualité de la réponse de l'adulte et de l'environnement que dépendra celle des créations signées des enfants. La citation ci-dessous résume très simplement le processus en jeu chez les enfants sourds de familles entendant : *« Lorsque les parents se préoccupent du développement cognitif et linguistique de leur enfant, ou bien lorsqu'ils ne considèrent pas la surdité comme un handicap, un système gestuel peut s'établir efficacement entre l'enfant sourd et la famille. A partir du contact entre le système gestuel des enfants sourds et celui des gestes produits par les familiers, un code commun se stabilise en donnant naissance à ce qu'on peut définir comme un « familiolecte » qui sera la base d'une proto-langue des signes. Le développement de ce système gestuel dépendra de l'intensité de la relation entre l'enfant sourd et son entourage. »* (Cuxac et al 1999 : 145)

Ces créations gestuelles, révélatrices de l'aptitude à catégoriser, permettent de faire l'hypothèse de stabilisations conceptuelles pr linguistiques qui s'ancreraient dans la perception, essentiellement visuelle chez les Sourds, ou, plus largement, dans l'univers perceptivo-pratique. La forte ressemblance des formes gestuelles montre qu'un processus d'iconisation de l'expérience a été mis en œuvre. Cuxac et al (1999 : 150) avancent par ailleurs, pour justifier l'hypothèse de la genèse commune des langues des signes : *« Il ne faut jamais perdre de vue, c'est en cela que la surdité de naissance est un formidable analyseur, que toutes les langues des signes pratiqu es à l'heure actuelle dans le monde ont eu pour points de départ – ce sont l'univocité du point de départ, comme sa datation, qui constituent des fictions – des situations de communication analogues, quoiqu'à plus grande échelle de population concern e, et que la genèse des signes s'est, grosso modo, toujours effectu e selon le même scénario. »*

Puis plus loin, ils ajoutent : *« Les communautés sourdes constitu es dans les grandes villes, au hasard de rencontres — Platon en fait déjà état — puis les regroupements institutionnalisés d'enfants sourds dans des structures scolaires dès le milieu du 18^{ me} siècle n'ont fait que déployer, en l'accélérant, le processus de sémiogenèse mis en œuvre par ces personnes sourdes isol es, ces enfants sourds de famille entendant. »* (Cuxac et al 1999 : ibid.)

Ainsi, si Cuxac et son équipe ne se sont jamais focalisés sur les *signeurs natifs* c'est parce que ces signeurs-là ne permettent pas d'expliquer le fondements s miog n tique du modèle, en plus du fait qu'ils ne sont pas représentatifs de la population sourde. On retrouve aussi, plus tardivement, l'article de Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010) qui critique fortement la conception majoritaire dans la littérature des langues des signes de *signeurs natifs* comme modèle de référence.

Pour terminer sur cette partie, je voudrais dire un mot sur la question de l'aspect facilitateur ou non de l'iconicité pour l'acquisition, cette question faisant également débat parmi les recherches en acquisition des langues des signes, et étant déjà abordée dans l'article de Cuxac et al (1999) puis reprise dans Sallandre et al (2010 : 47). Déjà chez Goldin-Meadow (1998) on trouve un point de vue assez convainquant : l'auteure distingue la situation des enfants sourds de parents sourds et ceux de parents entendants. Si l'enfant sourd acquiert sa langue par des parents sourds et dans des conditions habituelles de transmission d'une langue 1, alors l'iconicité peut ne pas faciliter la conceptualisation. En effet, cet enfant commence à catégoriser le monde réel au moyen d'unités discrètes sans établir un lien entre le signe et le référent, comme c'est le cas chez la plupart des enfants entendants acquérant une langue vocale. En revanche, si l'enfant a des parents entendants (qui ne pratiquent pas de langue des signes), il va être poussé à créer des unités gestuelles spontanées ; dans ce cas, la reprise de caractéristiques iconiques du référent se révèle une stratégie efficace pour catégoriser le monde qui l'entoure. Morgan et al (2008) et Slobin et al (2003) vont dans le même sens et insistent sur le rôle non facilitateur de l'iconicité pour le très jeune enfant sourd acquérant sa langue dans une famille sourde. Il en va tout autrement pour l'enfant sourd plus âgé, et pour l'adulte (sourde ou entendant) apprenant une langue des signes, qui peut, lui, utiliser l'iconicité des signes comme stratégie de mémorisation des signes d'une part, et comme stratégie pour se faire comprendre, grâce à l'intention de montrer, d'autre part.

6.2 Acquisition des *motion events*

6.2.1 Les *motion events* dans les *famiolectes gestuels*

Comme évoquée dans la section précédente, les recherches de Goldin-Meadow (1998) ont été pionnières dans le domaine des systèmes gestuels non conventionnels créés par les enfants sourds sans exposition à une langue des signes, appelés *homesigns* en anglais et *famiolectes gestuels* en français. En particulier, les recherches de Zheng & Goldin-Meadow (2002) et Goldin-Meadow (2003 : 172-174) sont éclairantes à plusieurs titres. Il s'agit d'une étude translinguistique comparant des monolingues anglophones et sinophones, sourds et entendants. Les enfants entendants sont monolingues américains et chinois ; les enfants sourds sont également américains et chinois, mais sont *homesigners*, c'est-à-dire qu'il grandissent dans des familles entendants et qu'ils ne sont exposés à aucune langue des signes conventionnelle. Ils développent alors des famiolectes constitués à la fois de gestes tirés de la culture environnante (des *emblèmes*, Kendon 1988) et de gestes de leur propre cru (Goldin-Meadow 2003, Fusellier-Souza 2005). Ces recherches rassemblent les productions de 16 enfants au total, soit 4 enfants sourds américains et 4 enfants sourds chinois ainsi que 4 enfants entendants américains et 4 enfants entendants chinois. Les 4 groupes ont été placés dans la même situation de raconter des histoires dans lesquelles il y avait des déplacements (*motion events*) à décrire. Chacun des groupes a été observé de manière longitudinale, pour une courte période allant de 3;7 ans à 4;11 ans.

L'un des résultats majeurs de ces études est la similitude des productions gestuelles entre les enfants sourds, alors que les productions vocales des enfants entendants sont très éloignées les unes des autres. En effet, les patterns des enfants sourds sont les mêmes : les énoncés contenant des déplacements (*motion events* en anglais) peuvent soit contenir la figure seule (par exemple, l'agent *duck*), ou contenir un verbe incluant ou non la manière ou la trajectoire (par exemple les signes pour *move* ou *into*) ou, enfin, un énoncé comportant la figure et le verbe (par exemple *duck move*). Alors que les patterns des enfants entendants sont très différents selon la langue vocale utilisée. Ainsi, il y aurait une influence de la modalité sur le type de productions. En effet, alors que la densité des informations sémantiques (*packaging of semantic elements*) est importante et identique chez les deux groupes d'enfants sourds, américains et chinois, elle est différente chez les deux groupes d'enfants entendants. Cela peut s'expliquer par le fait que le mandarin est une langue qui permet la suppression de l'argument, autorisant les locuteurs à exprimer le verbe seul, tandis que l'anglais ne le permet pas. Cette influence de la modalité (fortes similitudes dans les productions gestuelles versus fortes différences pour les productions vocales de langues variées) se retrouve dans les analyses de Goldin-Meadow (2003) autre que sur le thème des *motion events*. Par ailleurs, une étude récente de Özyürek, Furman, & Goldin-Meadow (2014) a comparé l'expression des *motion events* chez des sujets sourds créateurs de familiolectes et chez des sujets entendants produisant des gestes coverbaux. Les auteurs montrent qu'alors que les entendants produisent en général deux gestes successifs, l'un pour exprimer la trajectoire, l'autre pour la manière, les sujets sourds font également deux signes successifs mais surtout, assez souvent, ils combinent les informations sur la manière et la trajectoire en un seul signe.

6.2.2 Les motion events en LSF

Lors de la constitution du corpus Creagest-Acquisition, il nous a semblé pertinent de travailler dans des champs de l'acquisition du langage de l'enfant sourd qui étaient soit déjà bien explorés pour les langues vocales, soit en cours d'exploration pour les langues des signes. Aussi, nous souhaitons travailler sur des thèmes qui nous étaient familiers chez l'adulte, grâce à nos études antérieures (Sallandre 1999, 2003, 2006, Fusellier-Souza 1999, 2004, 2005). C'est pourquoi nous avons choisi de filmer les enfants dans des tâches discursives, et plus particulièrement, narratives, afin de pouvoir aussi bien analyser la construction des références spatiales et actantielles, les questions de deixis et d'anaphore, et, de manière plus globale, les moyens mis en œuvre par chaque enfant pour réaliser la cohérence de son discours. Ainsi, l'un des stimuli utilisés a été celui des *Déplacements volontaires* (Hickmann et al 2009) qui a pour objectif de susciter de courtes séquences narratives relatives à l'expression de l'espace. Ces stimuli s'intègrent dans le cadre large de recherches menées sur les rapports entre langage et cognition dans plusieurs langues vocales (Bowerman 1996, Hickmann 2008). Les recueils de données ont été effectués chez des enfants et des adultes, et ont pour objectif de comprendre comment s'expriment la trajectoire et la manière d'un déplacement, que le mouvement soit vertical (par exemple, *monter, descendre, grimper*) ou horizontal (par exemple

traverser, nager, etc.) suivant le type de langue. En effet, Talmy (2000, 2006), et Slobin (2004, 2006) notamment, suggèrent qu'il y aurait deux grandes familles de langues et que l'expression de l'espace est le lieu privilégié pour les caractériser : les langues à satellites et les langues à cadrage verbal. Les langues germaniques appartiennent au premier groupe. Pour l'anglais, par exemple, la manière est marquée dans le verbe (par exemple, *run*) et la trajectoire est marquée par un autre élément, appelé satellite, comme la particule *away* ou la préposition *into*. Par contraste, les langues romanes font partie des langues à cadrage verbal. Par exemple, pour le français, c'est le verbe qui lexicalise la trajectoire (*entrer*) et la manière est à la périphérie, si elle est mentionnée, par un gérondif subordonné (*en courant*). Ainsi, on a des énoncés comme « He ran into the garage » en anglais et « Il est entré en courant dans le garage » en français. Ces principes d'organisation correspondent à des prototypes dans chaque langue, qui n'excluent pas d'autres formes d'expression. Ainsi, si un locuteur produit un énoncé dont la manière et la trajectoire n'ont pas les formes canoniques de sa langue, l'énoncé sera alors plus marqué, et indiquera par exemple le caractère inhabituel d'un déplacement (*sauter à cloche-pied jusqu'à la maison*, en français). Certains verbes français, assez rares, permettent également de lexicaliser simultanément manière et trajectoire (par exemple, *grimper*). Enfin, en raison de changements diachroniques, le français possède aujourd'hui un sous-système de préfixes verbaux, mais qui sont peu productifs, qui partagent certaines propriétés des satellites des langues germaniques (par exemple, *transporter, accourir*). Par ailleurs, Slobin (2004) ajoute un troisième type de langues, les langues équipollentes, qui encodent la trajectoire et la manière dans des morphèmes morpho-syntaxiquement équivalents. Par exemple, le chinois « Nanhai zou-shang shan » (*Le garçon marcher-monter la colline*).

Pour notre part, nous considérons cette typologie des langues à satellite, à cadrage verbal ou équipollentes comme un outil conceptuel qui sert à comparer les langues vocales entre elles et avec les langues des signes. C'est dans cette optique que nous avons entrepris des recherches dans ce domaine, au moyen des stimuli de Hickmann et al (2009) que nous avons adaptés pour la LSF grâce aux enquêtrices sourdes ayant collaboré au projet Creagest.

Précisons que la question de savoir à quelle famille de langues appartient la LSF n'est pas dans mes priorités, car cette question est davantage une question s'adressant aux langues vocales dont la morphologie verbale est contrainte par la linéarité. Une question qui est en revanche en filigrane de ma recherche est de voir comment une langue visuo-gestuelle négocie la contrainte à la fois de linéarité et de simultanéité. Il convient donc d'observer comment une langue des signes comme la LSF exprime la manière et la trajectoire du déplacement. Slobin (2006 : 11 et 19) qui s'interroge en ce sens, suggère que l'ASL serait plutôt une langue équipollente, en raison des constructions en série de deux actions qui se suivent, mais qu'il serait plus juste d'inscrire cette langue dans une typologie nouvelle.

Revenons maintenant à notre étude sur la LSF. Ce domaine a été inexploré jusqu'à très récemment pour cette langue. Une seule étude s'est récemment penchée sur la question, mais ne concerne que les adultes sourds et se focalise sur la trajectoire du mouvement plus que sur la manière (Risler

2013). Sallandre et al (2010) ont ainsi proposé la première analyse de la trajectoire et de la manière pour l'acquisition de la LSF. Pour la présente analyse, nous avons sélectionné trois sujets : un adulte et deux enfants d'une même tranche d'âge autour de 8 ans. Cette tranche d'âge a été retenue car elle correspond d'après la littérature à un moment charnière d'acquisition des *classificateurs* (Tang et al. 2007, de Beuzeville 2004) et des transferts (Jacob 2007). Les enfants ont tous les deux des parents sourds et une fratrie sourde : A. est un petit garçon âgé de 7;7 ans qui vit en région parisienne, il est droitier ; M. est une petite fille âgée de 8;1 ans qui vit dans la région d'Angers et qui est gauchère. L'adulte, O., est droitier, est âgé de 35 ans et vit à Toulouse où il exerce le métier d'enseignant dans le primaire. Les trois signeurs ont mis autour de 12 minutes pour réaliser les 24 items des stimuli vidéo *Déplacements volontaires*.

6.2.3 Hypothèses et résultats pour la LSF

Au vu des analyses disponibles dans la littérature, nous avons proposé les questions suivantes concernant l'expression de la trajectoire et de la manière en LSF, par comparaison avec le français (Sallandre et al 2010 : 50) :

1. Au moyen de quelles structures de la LSF l'enfant sourd de 8 ans exprime-t-il la trajectoire et la manière ?
2. Y a-t-il des différences notables entre adulte et enfant dans l'expression du déplacement en LSF ?
3. Pour une langue visuo-gestuelle comme la LSF, qu'en est-il de la densité sémantique des énoncés exprimant le déplacement ?

Ces questions sont au centre des analyses présentées dans ce chapitre. Par ailleurs, nous faisons les hypothèses suivantes :

1. Concernant l'interprétation des signes, les TS expriment plutôt la trajectoire tandis que les TP expriment plutôt la manière.
2. Concernant les différences entre enfants et adultes, comme les TS sont plus complexes que les TP, les enfants en produisent moins que les adultes.
3. Concernant les différences entre LSF et français, la densité sémantique est plus importante en LSF qu'en français dans le domaine de l'espace car les moyens linguistiques mis à la disposition d'une langue visuo-gestuelle sont plus importants.

Cette première étude de cas a permis de répondre, au moins en partie, aux hypothèses et questions ci-dessous. Les données sur les trois sujets sourds, enfants et adulte, montrent une densité sémantique importante dans les énoncés en LSF, marquée par l'utilisation de deux structures de transferts principales, et quasiment pas d'unités lexicales pour exprimer le procès de déplacement cible (*monter, descendre, traverser*). Les transferts personnels expriment plutôt la manière tandis que les transferts situationnels expriment simultanément la trajectoire et la manière, là où, en français oral, le verbe exprime le plus souvent la trajectoire seule (par exemple, *monter*). De plus, les sujets sourds, enfants et adultes, enchaînent très souvent deux structures dans le but d'exprimer deux perspectives du signeur, fait peu fréquent en français oral. Cet enchaînement de structures, qualifié

de *constructions en série* par Supalla (1982, 1990) est attesté depuis longtemps en ASL et est donc vérifié ici pour la LSF. Supalla (1990) indique que la manière est souvent exprimée dans un premier verbe (*manner verb*) et la trajectoire dans un second verbe (*path classifier predicate*). Il compare alors ces constructions aux constructions en série des langues vocales comme le chinois. Les figures 51 et 52 en présentent une illustration dans notre corpus, pour l’item « le garçon glisse sur un lac gelé » des *Déplacements volontaires* (figure 50).



Figure 50 : Arrêt sur image de l’item « traverser en glissant » des stimuli *Déplacements volontaires* (Hickmann et al 2009)

Les deux enfants expriment cet item au moyen d’une construction en série, mais celle-ci est organisée différemment selon l’enfant. L’enfant A., 7;7 ans, produit d’abord le TP « glisser » qui exprime la manière du déplacement puis le TS « glisser sur le lac gelé » qui exprime la trajectoire (figure 51). Le TS peut être décomposé comme suit : la main dominée (droite) figure le locatif, ici, le lac gelé, tandis que la main dominante figure le déplacement de l’agent, ici, les deux jambes du personnage en configuration manuelle ‘U’ ; le regard suit le déplacement de la main dominante tandis que l’expression faciale suggère la précision de l’énonciateur en même temps que le procès de se laisser glisser¹²⁰. Tout au long de la passation de ces stimuli, cet enfant alterne les constructions successives TP+TS.

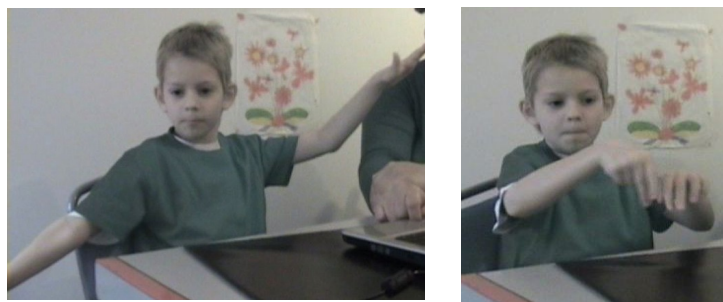


Figure 51 : Enfant A., 7;7 ans, produit le TP « glisser » (manière), suivi du TS « glisser sur le lac gelé » (trajectoire), (Sallandre et al 2010: 59)

Quant à l’enfant M., 8;1 ans, elle exprime cet item au moyen de deux TP successifs (figure 52), chacun d’eux permettant d’exprimer une manière différente : le premier TP insiste sur l’action de patiner, au moyen de patins adaptés, figurés par la configuration ‘crochet’ des deux mains. Ce premier TP informe à la fois sur la manière (en patinant) et sur la trajectoire du déplacement, qui est plutôt

120

¹²⁰Notons que cet enfant, bien que très à l’aise en langue des signes, au niveau des paramètres manuels, produit en revanche très peu d’expressions faciales et qu’il n’est pas toujours facile de les interpréter.

indiquée, elle, par la direction du regard vers un point de l'espace représentant la fin du lac, ainsi que par la posture corporelle et le mouvement labial « pfff ». Le deuxième TP se focalise plutôt sur la manière de glisser, et l'expression faciale couplée à la posture corporelle suggèrent l'idée d'un déséquilibre provoqué par la glissade. Ce deuxième TP, mis à part les paramètres non manuels, est proche du TP du signeur A. (première image de la figure 51).



Figure 52 : Enfant M., 8;1 ans, produit le TP « patiner » (manière et trajectoire), suivi du TP « glisser » (manière), (Sallandre et al 2010: 59)

L'expression d'un même déplacement par plusieurs structures successives suggère l'intention des signeurs d'exprimer plusieurs perspectives sur un même événement. Plusieurs études ont mis en évidence ce phénomène de prises de perspective multiples dans des langues des signes d'adultes (notamment Dudis 2004, Perniss 2007, Sallandre 2003). En acquisition, cela semble se retrouver également, surtout chez les enfants à partir de 7-8 ans. Le transfert personnel figure la perspective interne du personnage tandis que le transfert situationnel figure plutôt la perspective externe. L'étude de Sallandre et Schoder (2011) corrobore ces tendances, chez les deux mêmes enfants, pour l'introduction et le maintien de la référence actancielle dans le récit du *Cheval*. Des analyses plus poussées sont en cours sur un plus grand nombre de sujets issus du corpus Creagest-Acquisition afin de voir si ces tendances se vérifient (Hickmann, Schoder et Sallandre, à paraître ; Sallandre et L'Huillier, soumis) et de comparer, avec les données récentes de la littérature, notamment avec celles de Cormier et al 2013, et de Sümer et al 2013 dont je résume quelques résultats significatifs dans la section suivante.

6.2.4 Synthèse et pistes

Une thèse qui utilise des stimuli assez proches des nôtres et avec des enfants sourds des mêmes tranches d'âge¹²¹ est actuellement en cours sur la langue des signes turque (TİD), par comparaison avec le turc (Sümer et al 2013). Les premiers résultats indiquent que chez les sujets sourds, enfants et adultes, la trajectoire et la manière sont exprimées massivement par des classificateurs et assez peu

121

¹²¹Deux différences au moins sont cependant à noter entre les métadonnées de Sümer et al (2013) et les nôtres : a) Sümer a enregistré uniquement des enfants sourds de parents sourds alors que nous avons filmé des enfants sourds de familles sourdes et entendantes ; b) en Turquie, le système éducatif est uniquement de type oraliste alors que les enfants sourds français filmés sont scolarisés pour certains dans des établissements où la LSF est une langue d'enseignement et une langue enseignée.

par des signes lexicaux. Par ailleurs, et cela est à noter également, la plupart des énoncés en TïD encode simultanément la trajectoire et la manière, alors que ce n'est pas le cas en turc oral. En ce qui concerne la trajectoire seulement, les enfants entendants du primaire et les adultes encodent la trajectoire seule davantage que les enfants sourds du même âge et que les adultes sourds. Il est donc remarquable de constater, même si l'étude de Sümer et al (2013) comme la nôtre, est en cours, les fortes similitudes entre les langues des signes, LSF et TïD, qui expriment des informations à la fois sur la manière et sur la trajectoire dans des énoncés denses sémantiquement, alors que le français et le turc, bien que dans une distribution différente l'une de l'autre, séparent souvent manière et trajectoire. Ces résultats laissent envisager, comme le suggèrent Goldin-Meadow (2003) et Hickmann, Schoder et Sallandre (à paraître) l'influence de la modalité, visuo-gestuelle versus audio-phonatoire, sur l'expression du domaine spatial.

Nous avons récemment réalisé des analyses approfondies sur la manière et la trajectoire sur huit sujets, des enfants âgés de 5, 7 et 9 ans et deux adultes (Hickmann, Schoder et Sallandre, à paraître). Ces nouvelles analyses montrent clairement qu'il n'y pas un seul mais plusieurs types de trajectoire et de manière en LSF, et que la plupart des énoncés produits encodent à la fois manière et trajectoire simultanément. Cela représente un pas supplémentaire, à mon sens, par rapport aux recherches antérieures. Ce raffinement est sans doute rendu possible par la prise en compte, dans cette étude, des unités de transferts associées à l'expression du déplacement. Par exemple, l'un des résultats de cette étude est le fait que les TS sans locatif sont plus fréquents chez les enfants les plus jeunes, pour tous les items et qu'il n'y a quasiment aucun TS sans locatif chez les adultes. Ce résultat peut s'expliquer par la complexité motrice et cognitive plus importante que nécessite la combinaison de la main dominante (forme manuelle de l'agent en déplacement) et de la main dominée (locatif stable) pour produire un TS classique, comme cela a été évoqué dans la section 3.3.1 consacrée à la description de cette structure qui ne faisait pas, auparavant, partie de notre inventaire des transferts.

6.3 Densité sémantique

6.3.1 Analyse qualitative d'une séquence du récit *Tom et Jerry*

Les résultats présentés ici sont issus d'un travail en cours d'élaboration, qui a fait l'objet d'une présentation orale (Sallandre 2013) et d'un article en cours de rédaction (Sallandre et Cuxac, in prep.). Ils ont donc pour le moment un caractère exploratoire. Les objectifs de cette étude sont triples :

- voir la distribution des structures (UL, UT, pointages) dans le récit *Tom et Jerry* du corpus Creagest-Acquisition, chez des enfants d'âges différents et chez des adultes ;
- voir si le degré de densité sémantique augmente avec l'âge ;
- et, d'une manière plus générale, voir par quels paramètres manuels et non manuels se déploie la densité sémantique.

L'étude repose au départ sur l'analyse des productions de six adultes et de trois enfants sourds de parents entendants âgés de 4;8 ans, 10;0 ans et 11;8 ans . J'ai effectué les annotations avec le logiciel

ELAN puis j'ai exporté les données quantitatives vers le logiciel Excel. La densité est considérée ici à la fois du point de vue de la simultanéité (niveau morphémique des paramètres) et de la séquentialité des unités dans l'énoncé. J'entends par *densité* la quantité d'informations contenue dans une unité sémantique. Je fais donc clairement le lien entre densité et structure linguistique (unités lexicales, transferts, pointages). Par exemple, dans un double transfert, la densité sémantique est importante car les paramètres manuels et non manuels donnent plusieurs informations sémantiques simultanément.

Je propose l'analyse d'un passage qui correspond à l'arrêt sur image du dessin animé *Tom et Jerry* (figure 53) et qui est situé en fin de récit. Ce passage, pouvant être traduit par l'énoncé en français « la souris boit le lait à la paille sur la tête du chat qui s'en aperçoit », est complexe du point de vue cognitif et linguistique car il y a simultanéité de deux actants, deux actions, dans deux espaces. La question est donc de voir comment les adultes et les enfants de notre corpus peuvent résoudre cette complexité, et avec quel type de densité sémantique, simultanée, séquentielle ou mixte.



Figure 53 : Arrêt sur image du stimulus *Tom et Jerry* correspondant à l'énoncé en français « la souris boit le lait à la paille sur la tête du chat qui s'en aperçoit »

Dans l'exemple de la figure 54, chez cet adulte, les paramètres corporels ont les fonctions suivantes : la main dominante (gauche) encode l'action effectuée par l'agent 'souris' en transfert situationnel (*être debout sur la tête du chat*) tandis que la main dominée (droite) figure le locatif stable du transfert situationnel 'forme du bol de lait'. L'expression faciale, le regard, le mouvement labial et le buste reprennent l'attitude du patient 'chat surpris' en transfert personnel. Cette structure est un double transfert complet car elle présente simultanément deux agents exprimés faisant chacun une action distincte (l'un au moyen du transfert situationnel, l'autre au moyen du transfert personnel) ainsi qu'un locatif stable. Elle peut être traduite par l'énoncé suivant : « *Le chat est surpris que la souris soit sur sa tête* ». Dans l'énoncé suivant, le signeur indique, par un transfert personnel, que la souris boit le lait à la paille. Ainsi, certes complexe, cette structure constitue une seule unité minimale de sens, avec une densité sémantique élevée et de type simultané.



Figure 54 : Double transfert correspondant à la séquence du dessin animé *Tom et Jerry*, (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L’Huillier 2011)

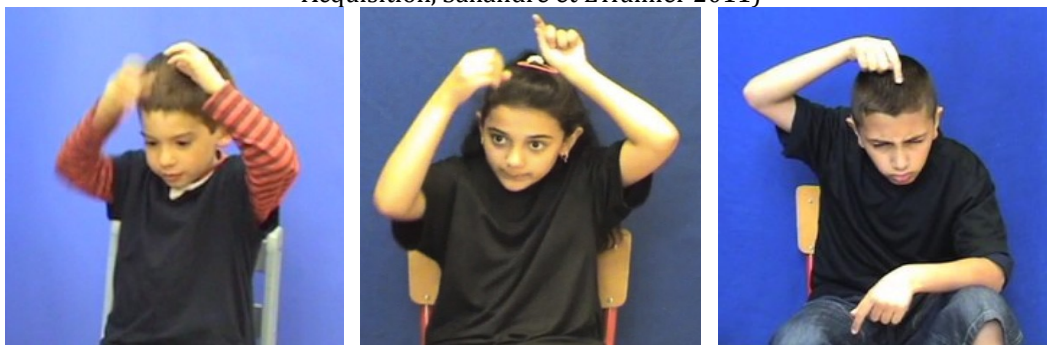


Figure 55 : Le même extrait produit par trois enfants de 4;8, 10;0 et 11;8 ans (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L’Huillier 2011)

Concernant les enfants, ils parviennent tous les trois à exprimer cette séquence complexe mais par des moyens différents. La figure 55 présente une capture vidéo de chacune de leur production. Sur cette figure, les trois enfants produisent un transfert personnel classique. Mais, tandis que l’enfant de 4;8 ans ne produit qu’une alternance de TP classiques et d’unités lexicales, les deux enfants plus âgés produisent des doubles transferts après leurs TP classiques, ce qui leur permet d’exprimer un agent par une main (la souris) et de figurer le patient (le chat) par le reste du corps. Ainsi, l’enfant plus jeune semble avoir besoin d’exprimer les événements dans la séquentialité du discours et possède une palette de catégories de transferts encore limitée, les enfants plus âgés, eux, sont en mesure de gérer l’expression simultanée de plusieurs événements grâce à des catégories complexes.

6.3.2 Analyse quantitative du récit *Tom et Jerry* chez six adultes et trois enfants

Après cette analyse qualitative d’un passage du récit *Tom et Jerry*, je propose un aperçu quantitatif sur le récit complet. Les résultats pour les six adultes sont issus de Pettita, Sallandre et Rossini (2013) tandis que ceux pour les trois enfants (en comparaison avec les six mêmes adultes) sont issus de Sallandre (2013) et Sallandre et L’Huillier (soumis). Par ailleurs, une comparaison a été proposée dans la section 5.5 pour ce même récit produit en LSF et en LS roumaine.

Même s’il s’agit d’une étude préliminaire sur un petit nombre de sujets, le tableau 17 et le graphique 9 donnent des éléments d’information à plusieurs niveaux : ils montrent tout d’abord la proximité dans les productions des enfants de 10 et 11;8 ans, tant en termes de durée du récit que du durée moyenne d’une unité (tout juste égale à 1 seconde)¹²² ainsi qu’en termes de pourcentages des

catégories. Leur profil de signeur est donc très proche pour ce récit ¹²³, bien que, qualitativement, on voie des différences, notamment sur l'usage des paramètres non manuels (par exemple, les expressions faciales sont plus variées et plus précises chez l'enfant de 11;8 ans). Par ailleurs, l'enfant de 11;8 ans produit un taux de doubles transferts (17%) bien au-dessus de la moyenne des adultes (8%) et de l'enfant de 10 ans, ce qui met en évidence la capacité de cet enfant à gérer la simultanéité des informations sémantiques. De plus, ses doubles transferts sont non seulement fréquents, ils sont de plus associés à des expressions faciales riches, qui renseignent sur l'état mental des personnages transférés en même temps que sur l'état d'esprit de l'enfant-énonciateur vis-à-vis de son récit (pour un développement sur la finesse des expressions du visage dans les conduites de récit, voir Cuxac 2000 et Caron 2013).

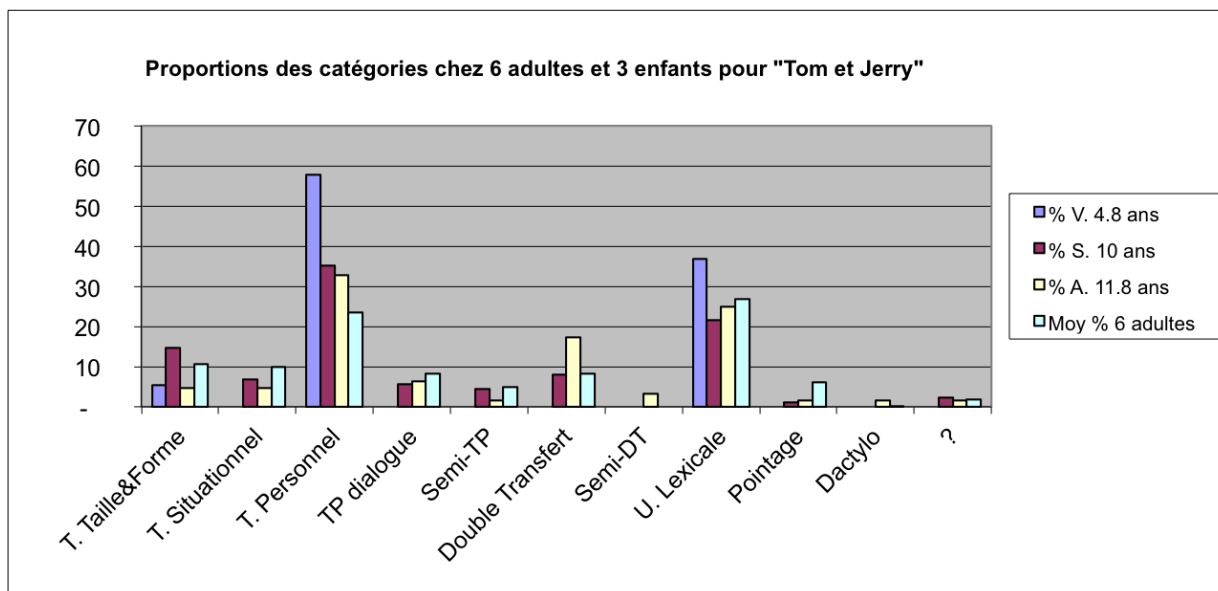
	V. 4;8 ans	S. 10;0 ans	A. 11;8 ans	Moyenne 6 adultes
Informations générales :				
Durée production (en secondes)	32	88	63	98
Effectifs par production (nb d'unités)	19	88	64	123
Durée moyenne de l'unité (en sec)	1,7	1,0	1,0	0,8
Pourcentage des catégories :				
T. Taille et Forme (%)	5	15	5	11
T. Situationnel (%)	-	7	5	10
T. Personnel (%)	58	35	33	24
TP dialogue (%)	-	6	6	8
Semi-TP (%)	-	5	2	5
Double Transfert (%)	-	8	17	8
Semi-DT (%)	-	0	3	0
U. Lexicale (%)	37	22	25	27
Pointage (%)	-	1	2	6
Dactylo (%)	-	0	2	0
? (%)	-	2	2	2
Total %	100	100	100	100

Tableau 17 : Données quantitatives (durées, effectifs et pourcentages) de trois enfants et six adultes dans le récit *Tom et Jerry* (corpus Creagest-Acquisition, Sallandre et L'Huillier 2011)

¹²³Cette durée d'une unité égale à 1 seconde en moyenne se retrouve également pour les 39 productions analysées dans le corpus LS-COLIN chez des adultes (Sallandre 2003). Cela représente une moyenne car les durées sont en réalité très variables en fonction des catégories : les pointages sont en général extrêmement rapides, les UL sont effectuées en 1 seconde en moyenne, tandis que les UT peuvent atteindre plusieurs secondes pour une seule unité.

123

¹²⁴A la différence près des doubles transferts, qui sont beaucoup plus utilisés chez A. (11;8ans) que chez les autres enfants et les adultes.



Graphique 9 : Représentation graphique des données brutes présentées dans le tableau 10.

Par ailleurs, on observe que l'enfant le plus jeune signe lentement ¹²⁴ (1,7 secondes par unité, contre 1 seconde chez les enfants plus âgés et 0,8 seconde en moyenne chez les adultes) et peu (19 unités contre 88, 64 et 123 unités). Concernant les catégories employées, il construit son discours au moyen des deux grandes catégories canoniques de la LSF que sont les unités lexicales et les transferts personnels, tout en utilisant quelques transferts de taille et de forme. Il n'a pas encore à sa disposition, pour ce récit, tout le panel des structures possibles, notamment il ne produit pas de transferts situationnels ni de pointages, contrairement aux autres enfants et aux adultes. Cet enfant est le seul à ne pas produire de doubles transferts, ce qui fait écho au point précédent sur la densité sémantique. Ces structures, très complexes à gérer du point de vue articulatoire et cognitif ne sont pas produites chez cet enfant alors que le stimulus induisait justement, par sa complexité, une proportion potentiellement importante de doubles transferts. Enfin, le regard de l'enfant le plus jeune reste souvent adressé à l'adulte, même lorsqu'il est en transfert personnel, alors que les deux enfants les plus âgés et les adultes décrochent leur regard quand ils produisent des transferts, conformément à la grammaire de la LSF. Cela révèle un stade de développement chez l'enfant de 4;8 ans qui est par ailleurs équivalent à ce qu'a trouvé Jacob (2007) pour ses sujets les plus jeunes (4-5 ans), mais qui semble un peu différent des observations de Reilly (2006), qui constate, chez ses sujets en ASL ¹²⁵, un décrochement du regard de l'allocutaire maîtrisé assez tôt, dans le cas de conduites narratives. Là encore, il faudra poursuivre l'étude fine des données et des métadonnées des enfants pour pouvoir tirer des conclusions fiables.

124

¹²⁴ Plus exactement, il fait de longues pauses entre les signes, comme pour chercher ce qu'il va dire.

125

¹²⁵ Il s'agit d'une étude réalisée sur 28 enfants sourds de parents sourds américains, âgés de 3;0 to 7;05 ans.

6.4 Synthèse

Le champ de l'acquisition des langues des signes est gratifiant intellectuellement et il permet par ailleurs d'avoir un ancrage direct avec la recherche appliquée, puisque la demande est grande de la part des professionnels de l'enseignement de ces langues. En effet, ces professionnels ont besoin d'en connaître les étapes d'acquisition, en fonction des registres, des genres discursifs, des situations d'interaction, et, surtout, en fonction des profils de signeurs, afin d'élaborer des programmes didactiques réalistes par rapport aux compétences des apprenants (voir Gonzalez et al 2013 notamment). Les recherches en acquisition des langues des signes comme langue 1 ont progressé notablement depuis deux décennies, mais celles concernant la langue 2 ou 3 n'en sont qu'à leurs prémises (voir Chen Pichler 2012 : 676, pour la situation aux Etats-Unis). Ainsi, l'acquisition est un domaine privilégié pour l'articulation entre recherche fondamentale et recherche appliquée. Il est donc particulièrement crucial, dans ce domaine, de rester attentif aux besoins du terrain.

Mes recherches dans ce domaine sont pour l'instant fondées sur des études de cas et restent avant tout qualitatives. Néanmoins, mes premières observations, tant concernant la maîtrise, en fonction de l'âge, des structures de transferts, du lexique et des pointages, que du domaine spatial, tendent à montrer les compétences linguistiques des enfants sourds signeurs, qu'ils soient issus de familles sourdes ou entendants. Les enfants, ici, à partir de 5 ans, sont capables de produire les mêmes structures que les adultes, et dans des proportions assez similaires. Naturellement, les structures les plus complexes (les doubles transferts) ne sont pas encore maîtrisées à 5 ans et sont compensées par deux éléments : l'usage plus important de transferts plus simples (les transferts personnels, en premier lieu) et l'expression des énoncés complexes dans la successivité du discours plutôt que dans la simultanéité.

Enfin, les études sur diverses langues des signes (française, turque, américaine et *homesigns*) abordées brièvement dans ce chapitre constatent toutes une grande proximité entre langues des signes et au contraire des différences importantes entre langues vocales. Il semble donc y avoir une influence de la modalité, ou, tout au moins, celle-ci serait à prendre en compte dans les rapports entre langage et cognition.

7 Conclusion et pistes de recherche

*Lorsqu'on parvient à capter la vibration du vivant,
alors on peut parler d'une bonne photographie.*
René Burri (1933-2014), photographe.

À l'issue de ce volume 1 d'habilitation à diriger des recherches, j'ai à la fois la satisfaction de constater le chemin parcouru depuis la thèse et avant elle, en même temps que la frustration d'être certaine que les pages présentées ici ne sont qu'une *photographie* de mes activités d'enseignant-chercheur, et du champ dans lequel j'évolue.

Une photographie, si elle capte ne serait-ce qu'un peu de *la vibration du vivant* du sujet qu'elle s'est donnée — ici, les personnes sourdes et leur(s) langue(s)— peut déjà être une contribution. Ce volume, d'ailleurs, comporte beaucoup de photographies, des instants de parole de locuteurs aux vécus divers dont j'ai tenté d'extraire la *substance* et d'expliquer l'*unité*, au-delà des frontières et des générations.

Mais on ne saurait en rester là, et cette photographie doit maintenant rejoindre un album multiforme... C'est pourquoi, pour conclure ce volume 1, je voudrais revenir brièvement sur certains points qui me paraissent importants dans le champ et dans mes recherches propres, puis donner quelques pistes sur les recherches que j'aimerais mener et encadrer dans les années à venir.

7.1 Bilan

Ce mémoire m'a donné l'occasion de clarifier certains points que je n'avais peut-être pas suffisamment explicité jusqu'à présent. L'un de ces points concernent l'objectivation de nos critères pour distinguer telle ou telle structure. En effet, bien que j'explique systématiquement mes critères de segmentation des unités d'une part et de combinatoire des unités d'autre part (selon les axes syntagmatique et paradigmatique), je n'insiste peut-être pas suffisamment sur les composants eux-mêmes, c'est-à-dire sur les valeurs formelles et sémantiques portées par les paramètres manuels et non manuels. J'espère que la description des exemples illustrés dans ce mémoire aura contribué à une meilleure compréhension des structures des langues des signes.

Une part importante de mon temps de recherche a été consacrée à la constitution de ressources linguistiques dans des contextes variés : chez des signeurs adultes, en France et dans divers pays, et chez des jeunes signeurs en France. Ces ressources, par leur ampleur et leur caractère pérenne, représentent en elles-mêmes un résultat scientifique. En effet, le temps consacré, ainsi que les

compétences pluridisciplinaires qu'elles nécessitent pour être mises en œuvre, et enfin, le réseau relationnel qu'elles impliquent, font de ces ressources linguistiques des données exploitables par des chercheurs ou professionnels de terrains divers, en linguistique comme en didactique des langues. Sur l'ensemble des corpus actuellement disponibles (voir le tableau récapitulatif de la section 4.2.2), j'ai analysé à ce jour les productions de 89 signeurs, dans neuf langues des signes différentes (LSF, ASL, LIS, NGT, LSM, LIBRAS, PJM, DGS, LSR). Même si cela est déjà conséquent et permet d'extraire des tendances avec une certaine acuité, cela ne représente qu'une petite partie des analyses potentiellement réalisables. D'où l'importance d'un travail en équipe, en France et à l'étranger, et la nécessité d'une relève à prendre par les étudiants en Master et en doctorat.

Mais avant d'envisager l'avenir, voyons ce qu'il est possible de généraliser à partir des analyses déjà réalisées. Les analyses effectuées ces dernières années selon un triple angle — LSF adulte, LSF enfantine et langues des signes variées d'adultes — ont permis de dégager des tendances et des régularités. Quelques-unes d'entre elles sont synthétisées ci-après.

D'abord, concernant les **paramètres non manuels**. Ceux-ci sont co-articulés aux composants manuels et entrent pleinement dans la construction du sens en discours. Le regard, en premier lieu, endosse de multiples fonctions, comme cela avait été détaillé par Cuxac (2000). Les analyses sur les corpus variés ont permis de confirmer ces fonctions : le regard permet de créer l'interaction entre l'énonciateur et l'allocutaire, d'instancier les entités dans le discours, de changer de cadre de référence, de remotiver un signe lexical, et de distinguer les deux modes de production du sens. Ainsi, une même forme manuelle, si elle est regardée, peut être une simple description d'entité (i.e. un transfert de taille et de forme), et, si elle n'est pas regardée, a une valeur d'unité lexicale stabilisée (exemple du nid dans le récit des *Oiseaux*, corpus LS-COLIN). Chez l'enfant, le regard est un paramètre maîtrisé tardivement, et les raisons en sont complexes, et, à vrai dire, encore partiellement inconnues. Les raisons invoquées sont d'une part la nécessaire accroche du regard que l'enfant, jusqu'à 5-6 ans, a besoin de maintenir avec l'allocutaire pour s'assurer que son message est bien compris, et qui le conduit parfois à produire des structures de transferts, normalement sans regard adressé, avec un regard maintenu accroché à celui de l'adulte ; d'autre part, les compétences cognitives fines nécessaires à la maîtrise des divers regards linguistiques et interactionnels ne s'acquièrent qu'avec l'âge.

Les expressions faciales, elles aussi, ont de multiples fonctions, qui varient suivant la structure dans laquelle elles apparaissent. Si elle est employée dans un transfert de taille et de forme, l'expression faciale a une fonction capitale puisqu'elle consiste à qualifier et quantifier la forme montrée ; si elle apparaît dans un transfert situationnel, sa fonction est souvent aspectuelle (renseigne sur la durée du déplacement d'un agent par exemple) ; si elle apparaît dans le cadre de transferts de personne, sa fonction peut être diverse mais la plus importante est de montrer l'état mental ou physique de l'entité transférée, et, en outre, de distinguer le protagoniste de l'énoncé du protagoniste de l'énonciation.

Enfin, si elle accompagne une unité lexicale, elle renseigne non seulement sur l'état d'esprit de l'énonciateur, mais aussi elle peut être porteuse de valeurs modales (normalité, conditionnel, détrimental actif, détrimental passif, etc. voir l'inventaire détaillé dans Cuxac 2000 : 223-237). Les adultes sourds français et étrangers manient ce panel des expressions faciales de manière similaire, ce qui laisse entrevoir une certaine universalité de ce paramètre et des fonctions qui lui sont associées (voir d'ailleurs, dans un contexte non lié aux langues des signes, les recherches pionnières d'Ekman et Friesen 1969). Concernant les enfants, les contrastes sont plus marqués et les variations interindividuelles semblent jouer davantage que chez les adultes. Il n'est donc pas possible pour l'instant, à ma connaissance, d'avancer des régularités. Certains enfants, pourtant bons signeurs *manuels*, signent quasiment sans aucune expression faciale, ce qui induit parfois des ambiguïtés sémantiques dans leurs énoncés ; à l'inverse, d'autres enfants, moins à l'aise dans une langue des signes conventionnelle, semblent compenser leurs lacunes lexicales par de nombreuses expressions faciales et par un investissement corporel important. Enfin, jusqu'à 4-5 ans, il semble difficile cognitivement pour un enfant de maîtriser la palette des fonctions grammaticales liées aux expressions faciales. En revanche, d'après nos observations sur les données, certains enfants sourds, dès 8-9 ans, de parents sourds comme de parents entendants, manient les expressions faciales (notamment modales et aspectuelles) avec une finesse qui restera difficile à atteindre par un adulte entendant apprenant une langue des signes¹²⁶.

Les postures corporelles ont également plusieurs fonctions, principalement celle de préciser le sujet de l'énoncé par rapport au sujet énonciateur. Notamment, la direction du buste est un indice de la prise de rôle ou non de l'énonciateur dans un personnage transféré. La posture est aussi un indice prosodique majeur, qui marque par exemple les débuts et les fins d'énoncés, en association avec le clignement des yeux. Les adultes sourds filmés semblent, là encore, utiliser les postures pour marquer ces deux indices principaux. Chez les enfants, les postures marquant les différents personnages d'un récit ne sont maîtrisées que tardivement, la plupart des enfants, jusqu'à 9-10 ans, restant principalement statiques et de face lorsqu'ils racontent une histoire devant la caméra. Enfin, les mouvements labiaux, dont les fonctions sont moins variées que celles associées aux expressions faciales ou au regard, entrent dans un système plus régulier que les autres paramètres non manuels quant à leur distribution dans le discours. En effet, une grande régularité a été observée chez les adultes de nationalités diverses dans la répartition dichotomique entre unité lexicale et labialisation du mot de la langue écrite d'une part, et unité de transfert et mouvement labial d'autre part. De plus, parmi les unités lexicales, celles qui sont labialisées sont celles qui introduisent une nouvelle entité, les unités suivantes de l'énoncé n'étant pas obligatoirement labialisées. Aussi, certaines unités en discours rapporté (TP dr) sont labialisées, comme pour mieux inscrire la parole

126

¹²⁶ Il est connu des enseignants de langue des signes que les expressions faciales à valeurs grammaticales sont difficiles à acquérir par les apprenants adultes. J'en parle en connaissance de cause.

dans un double acte de dire, et si, aussi, les personnages dialoguant entre eux sont supposés être entendants. Concernant les enfants, je n'ai pas pour l'instant systématisé mes observations concernant les mouvements labiaux. Dans le contexte éducatif dans lequel les enfants de notre corpus ont été filmés, pour certains d'entre eux¹²⁷, la pression de la norme de la langue dominante, le français oral et écrit, pouvant être grande, certains enfants ont accompagné leurs signes de nombreuses labialisations, malgré l'enquêtrice sourde à qui ils s'adressaient. Ainsi, la méthodologie du recueil des données peut avoir une influence ici.

Il faut avoir à l'esprit que c'est le maniement simultané de ces quatre paramètres non manuels, couplés aux paramètres manuels, qui est difficile à gérer pour le jeune enfant, et pour tout apprenant d'une langue des signes. En effet, le signeur doit gérer articulatoirement et cognitivement des informations multifactorielles, à la fois dans la successivité de l'*oralité* du discours et dans la simultanéité. Cette compositionnalité s'acquiert petit à petit, au contact des pairs, et grâce à un enseignement de qualité en/de langue des signes.

Un autre point est à retenir pour bien comprendre les soubassements du modèle sémiologique : la fonction associée à chaque paramètre diffère selon le mode de production du sens, et donc selon le type d'iconicité. Ainsi, comme évoqué plus haut, le regard permet le basculement d'un mode de production du sens à l'autre, et il en va exactement de même pour le mouvement labial. L'iconicité d'image, activée dans les structures de transferts, dans le cas par exemple d'une description de forme qui est regardée, peut basculer en une forme d'iconicité dégénérée si la forme n'est plus regardée. Je renvoie à l'exemple du nid cité plus haut, forme spécifique — cette forme-là, sphérique, que je te montre — si les mains sont regardées, qui devient un nid générique — n'importe lequel — si la forme n'est plus regardée. À ce moment-là, il s'agit de l'UL NID, qui relève de l'iconicité dégénérée et qui peut très bien être comprise de l'interlocuteur alors même qu'elle a perdu ses caractéristiques iconiques.

L'introduction et le maintien de la référence constituent l'un des thèmes que j'ai abordé de manière transversale, autant chez l'adulte que chez l'enfant sourd.

D'abord, les **références actantielles** ont fait l'objet de plusieurs études, dans le cas de conduites narratives principalement. Ce qu'il en ressort est que les référents animés sont introduits ou réintroduits au moyen de signes lexicaux et maintenus le plus souvent par des transferts. Concernant la répartition fond/figure, le cas est différent selon la structure. S'il s'agit d'un transfert situationnel, la main dominante encode la figure tandis que la main dominée encode le fond. S'il s'agit d'un transfert personnel, le corps tout entier encode la figure tandis que le fond est précédemment introduit par un transfert de taille et de forme ou une unité lexicale. Enfin, s'il s'agit d'un double transfert, la figure est encodée par le corps et le fond est encodé par la main dominée. Au niveau

127

¹²⁷Suivant les villes et les périodes de tournage, nous avons filmé la plupart des enfants dans leur école, grâce à l'accueil et à la logistique des équipes éducatives. Quelques enfants ont pu être filmés à leur domicile ou dans une salle de notre laboratoire, ce dernier lieu étant neutre pour eux.

thématique, la figure encode l'agent et les arguments ; le fond est associé à la localisation et aux prédicats locatifs. Au niveau de la caractérisation des prises de rôle dans le discours, ma thèse de doctorat avait permis de mettre au jour onze nouvelles sous-catégories (ce qui portait le modèle sémiologique à vingt-quatre catégories distinctes). Ces nouvelles catégories, toutes liées aux transferts de personne, mettent en évidence le raffinement de ces structures au sein des discours signés, dans toutes les langues étudiées, pour le genre narratif particulièrement. Ainsi, à la question de Quinto-Pozos (2007) de savoir si les *constructed actions* (qui regroupent *grosso modo*, les transferts de personne dans notre approche) peuvent être considérées comme obligatoires, je répondrais positivement sans hésitation, et j'ajouterais que non seulement ces structures sont obligatoires dans le discours, mais de plus, elles sont massives quantitativement dans le genre narratif (section 3.1.2 pour la LSF, et chapitre 5 pour les autres langues) et raffinées structurellement (sections 3.2 et 3.3).

Pour les **références spatiales**, en particulier dans les constructions spatiales dynamiques (par opposition aux constructions statiques du type « *le verre est sur la table* », « *l'homme est derrière la voiture* »), plusieurs régularités ont également émergées.

La trajectoire et la manière sont exprimées au moyen de constructions en série de deux transferts successifs, de façon plus systématique chez les adultes que chez les enfants. Ceci permet de dire que dans les langues des signes étudiées, les signeurs expriment presque toujours à la fois la manière et la trajectoire, et pas uniquement l'un ou l'autre des composants, comme c'est souvent le cas pour les langues vocales, qu'elles appartiennent à la famille des langues à cadrage verbal ou des langues à satellite. La trajectoire et la manière sont encodées massivement par des structures de transferts et très rarement par des unités lexicales seules. Ceci se retrouve non seulement pour nos données de LSF mais aussi dans d'autres langues des signes (Supalla 1990, Sümer et al 2013), pour lesquelles les auteurs parlent de *classificateurs* en lieu et place de nos transferts.

Par ailleurs, les analyses récentes (Hickmann, Schoder et Sallandre, sous presse ; Schoder 2014) nous amènent à penser qu'il n'y a pas un seul type de manière et un seul type de trajectoire mais plutôt des sous-types différents qu'il convient de définir en fonction d'une part du stimulus mais aussi du point de vue du signeur (interne ou externe) et de la structure employée (TP, TS, autre).

Ainsi, par les structures employées (les transferts étant des structures fortement compositionnelles au niveau de la simultanéité), les langues des signes étudiées ont une densité sémantique plus importante que les langues vocales correspondantes, pour exprimer des événements de déplacements (du type *monter, descendre, traverser*). La modalité visuo-gestuelle aurait donc une influence sur les productions réalisées.

Depuis 2009, j'étudie, en collaboration avec Brigitte Garcia, les modes d'instanciation d'une entité nominale en LSF, et en particulier **l'expression de la définitude**, dans le cadre du projet *Langues avec articles/Langues sans articles* de l'UMR SFL (dirigé par P. Cabredo Hofherr et A. Hertz). Parmi les

résultats obtenus, qui n'ont pas été détaillés dans ce volume, nous avons mis en évidence le rôle non spécifique du pointage manuel à cet égard, l'absence de marquage binaire défini/indéfini (à la différence de MacLaughlin 1997 notamment) mais plutôt des degrés d'accessibilité aux référents en fonction des paramètres non manuels utilisés (Rinfret 2008) et l'importance, pour l'analyse, d'une prise en compte des types de relations en discours entre unités de transferts et unités lexicales.

7.2 Projets : une recherche fondamentale articulée avec les besoins du terrain

Le bilan ci-dessus a déjà permis d'entrevoir quelques projets de recherche que je souhaiterais mener à bien dans les années à venir. Le principal élément, que ce soit dans le domaine de la typologie inter-langues des signes ou dans le domaine de l'acquisition, est la poursuite de l'analyse des corpus constitués afin de valider ou d'invalider les tendances mises en évidence à partir d'un petit nombre de sujets pour chaque thème. Ainsi, à l'aide de collègues et d'étudiants formés aux statistiques adaptées aux Sciences Humaines, j'aimerais pouvoir systématiser certains résultats. Cela passe notamment par la réalisation de véritables statistiques. En effet, les analyses quantitatives que j'ai menées jusqu'à présent, bien qu'ayant une valeur informative certaine, car permettant de donner une vue d'ensemble sur les productions, ne sont que des proportions (sur les catégories, sur tel paramètre, etc.) qui donnent au mieux, des tendances.

Un autre projet que j'aimerais mener à bien est celui de l'approfondissement des catégories de transferts, de leur distribution et de leurs proportions dans divers genres discursifs. En effet, je souhaite de longue date tester les catégories de transferts sur d'autres genres discursifs que la narration, genre où l'on sait que ce type de structure apparaît en proportion très importante (autour de 60% du total des unités, pour rappel). Mais qu'en est-il dans les autres genres discursifs ? J'ai commencé ce travail dans le cadre de ma thèse en analysant, à côté des productions de treize adultes dans deux récits différents, les productions de ces mêmes adultes dans un genre explicatif (*Recette de cuisine*). Mais il est tout à fait nécessaire d'élargir les situations et les genres discursifs pour mieux comprendre la distribution et les proportions respectives de chacune des catégories de la langue. Je souhaiterais pour ce faire utiliser notamment le corpus de dépêches journalistiques de la société WebSourd¹²⁸ que Michael Filhol a récemment mis à disposition (Filhol et Tannier 2014). Ce corpus me semble être approprié car il offre le triple avantage de n'être pas narratif mais informatif¹²⁹, de ne pas être constitué par moi-même, donc il n'y aurait pas de risque que les signeurs, me connaissant, adaptent leur discours ; et enfin, d'être *aligné* dans le sens où ce sont des dépêches de l'AFP en français écrit qui ont été traduites en LSF par des traducteurs sourds. Par ailleurs, pour parvenir à cet

128

¹²⁸<http://www.websourd.org>

129

¹²⁹Même si tout discours, y compris de type journalistique, présente une hétérogénéité de genres discursifs plus ou moins importante.

objectif, je ne perds pas de vue non plus la poursuite de l'analyse du corpus LS-COLIN. En effet, dans le cadre de ma thèse, j'avais annoté et analysé intégralement seulement 39 des 90 productions de ce corpus, les productions de type argumentatif/narratif du *11 Septembre 2001* ainsi que du *Passage à l'euro* n'ayant à ce jour été que partiellement annotées¹³⁰. Enfin, toujours dans l'objectif de tester la distribution des catégories de transferts sur de nouvelles données, il me tarde d'analyser en équipe des fragments du grand corpus de dialogues entre adultes du projet Creagest-Dialogues (Garcia et L'Huillier 2011).

En ce qui concerne la langue des signes des adultes, deux autres problématiques de linguistique générale m'intéressent à l'heure actuelle et font l'objet de projet en cours.

Tout d'abord, un travail sur la structure argumentale en LSF¹³¹ commencé avec Antonio Balvet depuis 2013. Ce thème a été assez peu abordé en langues des signes alors qu'il est pourtant révélateur de l'organisation interne du discours. L'approche en termes de prédicats et d'arguments est compatible avec l'approche du modèle sémiologique dans la mesure où celle-ci tient compte, pour la caractérisation des structures de transferts de personne principalement, du type et du nombre d'arguments et de prédicats.

L'autre thème que je souhaite aborder dans les mois à venir fait partie du projet en cours sur les impersonnels dans diverses langues vocales et signées. Ce projet, dirigé par Patricia Cabredo Hofherr, intègre plusieurs langues des signes (LSC, LSE, ASL, DGS, LSF, etc.) dont les premiers résultats feront l'objet d'une journée d'étude organisée en février 2015 par Gemma Barbera et Patricia Cabredo Hofherr.

Concernant la partie de mes recherches portant sur l'acquisition, il me tarde naturellement de poursuivre l'exploitation du grand corpus Creagest-Acquisition, sur les thématiques déjà évoquées précédemment, à savoir : les étapes d'acquisition des catégories de la LSF, selon le mode de production du sens et le type d'iconicité, la création des références actantielles et spatiales, via notamment l'expression de l'espace dynamique (manière et trajectoire). L'une des actions concrètes en ce sens est la participation, je l'espère, en juillet 2015, à la conférence internationale sur l'acquisition des langues des signes (ICSLA) à Amsterdam, pour laquelle mes collègues et moi avons envoyé trois soumissions sur des thématiques différentes. Une autre action concrète est la finalisation de la thèse de Camille Schoder que je co-encadre avec Maya Hickmann depuis 2011 et qui devrait s'achever fin 2015. Cet encadrement de thèse a constitué pour moi un véritable enrichissement tant humain que thématique et m'a donné envie de poursuivre dans cette voie.

130

¹³¹Notamment par les étudiants sourds du DPCU 2013 que j'ai encadrés.

En lien avec l'acquisition des langues mais avec une finalité directement appliquée, je suis engagée depuis quelques mois dans le projet EVASIGNE, dirigé par Caroline Bogliotti¹³¹. Ce projet a pour thème l'évaluation de la LSF chez l'enfant sourd et a pour but de proposer des outils qui permettent d'évaluer les compétences en LSF, tant au niveau phonologique que morphologique et syntaxique. Il existe assez peu de recherches dans le domaine jusqu'à présent (par exemple, Courtin, Limousin et Morgenstern 2010) mais cela va rapidement évoluer avec le démarrage récent du projet européen SignMET, lié notamment au projet EVASIGNE.

Le fil directeur des recherches de mes collègues et moi est la volonté, depuis le travail pionnier de Christian Cuxac, de pouvoir être utiles à la communauté des Sourds. L'un des besoins les plus criants, malgré des avancées récentes en la matière (voir le premier manuel de LSF, Gonzalez et al 2013), reste l'établissement de programmes d'enseignement de la LSF, langue 1 et langue 2, qui prennent appui sur des données empiriques mesurant les compétences réelles des enfants présentant des profils divers. Les enseignants sourds m'interpellent régulièrement pour me demander où en sont les recherches sur les étapes du développement des structures de la LSF. La demande du terrain est donc grande et il convient d'y répondre le plus adéquatement possible, dans la limite de mes compétences.

Pour mener à bien ces recherches, tant en acquisition, qu'en typologie des langues des signes que dans des problématiques plus générales de la linguistique, j'aimerais poursuivre l'encadrement d'étudiants sourds que j'ai suivis parfois depuis plusieurs années et les inviter à commencer une thèse. En effet, j'ai le privilège depuis 2004 d'avoir encadrer plusieurs étudiants sourds qui ont maintenant obtenu leur Master. Certains d'entre eux voudraient poursuivre en doctorat. Les guider dans ce projet représenterait pour moi un aboutissement symbolique tout autant que concret des efforts d'accessibilité que l'équipe de l'université Paris 8 et ses partenaires mènent depuis plusieurs années. Si je focalise l'attention sur les étudiants sourds c'est parce que ceux-ci n'avaient pas — ou extrêmement rarement — accès aux études supérieures jusque dans les années 2000 en France. Aujourd'hui, le paysage universitaire a changé mais des verrous institutionnels et pratiques subsistent cependant, c'est ce qui explique encore aujourd'hui la très faible proportion d'élèves sourds qui accède à l'université. Je me sens prête à continuer de relever le défi de rendre la connaissance pleinement accessible à ce public, tout en n'excluant pas, naturellement, les étudiants entendants intéressés par le domaine.

131

¹³¹Projet PLUM (Paris Lumières) qui associe des membres des universités Paris Ouest Nanterre, Paris 8 et l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris.

Bibliographie

- Antinoro Pizzuto, E., & Capobianco, M. (2008). "Is pointing "just" pointing? Unraveling the complexity of indexes in spoken and signed discourse". *Gesture*, 8(1), 82-103.
- Armstrong, D., Stokoe, W. & Wilcox, S. (1995). *Gesture and the nature of language*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Baker, A., Bogaerde, B. van den, & Woll, B. (2005). Methods and procedures in sign language acquisition studies. *Sign Language & Linguistics*, 8: 1/2, 7-58.
- Balvet, A., et Sallandre, M.-A., (2014). "Mouth features as non-manual cues for the categorization of lexical and productive signs in French Sign Language (LSF) ". Proceedings of the 6th Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Beyond the Manual Channel, International Language Resources and Evaluation Conference (LREC'2014), Reykjavik, May 31, 2014, 9-14. <http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2014/index.html>
- Barra-Jover, M. (2009). « Des variantes invisibles à la fragmentation des langues romanes ». *Recherches Linguistiques de Vincennes*, 38, 105-137.
- Baude, O. (Ed.) (2006). *Corpus oraux. Guide des bonnes pratiques*. Paris et Orléans, éditions du CNRS et Presses universitaires d'Orléans.
- Batista, A. (2012). Le développement multimodal de la communication au cours de la petite enfance Etude en contexte francophone. Thèse de doctorat, Université Grenoble 3.
- Battison, R. M. (1978). *Lexical borrowings in American Sign Language*. Linstok Press.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard. Tome 2.
- Benvenuto, A. (2009). Qu'est-ce qu'un Sourd ? De la figure au sujet philosophique. Thèse de doctorat en Philosophie, Université Paris 8.
- Benvenuto, A. (2013). « La naissance de la « nation sourde » au 19^e siècle : les banquets des sourds-muets ou une reconfiguration de la scène en termes égalitaires », Séminaire de l'EHESS, Paris, 15 avril 2013.
- Bertin, F. (2010). *Ferdinand Berthier ou le rêve d'une nation sourde*. Éditions Monica Companys.
- Blanche-Benveniste, C. (1997). *Le français parlé*. Éditions du CNRS.
- Blanchet, A. (1850). *La surdi-mutité. Traité philosophique et médical suivi d'un petit dictionnaire usuel de mimique et de dactylogie à l'usage des médecins et des gens du monde*. Paris, Labé.
- Blondel, M. (2000). Poésie enfantine dans les langues des signes: modalité visuo-gestuelle versus audio-orale. Thèse de doctorat, Université de Tours.
- Blondel, M. (2005). « Une entrée pas à pas dans la LSF : un bref aperçu linguistique de la LSF et de son acquisition », *Education et Sociétés Plurilingues*, 18, 41-54.
- Blondel, M. (2009). « Acquisition bilingue LSF-français : l'enfant qui grandit avec deux langues et dans deux modalités ». *AILE-LIA*, 1, 169-194.
- Blondel, M. et Tuller, L. (Eds) (2000). « La recherche sur la LSF : un compte-rendu critique ». *Recherches Linguistiques de Vincennes*, 29, PUV, 29-54.
- Blondel, M., Beupoil, P., Boutet, D. Limousin, F. and Morgenstern, A. (2014). Hearing and Deaf children's gestures and signs in negative constructions. Presentation at ADYLOC Conference, April 5, 2014, Paris.
- Bonnal, F. (2005). Sémiogenèse de la langue des signes française : étude critique des signes attestés sur support papier depuis le XVIIIe siècle et nouvelles perspectives de dictionnaires. Thèse de doctorat, Université Toulouse Le Mirail.
- Boutet, D. (2001). « Approche morphogénétique de la gestuelle conversationnelle. » Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Boutet, D. (2008). « Une morphologie de la gestualité : structuration articulaire. » *Cahiers de Linguistique Analogique*, 5, 81-115.
- Boutet, D. (2010) « Structuration physiologique de la gestuelle : modèle et tests ». *LIDIL*, 42, 77-96.

- Boutet, D. et Garcia, B. (2007). « Compositionnalité morphophonétique de la langue des signes française (LSF) et exploration des relations structurales entre paramètres. » *TAL*, 49, 3/2007, 93-114.
- Boutora, L. (2008). Fondements historiques et implications théoriques d'une phonologie des langues des signes. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Bouvet, D. (1982). *La parole de l'enfant sourd : pour une éducation bilingue de l'enfant sourd*. PUF, Coll. Le fil rouge, Paris.
- Bouvet, D. (1996). *Approche polyphonique d'un récit produit en Langue des Signes Française*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Bowerman, M. (1996). "Learning how to structure space for language: A crosslinguistic perspective". In P. Bloom, M. Peterson, L. Nadel & M.F. Garrett (Eds), *Language and space. Language, speech, and communication*, Cambridge, MA: MIT Press, 385-436.
- Boyes Braem, P. (2001). "The function of the mouthings in the signing of Deaf early and late learners of Swiss German Sign Language (DSGS)". In Boyes Braem and Sutton-Spence (Eds), 99-132.
- Boyes Braem, P. & Sutton-Spence, R. (Eds) (2001). *The hands are the head of the mouth*. Hamburg, Signum Press.
- Braffort, A. (2008). Traitement automatique de la langue des signes française. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris Sud, LIMSI-CNRS.
- Bras, G., Millet, A. et Risler, A. (2004). « Anaphore et deixis en LSF : tentative d'inventaire des procédés Sillexicales 4, Université de Lille 3, 57-64.
- Brennan, M. (2001). "Encoding and capturing productive morphology". *Sign Language & Linguistics* vol. 4, 1/2. 47-62.
- Brentari, D. (2012). "Phonology". In R. Pfau, M. Steinbach, & B. Woll, eds., *Handbook of Sign Language Linguistics*. Berlin:Mouton, 21-54.
- Brugelle, J.-L., Hameline, P., Jacquelin, S. et Masson, F. (2005). Acquisition linguistique et iconicité en LSF. Mémoire de projet tutoré de Licence Professionnelle (dirigé par M.-A. Sallandre et C. Courtin), Université Paris 8.
- Cantin, Y. (en cours). L'histoire des Sourds à la Belle époque. Thèse de doctorat en cours, EHESS, Paris.
- Caron, C. (2013). Approche didactique pour le développement linguistique de l'expression faciale chez l'enfant sourd. Intérêt d'un travail à partir de l'expression des émotions. Mémoire de Master 2 (dirigé par M.-A. Sallandre), Université Paris 8.
- Charron, F. & Petitto, L. A. (1991). « Les premiers signes acquis par des enfants sourds en langue des signes québécoise (LSQ) : comparaison avec les premiers mots ». *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, 10, 1, 71-122.
- Chen Pichler, D. (2012). "Acquisition" In R. Pfau, M. Steinbach, & B. Woll, eds., *Handbook of Sign Language Linguistics*. Berlin:Mouton, 647-686.
- Chételat-Pelé, É., Braffort, A. and Véronis J. (2008). "Annotation of Non Manual Gestures: Eyebrow movement descriptions". Proceedings of the 3rd workshop on the Representation and Processing of Sign Languages, 6th Language Resources and Evaluation Conference (LREC 2008).
- Chételat-Pelé, É. (2010). Les Gestes Non Manuels en Langue des Signes Française ; Annotation, analyse et formalisation : application aux mouvements des sourcils et aux clignements des yeux. Thèse de doctorat. Université de Provence - Aix-Marseille 1.
- Cormier, K., Fenlon, J., Rentelis, R., & Schembri, A. (2011). *British Sign Language Corpus Project: A corpus of digital video data of British Sign Language 2008-2011. [Dataset]*. London: University College London.
- Cormier, K., Smith, S. & Z. Sevcikova (2013). "Predicate structures, gesture and simultaneity in the representation of action in British Sign Language: Evidence from deaf children and adults". *Journal of Deaf Studies and Deaf Education* 18, 370-90.
- Cormier, K., Smith, S., & Sevcikova, Z. (under review). "Rethinking constructed action". (Submitted 12 September 2014)
- Cosnier, J. (2008). « La gestualité conversationnelle des entendants-parlants. » *Cahiers de Linguistique Analogique*, 5, 17-33.
- Courtin, C. (1998). Surdité, langues des signes et développement cognitif. Thèse de Doctorat, Université Paris V.

- Courtin, C. (2007). « Introduction. L'enfant sourd en développement. Pour une approche globale de son éducation. » *Enfance* 3/2007, 212-219.
- Courtin, C. et Sallandre, M-A. (2002, inédit). « Conséquences cognitives des transferts en langue des signes », revue *DYALANG* (numéro non paru).
- Courtin, C., Melot, A.M., & Corroyer, D. (2008). "Achieving efficient learning. Why Theory of Mind is essential for deaf children...and their teachers". In M. Marschark & P. Hauser (Eds), *Deaf Cognition, Foundations and outcomes*. New-York, Oxford University Press, 102-130.
- Courtin, C., Hervé, P.-Y., Petit, L., Zago, L. Vigneau, M., Beaucousin, V., Jobard, G., Mazoyer, B., Mellet, E. & Tzourio-Mazoyer, N. (2010). The neural correlates of highly iconic structures and topographic discourse in French Sign Language as observed in six hearing native signers. *Brain & Language*, 114, 180-192.
- Courtin, C., Limousin, F. & Morgenstern, A. (2010). « Évaluer les compétences linguistiques des enfants en langue des signes française : une expérience pionnière ». *Langage Interaction Acquisition* (LIA) 1:1, 129 - 158.
- Crasborn, O. and Sloetjes, H. (2008). "Enhanced ELAN functionality for sign language corpora ". Proceedings of the Sixth International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2008), 39-43.
- Crasborn, O., Zwitserlood, I. and Ros, J. (2008). *Corpus NGT. An open access digital corpus of movies with annotations of Sign Language of the Netherlands*. Centre for Language Studies, Radboud University Nijmegen. <http://www.ru.nl/corpusngtukgp/>
- Crasborn, O., Efthimiou, E., Fotinea, E., Hanke, T., Hochgesang, J., Kristoffersen J. and Mesch, J. (Eds) (2014). Proceedings of the 6th Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Beyond the Manual Channel, *International Language Resources and Evaluation Conference* (LREC'2014), Reykjavik, May 31, 2014. <http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2014/index.html>
- Culioli, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation*, Ophrys, Paris.
- Cuxac, C. (1983). *Le langage des sourds*. Paris, Payot.
- Cuxac, C. (1985). « Esquisse d'une typologie des Langues des Signes ». Actes de la journée d'études, 10, 4 juin 1983 : *Autour de la Langue des Signes*. Université René Descartes, Paris, 35-60.
- Cuxac, C. (1993) : « Iconicité des langues des signes », *Faits de Langue*, 1, 47-56.
- Cuxac, C. (1996). Fonctions et structures de l'iconicité des langues des signes . Thèse de Doctorat d'Etat, Université Paris V.
- Cuxac, C., (1999). The Expression of Spatial Relations and the Spatialization of Semantic Relations in French Sign Language. In C. Fuchs & S. Robert, (Eds), *Language Diversity and Cognitive Representations*, Benjamins: Amsterdam, 123-142.
- Cuxac, C. (2000). La Langue des Signes Française. Les voies de l'Iconicité. *Faits de Langues* , 15-16, Paris : Ophrys.
- Cuxac, C. (2003a). « Une langue moins marquée comme analyseur langagier : l'exemple de la LSF. » *La nouvelle revue de l'ALS*, 23, 19-31.
- Cuxac, C. (2003b). « Iconicité des langues des signes : mode d'emploi. » *Cahiers de Linguistique Analogique* , 1, 239-264.
- Cuxac, C. (2004). « 'Phonétique' de la LSF : une formalisation problématique. » *Sillexicales*, 4, 93-113.
- Cuxac, C. (2005). « Des signes et du sens », in J-M. Hombert (dir.), *À l'origine du langage et des langues* , Fayard, Paris, 196-211.
- Cuxac, C. (2008). « Langue des signes et gestuelle co-verbale : pour un programme commun de recherches. » *Cahiers de Linguistique Analogique*, 5, 181-228.
- Cuxac, C. (2013). « Langues des signes : une modélisation sémiologique », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64, 65-80.
- Cuxac, C. et Abbou, M.-T. (1985). « LSF et pantomime ; tentative de démarcation linguistique ». Actes de la journée d'études, 10, 4 juin 1983 : *Autour de la Langue des Signes*, Université René Descartes, Paris, 27-33.
- Cuxac, C., Braffort, A., Choisier, A., Collet, C., Dalle, P., Fusellier, I., Jirou, G., Lejeune, F., Lenseigne, B., Monteillard, N., Risler, A. et Sallandre, M.-A. (2002). Corpus LS-COLIN. Projet ACI Cognitive *Langage et Cognition* . http://cocoon.tge-adonis.fr/exist/crdo/meta/crdo-FSL-CUC021_SOUND

- Cuxac, C. and Sallandre, M.-A. (2007). « Iconicity and arbitrariness, in French Sign Language: Highly Iconic Structures, degenerated iconicity and diagrammatic iconicity. » In Pizzuto E., P. Pietrandrea & R. Simone (Eds), *Verbal and Signed Languages : Comparing Structures, Constructs and Methodologies*. Berlin: Mouton de Gruyter, 13-33.
- Cuxac, C. et Antinoro Pizzuto, E. (2010). « Emergence, norme et variation dans les langues des signes : vers une redéfinition notionnelle. » *Langage et Société*, 131, 37-53.
- Dalbera, J.-P. (2002). « Le corpus entre données, analyse et théorie », *Corpus*, 1, 2002, mis en ligne le 15 décembre 2003. <http://corpus.revues.org/10>
- Dalle, P. (2003). « La place de la langue des signes dans le milieu institutionnel de l'éducation : enjeux, blocages et évolution. » *Langue française* 137, 32-59.
- Dalle-Nazébi, S. (2006). Chercheurs, Sourds et Langue des Signes. Le travail d'un objet et de repères linguistiques. Thèse de sociologie, Université Toulouse 2.
- Dalle-Nazébi, S. et Kerbourc'h, S. (2013). « Du mouvement Sourd aux bureaux de travail », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64, éditions de l'INS HEA, 53-64.
- De Beuzeville, L. (2004). "The acquisition of classifier signs in Auslan by deaf children from deaf families: A preliminary analysis". *Deaf Worlds* n° 20, 120-140.
- Delaporte, Y. (1997). *Gestes des moines, regard des sourds* avec Aude de Saint-Loup et Marc Renard. Editions du Fox.
- Delaporte, Y. (2002). *Les Sourds, c'est comme ça. Ethnologie de la surdimutité*. Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris.
- Delaporte, Y. (2007). *Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française. Origine et évolution de 1200 signes*. Editions du Fox, Les Essarts-le-Roi.
- DeMatteo, A. (1977). "Visual Imagery and visual Analogues in American Sign Language." In L. A. Friedmann, (Ed), *On the other hand: New Perspectives on American Sign Language*, New York: Academic Press, 109-136.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris, Editions de Minuit.
- Dudis, P. (2004). "Body partitioning and real-space blends". *Cognitive Linguistics*, 15, 223-38.
- Ebbinghaus, H. & Hessmann, J. (2001). « Sign language as multidimensional communication: Why manual signs, mouthings, and mouth gestures are three different things. » In Boyes Braem and Sutton-Spence (Eds) (2001), 133-53.
- Ekman, P. & Friesen, W. (1969). "The repertoire of nonverbal behavioral categories: Origins, usage, and coding". *Semiotica*, 1, 49-98.
- Emmorey, K. (1999). "The Confluence of Space and Language in Signed Languages." In P. Bloom, M.S. Peterson, L. Nadel, and M.F. Garrett (Eds): *Language and Space*. Cambridge, Mass.: MIT Press, 171-209.
- Emmorey, K. (Ed.) (2001). *Language, Cognition, and the Brain: Insights from Sign Language Research*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey.
- Emmorey, K. (Ed.) (2003). *Perspectives on Classifier Constructions in Sign Languages*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Encrevé, F. (2012). *Les sourds dans la société française au XIXe siècle. Idée de progrès et langue des signes*. Créaphis.
- Engberg-Pedersen, E. (1993). *Space in Danish Sign Language. The Semantics and Morphosyntax of the Use of Space in a Visual Language*. Hamburg: SIGNUM-Verlag.
- Estève, I. (2009). « Diversité langagière d'une classe d'enfants sourds » [en ligne], dans *Actes du Colloque Enfance et plurilinguisme* (26-27 juin 2008, Montpellier).
- Estève, I. (2011). *Approche bilingue et multimodale de l'oralité chez l'enfant sourd : outils d'analyses, socialisation, développement*. Thèse de doctorat, Université Grenoble 3.
- Ferrara, L. (2012). *The grammar of depiction: Exploring gesture and language in Australian Sign Language (Auslan)*. Unpublished Dissertation, Macquarie University, Sydney.
- Filhol, M. and Tannier, X. (2014). "Construction of a French-LSF corpus. " Building and Using Comparable Corpora Workshop, *Langage resource and evaluation conference (LREC)*, Reykjavik, 2-5.

- Filhol, M., Hadjadj, M. and Choisier, A. (2014). "Non-manual features: the right to indifference." Proceedings of the 6th Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Beyond the Manual Channel, International Language Resources and Evaluation Conference (LREC'2014), Reykjavik, May 31, 2014, 49-54. <http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2014/index.html>
- Fischer, O. et Nänny, M. (Eds) (2001). *The Motivated Sign. Iconicity in language and literature 2*. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- Fontana, S. (2008). "Mouth Actions as gesture in sign language." *Gesture* 8/1, 104-123.
- Frémeaux, A. (2012). Réveil Sourd, dans les années 1970 en France et ses prémises. Mémoire de Master 1, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.
- Friedman, L. A. (1975). "Space, time, and person reference in American Sign Language." *Language*, 51, 940-961.
- Fusellier-Souza, I. (1998). La représentation du temps et de l'aspect par différents sujets de l'énonciation dans les activités narratives en langues des signes. Analyse descriptive de trois récits en Langue des Signes Brésilienne (LIBRAS). Mémoire de Maîtrise, Université Paris 8, Saint-Denis.
- Fusellier-Souza, I. (1999). Quand les gestes deviennent une proto-langue. Développement du langage chez les personnes sourdes en situation d'isolement. Analyse globale et descriptive du lexique et des échanges interactionnels d'un sourd brésilien. Mémoire de DEA en Sciences du Langage, Université Paris 8, Saint Denis.
- Fusellier-Souza, I. (2001). « La création gestuelle des individus sourds isolés. De l'Édification conceptuelle et linguistique à la sémiogenèse des langues des signes. » *AILE*, 15, 61-96.
- Fusellier-Souza, I. (2004). Sémiogenèse des Langues des Signes. Étude de langues des signes primaires (LSP) pratiquées par des sourds brésiliens. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Fusellier-Souza, I. (2006). "Emergence and development of Signed Languages: from diachronic ontogenesis to diachronic phylogenesis", *Sign Language Studies*, 7-1, 30-56.
- Fusellier-Souza, I. et Sallandre, M.-A. (2002). *Corpus Temporalité*. Université Paris 8.
- Garcia, B. (2000). Contribution à l'histoire des débuts de la recherche linguistique sur la Langue des Signes Française (LSF). Les travaux de Paul Jouison. Thèse de doctorat, Université Paris 5.
- Garcia, B. (2010). Sourds, surdité, langue(s) des signes et épistémologie des sciences du langage. Problématiques de la scripturisation et modélisation des bas niveaux en Langue des Signes Française (LSF). Thèse d'Habilitation à Diriger les Recherches, Université Paris 8.
- Garcia, B. (2013), « Corpus Creagest de dialogues entre adultes sourds ; émergences lexicales et questionnements sur le lexique de la LSF », Journée d'études *Enjeux pour la constitution d'un corpus moderne de Langue des Signes Française et de Gestualité coverbale: le projet Creagest*, Université Paris 8, 23 novembre 2013.
- Garcia, B. (2014). « Analogie et dynamiques discursives du figement/défigement : aux sources de la créativité lexicale et de l'économie linguistique en langue des signes française (LSF) », Colloque international *Langage et analogie. Figement. Polysémie*, Faculté de traduction et d'interprétariat, Grenade, 17-19 septembre 2014.
- Garcia, B., Sallandre, M.-A., Fusellier, I. (2009). « Rôle du pointage dans l'expression de la définitude en langue des signes. » Présentation orale, colloque international *Du geste au signe, le pointage dans les langues orales et signées*, 4-5 juin 2009, Université de Lille 3.
- Garcia, B. et Derycke, M. (Eds) (2010). *Sourds et Langues des signes. Norme et variations*. Numéro spécial de la revue *Langage et Société*, 131, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- Garcia, B. et L'Huillier, M.-T. (2011). Corpus de dialogues entre adultes sourds. Corpus Creagest-Adultes, ANR Corpus.
- Garcia, B., Sallandre, M.-A., Schoder, C. et L'Huillier, M.-T. (2011). « Typologie des pointages en Langue des Signes Française (LSF) et problématiques de leur annotation ». In Boutora, L. et Braffort, A. (Eds) Actes de la conférence *TALN 2011*, Montpellier, 1^{er} juillet 2011, 109-121.
- Garcia, B., Sallandre, M.-A., Balvet, A., Boutet, D., L'Huillier, M.-T., Courtin, C., Fusellier-Souza, I., Makouke, D., Schoder, C. (2012). *Rapport final, Projet CREAGEST*. Agence Nationale pour la Recherche (ANR), thématique Corpus.

- Garcia, B., L'Huillier, M.-T. et Sallandre, M.-A. (2013). « CREAGEST : enjeux linguistiques, patrimoniaux et socio-éducatifs d'un grand corpus de langue des signes française », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64, éditions de l'INS HEA, 81-91.
- Garcia, B. and Sallandre, M.-A. (2013). "Transcription systems for sign language: a sketch of the different notation systems for sign language and their characteristics." In C. Müller, A. Cienki, E. Fricke, S. Ladewig, D. McNeill and S. Tessendorf (Eds), *Handbook "Body-Language-Communication"*. Berlin/New York: Mouton De Gruyter, 1125-1338.
- Garcia, B. et L'Huillier, M.-T. (2013), « La délexicalisation comme défigement, source de variation et de création lexicale en langue des signes française (LSF) », *Empirical approaches to multi-modality and to language variation*, AFLiCo 5, Université Lille 3, 15-17 mai 2013.
- Garcia, B. and Sallandre, M.-A. (2014). "Reference resolution in French Sign Language". In P. Cabredo Hofherr & A. Zribi-Hertz (Eds), *Crosslinguistic studies on Noun Phrase structure and reference*. Syntax and semantics series, volume 39. Leiden: Brill, 316-364.
- Gaucher, C. (2013). « Le corpus sourd face aux réductionnismes », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 64, éditions de l'INS HEA, 93-104.
- Gavrilescu, R. (2014). Description linguistique et statut socio-éducatif de la langue des signes roumaine. Mémoire de Master 1 (dirigé par M.-A. Sallandre), Université Paris 8.
- Gébert, A. et Adone, D. (2006), *Mauritian Sign Language (Langue des Signes Mauricienne – Lang Sign Morisien)*. Volume 1. Vacoas, Ile Maurice, Editions Le Printemps.
- Girod, M. (Eds) (1997). *La Langue des Signes*. Tome 1, 2 et 3. 2^{ème} édition, Paris, Editions IVT.
- Goldin-Meadow, S. (1998). "The development of gesture and speech as an integrated system". In J. M. Iverson & S. Goldin-Meadow (Eds). *The nature and functions of gesture in children's communication*, in the *New Directions for Child Development series*, 79, San Francisco: Jossey-Bass, 29-42.
- Goldin-Meadow, S. (2003). *The resilience of language: What gesture creation in Deaf Children can tell us about how all children learn language*. New York: Psychology Press.
- Gonzalez, S., Bertin, F., Amauger, F. et A. Vanbrugghe (2013). *Langue des signes française. Niveau A1*. Paris, Belin. Tome 1.
- Gullberg, M., Hendriks, H. & Hickmann, M. (2008). "Learning to talk and gesture about motion in French". *First Language*, 28 (2), 200-236.
- Haiman, J. (Ed.) (1985). *Iconicity in Syntax*. Proceedings of Symposium on Iconicity in Syntax, Stanford, California, 1983. Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.
- Hickmann, M. (2003). *Children's discourse: Person, space and time across languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hickmann, M. (2008). « Relativité linguistique et développement : la représentation de l'espace ». In M. Kail, M. Fayol & M. Hickmann (Eds), *Apprentissage des langues*, Paris : CNRS Editions, 151-166.
- Hickmann, M., Taranne, P. & Bonnet, P. (2009). "Motion in first language acquisition: manner and path in French and in English". *Journal of Child Language*, 36/4, 705-741.
- Hickmann, M., Schoder C. & Sallandre M.-A. (in press). "Motion expressions in the acquisition of French Sign Language vs. spoken French: the role of iconicity in a typological perspective". in M. Hickmann, E. Veneziano & H. Jisa (Eds), *Sources of variation in first language acquisition: Languages, contexts, and learners*. Series *Trends in Language Acquisition Research (TiLAR)*. Amsterdam: John Benjamins.
- Jacob, S. (2003). « L'acquisition du langage par l'enfant sourd », *Nouvelle Revue de l'ALS*, 23, 31-41.
- Jacob, S. (2004). « L'acquisition du langage et le développement cognitif de l'enfant sourd », *Sillexicales*, 4, 185-200.
- Jacob, S. (2007). *Le mouvement référentiel dans des narrations enfantines en LSF : conduite descriptive selon une trajectoire développementale*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Jacobson, M. et Baude, O. (2012). « Corpus de la parole : collecte, catalogage, conservation et diffusion des ressources orales sur le français et les langues de France. » *Ressources linguistiques libres*, TAL 52 – 3/2011, 47-69.
- Jakobson, R. (1963) [1957]. *Essais de linguistique générale*. Editions de Minuit, Paris.

- Jirou-Sylla, G. (2008). « Description d'une langue des signes informelle en dehors du milieu institutionnel. Analyse lexicale du parler gestuel de Mbour (Sénégal). » *Les Cahiers de Linguistique Analogique*, 5, Dijon, 135-180.
- Johnston, T. (2008). Corpus linguistics and signed languages: no lemmata, no corpus. In Proceedings of The 3rd Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages, 1^{er} juin 2008, 6th edition of Language Resources and Evaluation Conference (LREC 2008), Marrakech, Maroc, 82-87.
- Johnston, T. (2014). *Auslan Corpus Annotation Guidelines*. Centre for Language Sciences, Department of Linguistics, Macquarie University, Sydney, Australia. <https://mq.academia.edu/TrevorJohnston>
- Johnston, T. & Schembri, A. (1999). "On defining lexeme in a sign language." *Sign Language & Linguistics*, 2 (1), 115-185.
- Johnston, T. & Schembri, A. (2007). *Australian Sign Language (Auslan): An introduction to sign language linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Jouison, P. (1978). Cours de gestes 1977-1978 : Bulletin de l'Association Ferdinand-Berthier, 1, Bordeaux, juin 1978. Edité par Brigitte Garcia en 2008, éditions Lambert-Lucas.
- Jouison, P. (1995). *Ecrits sur la Langue des Signes Française*. édition établie par B. Garcia. Paris, L'Harmattan.
- Kendon, A. (1988), "How gestures can become like words". In Poyatos: *Cross-Cultural Perspectives in Nonverbal Communication*. Toronto, Hogrefe.
- Kerbourc'h, S. (2006). Le Réveil Sourd. D'hier à aujourd'hui (1971-2006) : de l'action collective d'un mouvement culturel pour la réhabilitation de la Langue-des-Signes-Française, à l'affirmation d'une identité collective pour la participation sociale des sourds. Thèse de sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.
- Klima, E. & Bellugi, U. (Eds) (1979). *The Signs of Language*. Harvard University Press, Cambridge London.
- Konrad, R. (2013). « La constitution d'un corpus de référence de la DGS (Langue des Signes Allemande): enjeux méthodologiques et approche dictionnaire ». Journée d'étude Creagest, Université Paris 8, 23 novembre 2013. http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/ref/167882/coln5_2/
- Konrad, R., Hanke, T., König, S., Langer, G., Matthes, S., Nishio, R., Regen, A. (2012). "From form to function. A database approach to handle lexicon building and spotting token forms in sign languages" In: 5th Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Interactions between Corpus and Lexicon Language Resources and Evaluation Conference (LREC) Istanbul, May 2012, 87-94.
- Kooij, (van der) E. (2002). *Phonological Categories in Sign Language of the Netherlands. The Role of Implementation and Iconicity*. Utrecht : LOT.
- Lacheret A. (2013). « Les développements récents en prosodie du français : approches fonctionnelles », *Le Français moderne*, 2, 2013.
- Lacheret A., Kahane S., Pietrandrea P. (Eds) (2014). *Rhapsodie: a Prosodic and Syntactic Treebank for Spoken French*. Studies in Corpus Linguistics, Amsterdam, Benjamins.
- Lambert, L.M. (abbé) (1865). *Le langage de la physionomie et du geste mis à la portée de tous*. Paris, Lecoffre. Réédité sous le titre *La langue des signes française d'autrefois* (présenté par Yves Delaporte), Paris, Cths, 2005.
- Leeson, L., Saeed, J., Leonard, C., Macduff, A. and Byrne-Dunne, D. (2006). Moving heads and moving hands: Developing a digital corpus of Irish Sign Language. The 'Signs of Ireland' Corpus Development Project. *Information Technology and Telecommunication Annual Conference 2006*, Carlow Institute of Technology, Ireland, 25-26 October 2006, 33-43.
- Leroy, E. (2010). Didactique de la Langue des Signes Française, langue 1, dans les structures d'éducation en langue des signes. Thèse de doctorat. Université Paris 8.
- L'Huillier, M.-T. (2009). Comment faire évoluer les troubles de l'attention visuelle chez l'enfant sourd ? Mémoire de Master 2 (dirigé par M.-A. Sallandre), Université Paris 8.
- Liddell, S. K. (1995). "Real, surrogate, and token space: Grammatical consequences in ASL." In K. Emmorey & J. Reilly (Eds), *Language, gesture & space*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, 19-41.
- Liddell, S. K. (2003). *Grammar, Gesture, and Meaning in American Sign Language*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Lillo-Martin, D. (2008). Sign Language Acquisition Studies : Past, Present and Future. In R. M. de Quadros (ed.), Proceedings of the TISLR9, 2006. Editora Arara Azul. Petrópolis/RJ. Brazil. 239-258. <http://www.editora-arara-azul.com.br/ebooks/catalogo/21.pdf>
- Limousin, F. et Blondel, M. (2010). « Prosodie et acquisition de la langue des signes française : acquisition monolingue LSF et bilingue LSF-français ». *Langage Interaction Acquisition (LIA)* 1:1, 82-109.
- Limousin, F. (2011). Acquisition de la référence personnelle en LSF : Analyse longitudinale des pointages, des formes nulles et des noms signés chez une enfant sourde de parents sourds . Thèse de doctorat. Université Paris 8.
- Lyons, J. (1977). *Semantics*, Volumes 1-2. Cambridge: Cambridge University Press.
- MacLaughlin, D. 1997. The structure of determiner phrases: Evidence from American Sign Language. Doctoral dissertation, Boston University.
- Makouke, D. (2014). " Morphological study of a movement parameter consistently associated with a semantic value." Presentation to the 7th Annual International Conference on Languages & Linguistics, 7-10 July 2014, Athens.
- Mathiot E., Leroy, M., Limousin, F. & Morgenstern, A. (2009). « Premiers pointages chez l'enfant sourd-signeur et l'enfant entendant: deux suivis longitudinaux entre 7 mois et 1 an 7 mois ». *AILE-LIA*, 1, 141-168.
- Mayer, M. (1969). *Frog, Where Are You?* New York: Dial Press.
- McNeill, D. (1992), *Hand and Mind, What Gestures Reveal about Thought* . Chicago, London, The University of Chicago Press.
- McNeill, D. (2005), *Gesture and Thought*. Chicago, London, The University of Chicago Press.
- Mettouchi, A. (2008). "Corpus Oraux: des données à la théorie en passant par la technique", Ecole d'Eté Théories et Données Linguistiques du Cercle Linguistique de l'Inalco, Porquerolles, 29 mai 2008.
- Meurant, L. (2008). Le regard en langue des signes. Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation. Rivages Linguistiques. Presses Universitaires de Namur, Presses Universitaires de Rennes.
- Millet, A. (1997). Réflexions sur le statut du mouvement dans les langues gestuelles : aspects lexicaux et syntaxiques. *Lidil*, 15, 11-30.
- Millet, A. (1998). « Typologie des signes et structuration du lexique en LSF. Réflexions autour de la notion d'Unité Linguistique Intermédiaire. » In *Oralité et Gestualité. Communication multimodale, interaction*, 95-100, Paris : L'Harmattan.
- Millet, A. (1999). Orthographe et écriture, langage et surdité. Systèmes, représentations variations . Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Grenoble 3.
- Millet, A. (2006). « Le jeu syntaxique des proformes et des espaces dans la cohésion narrative en LSF », *Glottopol*, 7. 96-111.
- Millet, A. et Estève, I. (2010). « Transcrire et annoter la multimodalité : quand les productions des enfants sourds réinterrogent les outils d'analyse. » *Lidil*, 42, 9-33.
- Minguy, A. (2009). *Le réveil Sourd en France. Pour une perspective bilingue*. Paris, L'Harmattan.
- Morgan, G., Herman, R., Barriere, I. & Woll, B. (2008). " The onset and mastery of spatial language in children acquiring British Sign Language". *Cognitive Development*, 23, 1-19.
- Morgenstern, A. (2009). *L'enfant dans la langue*. Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Morgenstern, A., Caët, S., Collombel-Leroy, M., Limousin, F., Blondel, M. (2010). From gesture to sign and from gesture to word. Pointing in deaf and hearing children. *Gesture*, 172-201.
- Mottez, B. (1977). « A s'obstiner contre les déficiences, on augmente souvent le handicap : l'exemple des sourds », *Sociologie et Sociétés*, 9, 1, 20-32.
- Mottez, B. (2006). *Les sourds existent-ils?* Textes réunis et présentés par A. Benvenuto, L'Harmattan, Paris.
- Mottez, B. et Markowicz, H. (1979). *Intégration ou droit à la différence. Les conséquences d'un choix politique sur la structuration et le mode d'existence d'un groupe minoritaire, les sourds* . Rapport de recherche du Centre d'études des mouvements sociaux (CEMS), Cordes, Paris.
- Mugnier, S. (2006). Surdités, plurilinguisme et Ecole, Approches sociolinguistiques et sociodidactiques des bilinguismes d'enfants sourds de CE2. Thèse de doctorat, Université Grenoble 3.

- Newport, E. & Meier, R. (1985). "The acquisition of American Sign Language". In D. Slobin (Ed), *The crosslinguistic study of language acquisition: The Data*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates. 881-938.
- Özyürek, A., Furman, R. and Goldin-Meadow, S. (2014). « On the way to language: event segmentation in homesign and gesture ». *Journal of Child Language, FirstView Article*, March 2014, 1-31.
- Pettita, G., Sallandre, M.-A. and Rossini, P. (2013). "Mouth Gestures and Mouthing in Two Sign Languages (LIS and LSF)", Poster, *Theoretical Issues in Sign Language Research Conference (TISLR 11)*, University College London, Deafness, Cognition and Language Research Centre, 11 July 2013.
- Perniss, P. (2007). *Space and Iconicity in German Sign Language (DGS)*. PhD dissertation. MPI Series in Psycholinguistics 45, Radboud University Nijmegen.
- Pfau, R., Steinbach, M. & B. Woll (Eds.) (2012). *Sign language. An international handbook* (HSK, Handbooks of Linguistics and Communication Science). Berlin: Mouton de Gruyter.
- Pizzuto, E. (2007). Deixis, anaphora and person reference in signed languages. In E. Pizzuto, P. Pietrandrea & R. Simone (Ed.), *Verbal and Signed Languages. Comparing Structures, Constructs and Methodologies*. Berlin: Mouton de Gruyter, 275-308.
- Pizzuto, E., Volterra, V. (2000). Iconicity and transparency in sign languages: a cross-linguistic cross-cultural view. In K. Emmorey, H. Lane (Eds), *The Signs of Language Revisited: An Anthology in Honor of Ursula Bellugi and Edward Klima*. Hillsdale, New Jersey: Lawrence Erlbaum, 261-286.
- Pizzuto, E., Rossini, P, Sallandre M.-A. & Wilkinson, E. (2008). "Deixis, Anaphora and Highly Iconic Structures: Cross-linguistic Evidence on American (ASL), French (LSF) and Italian (LIS) Signed Languages". In R. M. de Quadros (ed.), *Proceedings of the TISLR9, 2006*. Editora Arara Azul. Petrópolis/RJ. Brazil. 475-495. <http://www.editora-arara-azul.com.br/ebooks/catalogo/36.pdf>
- Quer, J. (2011). "Reporting and quoting in signed discourse". In Brendel, E., J. Meibauer & M. Steinbach (Eds), *Understanding Quotation*, 277-302. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- Quinto-Pozos, D. (2007). "Can constructed action be considered obligatory?" *Lingua* 117 (2007) 1285-1314.
- Reilly, J. (2006). Development of Nonmanual Morphology. In Schick, B., Marschark, M. and Spencer, P. E. (Eds), *Advances in Sign Language Development by Deaf Children*. New York: Oxford University Press, 262-290.
- Rinfret, J. (2008). L'association spatiale du nom en Langue des Signes Québécoise : Formes, fonctions et sens . Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- Risler, A. (2000). La Langue des Signes Française, langue iconique. Thèse de Doctorat, Université Toulouse Le Mirail.
- Risler A. (2013). « Expression du déplacement dans les langues signées : comment parler d'espace dans une langue spatiale », *Faits de Langue* 42. 217-244.
- Rolet, C. (1997). Iconicité et appréhension. Analyse des traits cognitifs des sous-fonctions d'appréhension, avec une référence toute particulière à la LSF. Mémoire de DEA en Sciences du Langage, Université de Poitiers.
- Russo, T. (2004). Iconicity and productivity in sign language discourse: an analysis of three LIS discourse registers. *Sign Language Studies* 4 (2). 164-197.
- Sabria, R. (Ed.) (2006). *Glottopol. Les Langues des Signes : recherches sociolinguistiques et linguistiques*, volume 7.
- Sallandre M.-A. (1998). Les procès en langue des signes française. Une approche dans le récit, en fonction des degrés d'iconicité. Mémoire de Maîtrise, Université Paris 10, Nanterre, 2 volumes.
- Sallandre M.-A. (1999). La dynamique des transferts de personne en langue des signes française. Mémoire de DEA, Université Paris 8, Saint-Denis.
- Sallandre, M.-A. (2001). « Va-et-vient de l'iconicité en Langue des Signes Française », *AILE*, 15, 37-59.
- Sallandre M.-A. (2003). Les unités du discours en Langue des Signes Française. Tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité. Thèse de doctorat. Université Paris 8, Saint-Denis, 2 volumes.
- Sallandre, M.-A. (2006). "Iconicity and Space in French Sign Language". In M. Hickmann and S. Robert (Eds): *Space in languages: linguistic systems and cognitive categories*. Collection Typological Studies in Language 66. Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins, 239-255.
- Sallandre, M.-A. (2007). "Simultaneity in French Sign Language Discourse". In M. Vermeerbergen, L. Leeson, and Crasborn, O. (Eds): *Simultaneity in Signed Languages: Form and Function* . Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 103-125.

- Sallandre, M.-A. (2010). "Annotation of Highly Iconic Structures (HIS)". Invited speaker, Sign Linguistics Corpora Network 3. O. Crasborn (org.), University of Stockholm, June 15, 2010
http://www.ru.nl/slcn/workshops/3_annotation/
- Sallandre, M.-A. (2011). "Iconicity in French Sign Language (LSF) and acquisition of motion events by deaf children". Presentation at the Sign Language Colloquium, Radboud University, Nijmegen, Netherlands, January 25, 2011.
- Sallandre, M.-A. (2013). « Densité sémantique dans des narrations d'enfants sourds de 4 à 11 ans », Présentation orale, Journée d'étude Creagest, Université Paris 8, 23 novembre 2013.
http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/ref/167884/coln5_4/
- Sallandre, M.-A. et Cuxac, C. (2002). "Iconicity in Sign Language : a theoretical and methodological point of view". In Wachsmuth I. et Sowa T. (Eds) : LNAI 2298, Springer-Verlag, Berlin (2002). Proceedings of the International Gesture Workshop GW'2001, London, 171-180.
- Sallandre, M.-A. et Gebert, A. (2006). *Corpus de langue des signes mauricienne*, Beau-Bassin, Ile Maurice, 40 minutes. <http://corpusdelap parole.huma-num.fr/spip.php?article7>
- Sallandre, M.-A., Braffort, A. (2009). "LSF resources". Presentation, *Sign Linguistics Corpora Network 1, Workshop*. O. Crasborn (org.), University College London. July 26, 2009,
http://www.ru.nl/slcn/workshops/1_data_collection/
- Sallandre, M.-A., Courtin, C., Fusellier Souza, I. & L'Huillier, M.-T. (2010). « L'expression des déplacements chez l'enfant sourd en langue des signes française », *Langage Interaction Acquisition (LIA)* 1:1, 41-66.
- Sallandre, M.-A. et L'Huillier, M.-T. (2011). *Corpus Creagest-Acquisition*, LSF enfantine. ANR Corpus.
- Sallandre, M.-A., L'Huillier, M.-T. et Heouaine, S. (2011). « Acquisition du langage et développement cognitif de l'enfant sourd : Construction d'une méthodologie dans le cadre du projet CREAGEST ». Présentation orale (*en LSF*), Journée d'étude en hommage à Cyril Courtin, Cité des Sciences et de l'industrie, Paris, 9 décembre 2011. Conférence en ligne : <http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/ref/167997/COLN8/>
- Sallandre, M.-A. et Schoder, C. (2011). « Acquisition des références actantielle et spatiale en langue des signes française et en français ». In P. Trévisiol-Okamura et G. Komur-Thillo (Eds), *Discours, acquisition et didactique des langues. Les termes d'un dialogue*. Editions Orizons, Paris, 295-312.
- Sallandre, M.-A. and Garcia, B. (2013). "Epistemological issues in the semiological model for the annotation of sign language". In L. Meurant, A. Sinte, M. Van Herreweghe & M. Vermeerbergen (Eds), *Sign Language research, uses and practices, Crossing views on theoretical and applied sign language linguistics* (Sign Language and Deaf Communities), Berlin/Boston : Mouton De Gruyter and Nijmegen: Ishara Press, 159-177.
- Sallandre M.-A. and Cuxac, C. (in prep.). "Iconicity and acquisition in LSF" (titre provisoire). In S. Wilcox and T. Janzen (Eds), *Cognitive Linguistic Approaches to Signed Language Research*. Berlin/New York: Mouton De Gruyter.
- Saussure, de, F. (1916). *Cours de Linguistique Générale*. Paris, Payot.
- Schembri, A. (2003). "Rethinking "classifiers" in signed languages." In Emmorey, K. (Ed.), *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages*, 3-34.
- Schick, B. (2006). "Acquiring a visually motivated language: evidence from diverse learners". In B. Schick, M. Marschark, & P.E. Spencer (Eds), *Advances in the sign language development of deaf children*. New-York, NY, Oxford University Press, 102-134.
- Schoder, C. (2014). « Contraintes typologiques dans l'expression du mouvement en acquisition de la Langue des Signes Française (LSF) L1 ». Présentation à la Conférence ADYLOC, 4 avril 2014, Paris.
- Schoder, C. (en cours). « Contraintes typologiques sur l'acquisition du langage spatial : l'expression du mouvement par l'enfant sourd en langue des signes française et par l'enfant entendant francophone ». Thèse de doctorat en cours (codirigée par M. Hickmann et M.-A. Sallandre), Université Paris 8.
- Slobin, D.I. (2003). "The many ways to search for a frog: Linguistic typology and the expression of motion events". In S. Strömquist et L. Verhoeven (Eds) *Relating events in narrative: Typological and contextual perspectives*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Slobin, D.I. (2004). "The many ways to search for a frog: linguistic typology and the expression of motion events". *Relating Events in Narrative, 2: Typological and Contextual Perspectives*, S. Strömquist & L. Verhoeven (Eds), Mahwah: Lawrence Erlbaum Associates, 219-257.

- Slobin, D.I. (2006). "Issues of linguistic typology in the study of sign language development of deaf children". In B. Schick, M. Marschark & P.E. Spencer (Eds), *Advances in the sign language development of Deaf children*, New York: Oxford University Press, 21-45.
- Slobin, D.I., Hoiting, N., Anthony, M., Biederman, Y., Kuntze, M., Lindert, R., Pyers, J., Thumann, H. and Weinberg, A. (2001). "Sign language transcription at the level of meaning components: The Berkeley Transcription System (BTS)." *Sign Language & Linguistics* 4, 63-96.
- Slobin, D.I., Hoiting, N., Kuntze, M., Lindert, R., Weinberg, A., Pyers, J., Anthony, M., Biederman, Y. and Thumann, H. (2003). "A cognitive/functional perspective on the acquisition of "classifiers" ." In Emmorey, K. (Ed.), *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages*. 271-296.
- Soare, E. (2013). La représentation des événements dans les domaines non temporalisés. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 8.
- Sterner, F. (2006). „Structures de grande iconicité“: Anwendung des Ansatzes von C. Cuxac und M.-A. Sallandre auf „constructed action“ in ausgewählten DGS-Beispielen. Mémoire de Master. Université de Hambourg.
- Stokoe, W. C. (1960). *Sign Language Structure*. Studies in Linguistics. Occasional Papers 8. Buffalo, NY: University of Buffalo Press.
- Stokoe, W. C. (1991). Semantic phonology. *SLS*, 71, 107-114.
- Sümer, B., Zwitserlood, I., Perniss, P., Özyürek, A. (2013). Revisiting Modality Effects in Children's Acquisition of Spatial Language. Presentation at TISLR Conference, London, 4 July 2013.
- Supalla, T. (1978). "Morphology of Verbs of Motion and Location in American Sign Language". Proceedings of the *Second National Symposium on Sign Language Research and Teaching* , F. Caccamise and D. Hicks (eds. Coronado, CA: National Association of the Deaf, 27-45.
- Supalla, T. (1982). Structure and acquisition of verbs of motion and location in American Sign Language. PhD dissertation, University of California, San Diego.
- Supalla, T. (1986). "The classifier system in American Sign Language ". In C. Craig (Ed.), *Noun Classes and Categorization*. Amsterdam: John Benjamins, 181-213.
- Supalla, T. (1990). "Serial verbs of motion in ASL". *Theoretical Issues in Sign Language Research*, 1, Linguistics. S. Fischer & P. Siple (Eds), Chicago: University of Chicago Press, 127-152.
- Sutton-Spence, R. and Woll, B. (1999). *The Linguistics of British Sign Language. An Introduction* . Cambridge, Cambridge University Press.
- Sutton-Spence, R. (2007). "Mouthings and simultaneity in British Sign Language ". In *Simultaneity in signed languages*. In M. Vermeerbergen, L. Leeson, O. Crasborn (Eds). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 147-162.
- Szczepaniak, J. (2005). Analyse de récits en langue des signes polonaise. Mémoire de Maîtrise (dirigé par M.-A. Sallandre), Université Paris 8.
- Talmy, L. (2000). *Towards a cognitive semantics*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Talmy, L. (2006). The representation of spatial structure in spoken and signed language. In M. Hickmann & S. Robert (Eds), *Space in languages: Linguistic systems and cognitive categories* . Amsterdam: John Benjamins, 207-238.
- Tang, G., Sze, F. & Lam, S. (2007). "Acquisition of simultaneous constructions by deaf children of Hong Kong Sign Language". In M. Vermeerbergen, L. Leeson & O. Crasborn (Eds), *Simultaneity in Signed Languages : Form and Function*, Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins, 283-316.
- Tang, G., Gu, Y. (2007). Events of motion and causation in Hong Kong Sign Language. *Lingua*, 117(7), 1216-1257.
- Transler C., Leybaert J., & Gombert J.-E. (Eds) (2005). *L'acquisition du langage par l'enfant sourd. Les signes, l'oral et l'écrit*. Marseille, Solal, collection Troubles du développement.
- Vermeerbergen, M. (2006). "Past and current trends in sign language research". *Language & Communication* 26(2), 168-192.
- Vermeerbergen, M., Leeson, L. & Crasborn, O. (Eds) (2007). *Simultaneity in Signed Languages: Form and Function*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Volterra, V. & Erting, C. (Eds) (1994). From gesture to language in hearing and deaf children. New York: Springer.

- Winston, E. (1995). "Spatial mapping in comparative discourse frames." In K. Emmorey & J. Reilly (Eds), *Language, Gesture, and Space*. Hillsdale, Erlbaum, New Jersey, 87- 114.
- Wilkinson, E. (2002). *Deaf and hearing signers with different signing experience; preliminary data from analyses of narrative texts ("Frog Story")*. Paper Presented at the ISTC-CNR / ISSR Yearly Seminars, Rome, October 17, 2002.
- Woodward, J. (1982). *How you gonna get to Heaven if you can't talk to Jesus : on depathologizing deafness*, Silver Spring, Md, T.J. Publishers Co.
- Zheng, M. & Goldin-Meadow, S. (2002). Thought before language: How deaf and hearing children express motion events across cultures. *Cognition*, 85, 145–175.
- Zeshan, U. (2006). "Roots, leaves and branches – The typology of sign languages". Proceedings of the 9th *Theoretical Issues in Sign Language Research Conference (TISLR9)*, Florianopolis, Brazil.
- Zeshan, U. and de Vos, C. (2012). *Sign languages in village communities. Anthropological and linguistic insights*. Sign Language Typology Series No. 4. Berlin: De Gruyter Mouton & Nijmegen: Ishara Press.
- Zeshan, U. and Dikyuva, H. (2013). "Documentation of Endangered Sign Languages. The Case of Mardin Sign Language". In: Jones, M. & S. Ogilvie (Eds): *Keeping Languages Alive: Documentation, Pedagogy, and Revitalization*. Cambridge: CUP, 29-41.

